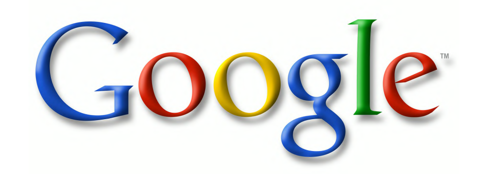

Google



SENSENEY
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

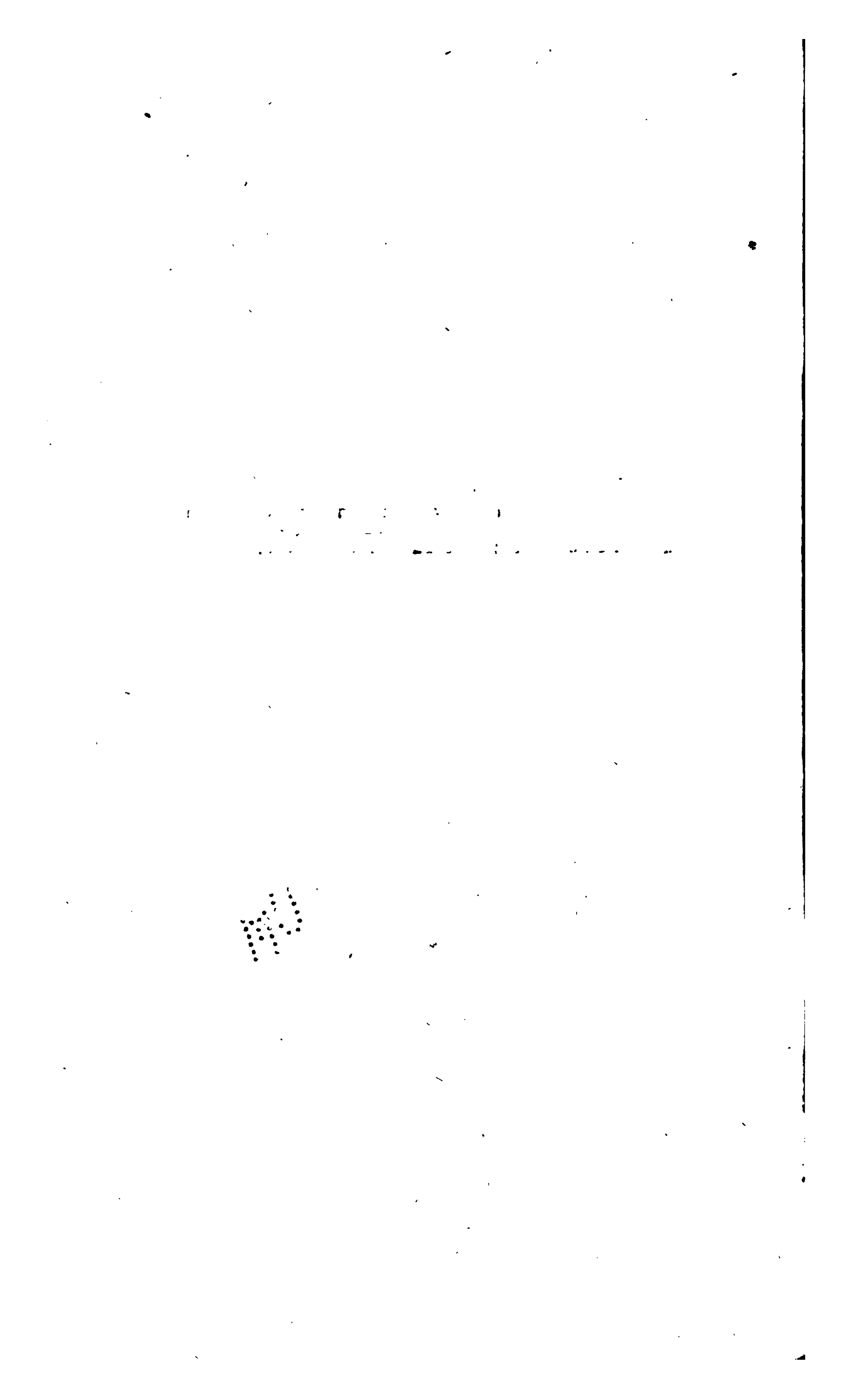
VOLTAIRE.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

THEATRE.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome second.

ZAIRE,

TRAGEDIE

Repréſentée, pour la première fois, le 13 août 1732.

AVERTISSEMENT.

CEUX qui aiment l'hiſtoire littéraire ſeront bien aiſes de ſavoir comment cette pièce fut faite. Pluſieurs Dames avaient reproché à l'auteur qu'il n'y avait pas aſſez d'amour dans ſes tragédies ; il leur répondit qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour ; mais que puiſqu'il leur fallait abſolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en vingt-deux jours : elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris, *tragédie chrétienne*, & on l'a jouée fort ſouvent à la place de Polieucte.

EPITRE DEDICATOIRE

A M. FALKENER,

Négociant anglais, depuis Ambassadeur à Constantinople.

Vous êtes Anglais, mon cher ami, & je suis né en France ; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent ont à peu près les mêmes principes, & ne composent qu'une république : ainsi, il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie française dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que si un citoyen d'Ephèse, ou d'Athènes avait autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même temps du plaisir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians sont regardés chez vous ; quelle estime on fait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'Etat ; & avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans leur parlement, & sont au rang des législateurs.

Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres ; mais vous savez aussi que nos petits-maîtres & les vôtres sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un

autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer; elle en communique à mon eſprit; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame:
S'il ſent vivement, il m'enflamme;
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un courtiſan pétri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre, & ſans crainte,
M'enhardit, & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumière,
Ainſi qu'un jeune peintre, inſtruit
Sous le Moine & ſous Largillière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homère;
Il le ſuivit dans ſa carrière,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce, je vous en faſſe une longue apologie: je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas donné à *Zaïre* une vocation plus déterminée au chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon père, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c; mais les eſprits ſages

qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons ſans que je les indique : pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai ſeulement avec vous d'avoir fait une pièce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images.
Addiſſon l'a déjà tenté ;
C'était le poëte des ſages,
Mais il était trop concerté ;
Et dans ſon Caton ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand Addiſſon
Seulement ce qu'il a de bon ;
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages,
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les temps, de tous les âges ;
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les poëtes anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zaïre* pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon ſermon. Si *Zaïre* a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on eſt aſſez ſûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on ſoit ; & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné, dans ſon Polieucte, à faire caſſer les ſtatues de *Jupiter* par les néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De Polieucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce païen ſon favori,
Qui méritait bien mieux ſa flamme
Que ſon bon dévot de mari.

Même aventure à peu près eſt arrivée à *Zaïre*. Tous ceux qui vont aux ſpectacles m'ont aſſuré que, ſi elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéreſſé ; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune.

Cependant il s'en faut bien que j'aye échappé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable;
Même on m'avait pronoſtiqué
Ce ſifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur cenſure inſupportable.
J'ai mon drame en public riſqué,
Et le parterre favorable
Au lieu de ſiffler m'a claqué.
Des larmes même ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne ſuis point requinqué
Par un ſuccès ſi deſirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſais qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au diable;
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais faſſent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus, (*a*) dont on a joué la traduction ſur le théatre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux *Luſignan*, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zaïre*. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de conjurés qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *Patrie*, & chez nous à celui d'*Amour ;* cependant la vérité eſt que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos héros de théâtre ne ſoient amoureux, mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choſes en récompenſe que nous pourrions prendre de vous. C'eſt au théâtre anglais que je dois la hardieſſe que j'ai eue de mettre ſur la ſcène les noms de nos rois & des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la ſource d'un genre de tragédie qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont Zaïre n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons aſſez d'écrivains. La nature

(*a*) M. *de Voltaire* s'eſt trompé ; on a traduit & joué Zaïre en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

forme presque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération ; tous les beaux arts pourraient bien dépérir au milieu des abris élevés pour eux, & ces arbres plantés par *Louis XIV* dégénèreraient, faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'éléverait pas sa pensée jusqu'à *Girardon* & au *Puget;* un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, & ne songerait pas à égaler le *Poussin.* Puissent les successeurs de *Louis XIV* suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes ! Il encourageait à la fois un *Racine* & un *van-Robais*..... Il portait notre commerce & notre gloire par de-là les Indes ; il étendait ses grâces sur des étrangers étonnés d'être connus & récompensés par notre cour. Par-tout où était le mérite, il avait un protecteur dans *Louis XIV.*

Car de son astre bienfesant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire & l'argent :

Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleſte Caſſini,
Auprès des lis venaient ſe rendre,
Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu ſe prendre.
Ce ſont-là les heureux ſuccès
Qui feſaient la gloire immortelle
De Louis & du nom Français.
Ce Louis était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignait que par ſes progrès
Il n'envahît à tout jamais
La Monarchie univerſelle;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos rois, mais votre nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du maître pour honorer & récompenſer les grands talens en tout genre. Le chevalier *Steele* & le chevalier *Wanbrouck* étaient en même temps auteurs comiques & membres du parlement. La primatie du docteur *Tillotſon*, l'ambaſſade de M. *Prior*, la charge de M. *Newton*, le miniſtère de M. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mauſolées & des ſtatues après leur mort; il n'y a point juſqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous

leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Ofilds (*b*) & fa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir fu dans leurs beaux jours
Réuffir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent avec le concours
De votre République entière,
Sous un grand poêle de velours,
Dans votre églife pour toujours,
Loger de fuperbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les Amours :
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur
A peine obtînt le froid bonheur
De dormir dans un cimetière;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière,
Et que Monfieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois fi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'Amour irrité qui gémit,

(*b*) Fameufe actrice mariée à un feigneur d'Angleterre.

Qui s'envole en brifant fes armes,
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, & fe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-temps de fes nobles charmes ?

Tout femble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV* & le cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaiffent pas le prix des beaux arts ! La terre eft couverte de nations auffi puiffantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons prefque toutes avec peu d'eftime ? c'eft par la raifon qu'on méprife dans la fociété un homme riche, dont l'efprit eft fans goût & fans culture. Surtout ne croyez pas que cet empire de l'efprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples foit une gloire frivole : ce font les marques infaillibles de la grandeur d'un peuple. C'eft toujours fous les plus grands princes que les arts ont fleuri, & leur décadence eft quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'hiftoire eft pleine de ces exemples ; mais ce fujet me mènerait trop loin. Il faut que je finiffe cette lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement fa place à la tête de cette tragédie. C'eft une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zaïre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eft acquittée :

Car le prophète de la Mecque,
Dans fon férail n'a jamais eu

Si gentille arabesque ou grecque;
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix, & sa grâce intrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebèque;
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans sa bibliothèque,
Tout mon honneur sera perdu.

Adieu, mon ami; cultivez toujours les lettres & la philosophie, sans oublier d'envoyer des vaisseaux dans les échelles du levant. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.

EPITRE

A

MADEMOISELLE GAUSSIN,

Jeune Actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de succès.

JEUNE GAUSSIN, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis,
Protège-les: ZAIRE est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis.

Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les alarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.

Le dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui ſûr de plaire;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de régner.
Entre ces dieux déſormais tu vas vivre;
Hélas! long-temps je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore:
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers.

SECONDE LETTRE

Au même M. FALKENER, alors Ambassadeur à Constantinople.

Tirée d'une seconde édition de Zaïre.

MON cher ami, (car votre nouvelle dignité d'ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable, & ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de ministre : le nom d'ami est bien au-dessus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambassadeur d'un grand roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen, au négociant anglais. (*a*)

Ceux qui savent combien le commerce est honoré dans votre patrie, n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un législateur, un bon officier, un ministre public.

Quelques personnes, corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont essayé de jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théatre consacré au mauvais goût & à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace ; & à celui qui l'avait reçue, on a osé lui reprocher d'être (*b*) un négociant.

(*a*) Ce que M. *de Voltaire* avait prévu dans sa dédicace de Zaïre est arrivé : M. *Falkener* a été un des meilleurs ministres, & est devenu un des hommes des plus considérables de l'Angleterre. C'est ainsi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'esclave à des gens dignes de l'être.

(*b*) On joua une mauvaise farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite, & entr'autres M. *Falkener*. Le sieur *Héraut*, lieutenant de police, permit

Il ne faut point imputer à notre nation une groſſièreté ſi honteuſe, dont les peuples les moins civiliſés rougiraient. Les magiſtrats qui veillent parmi nous ſur les mœurs, & qui ſont continuellement occupés à réprimer le ſcandale, furent ſurpris alors ; mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité, ſont une nouvelle preuve de la politeſſe des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple ſont ſouvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des eſprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes ſans goût, impolis & groſſiers ; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils ſont oubliés du public ; & recevez ce ſecond hommage : je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de ſuccès, on a parlé de moi ſur votre théâtre avec tant de politeſſe & de bonté ; que j'en dois ici un remercîment public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de *Zaïre* ſur le théâtre de Londres.

Monſieur *Hill*, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur anglais,

cette indignité, & le public la ſiffla. C'eſt ce même *Héraut* à qui M. *de Voltaire* diſait un jour · Monſieur, que fait-on à ceux qui fabriquent de fauſſes lettres de cachet? — On les pend. — C'eſt toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en ſignent de vraies.

me

me fit l'honneur de traduire ma pièce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature ; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en poëtes ſaiſis d'enthouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut ; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuoſité, qui eſt au beau naturel, ce que les convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre nation ; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans ſon plaidoyer. Les ſeuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs & ſurtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années : ce fut Mlle *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'eſprit & de ſens.

» La legiadra Couvreur ſola non trotta
» Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
» Van di galoppo tutti quanti in frotta,
» Se avvien ch'ella pianga, o che ſi lagni
» Senſa quegli urli ſpaventoſi loro,
» Tu muove ſi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle *le Couvreur* avait fait ſur notre ſcène, Mlle *Cibber* vient de l'introduire ſur le théâtre anglais, dans le rôle de *Zaïre*. Choſe étrange, que dans tous les arts ce ne ſoit qu'après bien du temps qu'on vienne enfin au naturel & au ſimple !

Une nouveauté qui va paraître plus ſingulière aux Français, c'eſt qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre théâtre le rôle d'*Oroſmane*. C'était un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux perſonnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers en ſa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La cour de France a danſé ſur le théâtre avec les acteurs de l'opéra, & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps ? Je le répète encore, & je le dirai toujours : aucun des beaux arts n'eſt mépriſable ;

& il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de Zaïre, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle M. *Addiſſon*, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même: tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi! Cette coutume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la pièce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phèdre*, en ſortant du théâtre, ſe comparait poëtiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopâtre* à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le traducteur de Zaïre eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage; il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, & que le poëte doit ſe cacher toujours pour ne laiſſer paraître que le héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit, avec naïveté & ſans aucune enflure, tous les vers ſimples de la pièce, que l'on gâterait ſi on voulait les rendre beaux.

On ne peut deſirer ce qu'on ne connaît pas.

* * *

J'euſſe été près du Gange eſclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.

* * *

Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.

* * *

Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.

* * *

Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

* * *

Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

* * *

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

* * *

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aiſé de les orner, mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes : il a aimé & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. Alzire, Brutus & Zaïre demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si *Bérénice* ſe plaignait de *Titus*, & *Ariane* de *Théſée*, dans le ſtyle de Cinna; *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi l'on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle ; & je ne ſais quel nom donner aux fautes qui ſont le charme du genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que, dans ce défaut, les Français ont réuſſi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos théâtres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt que de toutes les nations, la françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel, ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer ſont inſociables. Et des mœurs encore auſtères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, juſqu'au temps de *Charles II*, la douceur de la ſociété, au milieu même de la liberté. Les poëtes ne devaient donc ſavoir, ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée juſqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer ſur le théâtre des ſentimens vrais & délicats fut ignoré juſqu'à *Racine;* parce que la ſociété ne fut, pour ainſi dire, dans ſa perfection que de leur temps. Un poëte, du fond de ſon cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une ſcène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ſes héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des

indécences, deux chofes également oppofées à la tendreffe.

Si M. *Racine* fait dire à *Titus :*

» Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
» Et crois toujours la voir pour la première fois.

votre *Dryden* fait dire à *Antoine :*

» Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours & » les nuits qui fuivaient en danfant fous vos pieds. » Ma feule affaire était de vous parler de ma » paffion ; un jour venait & ne voyait rien qu'amour ; » un autre venait, & c'était de l'amour encore. » Les foleils étaient las de nous regarder, & moi » je n'étais point las d'aimer. »

Il eft bien difficile d'imaginer qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils difcours à *Cléopâtre.*

Dans la même pièce, *Cléopâtre* parle ainfi à *Antoine :*

» Venez à moi, venez dans mes bras, mon » cher foldat ; j'ai été trop long-temps privée de » vos careffes. Mais quand je vous embrafferai, » quand vous ferez tout à moi, je vous punirai » de vos cruautés, en laiffant fur vos lèvres » l'impreffion de mes ardens baifers. »

Il eft très-vraifemblable que *Cléopâtre* parlait fouvent dans ce goût, mais ce n'eft point cette indécence qu'il faut repréfenter devant une audience refpectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire c'eft-là la pure nature : on doit leur répondre que c'eft précifément cette nature qu'il faut voiler avec foin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qu'on doit plaire davantage en préſentant ces images licencieuſes ; au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert, on eſt raſſaſié ; il ne reſte plus rien à chercher, rien à deſirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaiſirs que les gens groſſiers ne connaiſſent pas.

Les ſpectateurs, en ce cas, ſont comme les amans qu'une jouiſſance trop prompte dégoûte : ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qui feraient rougir, préſentées de trop près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'ils ſont *ſans génie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden*, mais parce que, depuis la régence d'*Anne d'Autriche*, ils ont été le peuple le plus ſociable & le plus poli de la terre ; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'eſt une loi de la nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de Zaïre a reſpecté preſque par-tout ces bienſéances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encore à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la pièce anglaiſe *Orosmane* vient annoncer à *Zaïre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zaïre* lui répond en ſe roulant par terre. Le

ſultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture de ridicule & de déſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que *Zaïre* pleure.

Il lui dit cet hémiſtiche :

Zaïre, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

Zaïre, vous vous roulez par terre !

Auſſi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui ſont un grand effet ſur notre théâtre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreſſions familières & naïves tirent toute leur force de la ſeule manière dont elles ſont amenées. *Seigneur, vous changez de viſage*, n'eſt rien par ſoi-mêne; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans Mithridate, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite dont les Français, ſi vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'eſt, je crois, ſur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choſes plus grandes & plus utiles : il ſerait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier *Newton* ſur la lumière, en rougiſſent ; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous ſoumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embraſſer votre philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain, que vous ſur la phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, & l'art de penſer paraît le vôtre. Heureux, Monſieur, qui comme vous les réunit ! &c.

LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

sur la tragédie de Zaïre, 1732.

QUOIQUE pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles ; cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce soit moi qui parle de Zaïre. Il me semble que je vois M. *le Normand* ou M. *Cochin*, réduire un de leurs cliens à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre est la première pièce de théâtre, dans laquelle j'aye osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur ; c'est la seule tragédie tendre que j'aye faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des *Sophocle*. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraissent ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaste & noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les spectacles, est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*. Il faut de la tendresse & du sentiment ; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'*Andronic* &

d'*Hippolyte*, & à peine un ſeul qui réuſſiſſe dans ceux de *Cinna* & d'*Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette paſſion de toute la bienſéance poſſible ; & pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus reſpectable. L'idée me vint de faire contraſter dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naiſſance, la patrie, la religion ; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux ; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens ; la cour d'un ſoudan & celle d'un roi de France ; & de faire paraître, pour la première fois, des Français ſur la ſcène tragique. Je n'ai pris dans l'hiſtoire que l'époque de la guerre de *St Louis;* tout le reſte eſt entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant ſi neuve & ſi fertile, s'arrangea d'elle-même ; & au lieu que le plan d'*Eryphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un ſeul jour ; & l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où eſt l'artiſte ſans amour propre ?) mais je devais cette excuſe au public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux ſans doute d'attendre à la faire repréſenter que j'en euſſe châtié le ſtyle ; mais des raiſons, dont il eſt inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monſieur, le ſujet de cette pièce.

La Paleſtine avait été enlevée aux princes Chrétiens par le conquérant *Saladin*. *Noradin*, Tartare

d'origine s'en était enſuite rendu maître. *Orosmane*, fils de *Noradin*, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de paſſions, commençait à régner avec gloire dans Jéruſalem. Il avait porté ſur le trône de la Syrie la franchiſe & l'eſprit de liberté de ſes ancêtres. Il mépriſait les règles auſtères du ſérail, & n'affectait point de ſe rendre inviſible aux étrangers & à ſes ſujets, pour devenir plus reſpectable. Il traitait avec douceur les eſclaves chrétiens, dont ſon ſérail & ſes Etats étaient remplis. Parmi ſes eſclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au ſac de Céſarée, ſous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi *St Louis*, qui avait daigné prendre ſoin de ſon éducation & de ſa fortune. Il avait pris en France le nom de *Néreſtan;* & étant retourné en Syrie, il avait été fait priſonnier encore une fois, & avait été enfermé parmi les eſclaves d'*Oroſmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune perſonne, avec qui il avait été priſonnier dans ſon enfance, lorſque les chrétiens avaient perdu Céſarée. Cette jeune perſonne, à qui on avait donné le nom de *Zaïre*, ignorait ſa naiſſance, auſſi-bien que *Néreſtan* & que tous ces enſans de tribut qui ſont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaiſſent de famille & de patrie que le ſérail. *Zaïre* ſavait ſeulement qu'elle était née chrétienne; *Néreſtan* & quelques autres eſclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en aſſuraient. Elle avait toujours conſervé un ornement qui renfermait une croix, ſeule preuve qu'elle eût de ſa religion. Une autre eſclave nommée *Fatime*, née chrétienne, & miſe au ſérail à l'âge de dix ans,

tâchait d'inſtruire *Zaïre* du peu qu'elle ſavait de la religion de ſes pères. Le jeune *Néreſtan*, qui avait la liberté de voir *Zaïre* & *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour *Zaïre* de la plus tendre amitié, la diſpoſait au chriſtianiſme. Il ſe propoſa de racheter *Zaïre*, *Fatime* & dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la cour de *St Louis*. Il eut la hardieſſe de demander au ſoudan *Oroſmane* la permiſſion de retourner en France ſur ſa ſeule parole, & le ſoudan eut la généroſité de le permettre. *Néreſtan* partit, & fut deux ans hors de Jéruſalem.

Cependant la beauté de *Zaïre* croiſſait avec ſon âge, & la naïveté touchante de ſon caractère la rendait encore plus aimable que ſa beauté. *Oroſmane* la vit & lui parla. Un cœur comme le ſien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il réſolut de bannir la molleſſe qui avait efféminé tant de rois de l'Aſie, & d'avoir dans *Zaïre* une amie, une maîtreſſe, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaiſirs, & qui partagerait ſon cœur avec les devoirs d'un prince & d'un guerrier. Les faibles idées du chriſtianiſme, tracées à peine dans le cœur de *Zaïre*, s'évanouirent bientôt à la vue du ſoudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

Néreſtan ne revenait point de France. *Zaïre* ne voyait qu'*Oroſmane* & ſon amour; elle était prête d'épouſer le ſultan, lorſque le jeune français arriva. *Oroſmane* le fait entrer en préſence même de *Zaïre*. *Néreſtan* apportait avec la rançon de *Zaïre* & de

Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. J'ai satisfait à mes sermens, dit-il au soudan : c'est à toi de tenir ta promesse, de me remettre *Zaïre*, *Fatime* & les dix Chevaliers ; mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon : *Une pauvreté noble est tout ce qui me reste;* je viens me remettre dans tes fers. Le soudan satisfait du grand courage de ce chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, & le combla de présens ; mais il lui fit entendre que *Zaïre* n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de *Lusignan*, fait esclave depuis long-temps dans Césarée.

Ce *Lusignan*, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient ; l'amour de tous les chrétiens, & dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que *Nérestan* avait voulu racheter ; il parut devant *Orosmane* accablé du refus qu'on lui fesait de *Lusignan* & de *Zaïre;* le soudan remarqua ce trouble ; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer ; cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec *Nérestan.*

Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à *Nérestan* une preuve de sa reconnaissance ; elle se jette aux pieds d'*Orosmane* pour obtenir la liberté du vieux *Lusignan*. *Orosmane* ne pouvait rien

refufer à *Zaïre*; on alla tirer *Lufignan* des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec *Néreftan* dans les appartemens extérieurs du férail; ils pleuraient la deftinée de *Lufignan*: furtout le chevalier de *Chatillon*, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait fe réfoudre à accepter une liberté qu'on refufait à fon ami & à fon maître, lorfque *Zaïre* arrive & leur amène celui qu'ils n'efpéraient plus.

Lufignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prifon, pouvant fe foutenir à peine, ne fachant où il eft & où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, & reconnaiffant *Chatillon*, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume, que les malheureux éprouvent dans leur confolation. Il demande à qui il doit fa délivrance. *Zaïre* prend la parole en lui préfentant *Néreftan*: c'eft à ce jeune Français, dit-elle, que vous, & tous les chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que *Néreftan* a été élevé dans le férail avec *Zaïre*; & fe tournant vers eux: Hélas! dit-il, puifque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage; inftruifez-moi du fort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorfque je fus pris dans Céfarée; deux autres furent maffacrés devant moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel fur mes autres enfans, s'ils font vivans encore. Hélas! j'ai fu que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce férail. Vous qui m'écoutez, *Néreftan*, *Zaïre*, *Chatillon*, n'avez-vous nulle connaiffance de ces triftes reftes du fang de *Godefroi* & de *Lufignan*?

Au milieu de ces queftions, qui déjà remuaient le cœur de *Néreftan* & de *Zaïre*, *Lufignan* apperçut

au bras de *Zaïre* un ornement qui renfermait une croix : il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au baptême ; *Chatillon* l'en avait ornée lui-même, & *Zaïre* avait été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à *Lusignan* qu'il est père encore ; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes : Embrassez-moi, mes chers enfans, s'écria *Lusignan*, & revoyez votre père. *Zaïre* & *Nérestan* ne pouvaient s'arracher de ses bras. Mais, hélas ! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure ? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne ? *Zaïre* rougit & frémit à ces paroles. *Lusignan* vit sa honte & son malheur, & *Zaïre* avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion & la nature donnèrent en ce moment des forces à *Lusignan ;* il embrassa sa fille, & lui montrant d'une main le tombeau de JESUS-CHRIST, & le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils & du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle ; elle se jette à ses pieds & lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du sérail qui sépare *Zaïre* de son père & de son frère, & qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'*Orosmane*. La flotte de *St Louis* était partie de Chypre, & on craignait pour les côtes de Syrie ; mais un second courier ayant apporté la nouvelle du départ de *St Louis* pour l'Egypte, *Orosmane* fut rassuré ;

il était lui-même ennemi du foudan d'Egypte. Ainfi n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des Français qui étaient à Jérufalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, & ne fongea plus qu'à réparer, par la pompe & la magnificence de fon mariage, la rigueur dont il avait ufé envers *Zaïre*.

Pendant que le mariage fe préparait, *Zaïre* défolée demanda au foudan la permiffion de revoir *Nérestan* encore une fois. *Orofmane*, trop heureux de trouver une occafion de plaire à *Zaïre*, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Néreftan* revit donc *Zaïre*; mais ce fut pour lui apprendre que fon père était prêt d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé fes enfans, & l'amertume d'ignorer fi *Zaïre* ferait chrétienne, & qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptifée ce jour-là même de la main du Pontife de Jérufalem. *Zaïre* attendrie & vaincue, promit tout, & jura à fon frère qu'elle ne trahirait point le fang dont elle était née, qu'elle ferait chrétienne, qu'elle n'épouferait point *Orofmane*, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptifée.

A peine avait-elle prononcé ce ferment, qu'*Orofmane* plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mofquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zaïre*; elle était partagée entre fon Dieu, fa famille & fon nom, qui la retenaient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne fe connut plus ; elle céda à la douleur, & s'échappa des mains de fon amant, le quittant avec défefpoir & le laiffant dans l'accablement de la furprife, de la douleur & de la colère.

Les impreffions de jaloufie fe réveillèrent dans le

cœur

cœur d'*Orofmane*. L'orgueil les empêcha de paraître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de *Zaïre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chofe enfin que pour une trahifon. Il vit encore *Zaïre*, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de *Zaïre* augmentait par la tendreffe indulgente de fon amant. Elle fe jette en larmes à fes genoux, le fupplie de différer le mariage jufqu'au lendemain. Elle comptait que fon frère ferait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de réfifter: elle fe flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme fi tendre, fi généreux, fi vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à *Orofmane* avec une tendreffe fi naïve & une douleur fi vraie, qu'*Orofmane* céda encore, & lui accorda le facrifice de vivre fans elle ce jour-là. Il était fûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, & fermait les yeux fur le refte.

Cependant, dans les premiers mouvemens de jaloufie, il avait ordonné que le férail fût fermé à tous les chrétiens. *Néreftan*, trouvant le férail fermé, & n'en foupçonnant pas la caufe, écrivit une lettre preffante à *Zaïre*: il lui mandait d'ouvrir une porte fecrète qui conduifait vers la Mofquée, & lui recommandait d'être fidelle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Orofmane*. Le foudan en crut à peine fes yeux. Il fe vit trahi; il ne douta pas de fon malheur & du crime de *Zaïre*. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné fon cœur, fa

couronne à une fille efclave, lui avoir tout facrifié ; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même ; être trompé par les apparences du plus tendre amour ; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître ; c'était fans doute un état horrible, mais *Orofmane* aimait, & il fouhaitait de trouver *Zaïre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un efclave inconnu. Il fe flatte que *Zaïre* pouvait ne point écouter *Néreftan* ; *Néreftan* feul lui paraiffait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne, & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre eft rendue à *Zaïre*, elle la lit en tremblant ; & après avoir long-temps héfité, elle dit enfin à l'efclave qu'elle attendra *Néreftan*, & donne ordre qu'on l'introduife. L'efclave rend compte de tout à *Orofmane*.

Le malheureux foudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire fon poignard, & il pleure. *Zaïre* vient au rendez-vous dans l'obfcurité de la nuit. *Orofmane* entend fa voix, & fon poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle *Néreftan*, & à ce nom *Orofmane* la poignarde.

Dans l'inftant on lui amène *Néreftan* enchaîné, avec *Fatime* complice de *Zaïre*. *Orofmane*, hors de lui, s'adreffe à *Néreftan*, en le nommant fon rival : c'eft toi qui m'arrache *Zaïre*, dit-il, regarde-la avant que de mourir ; que ton fupplice commence avec le fien ; regarde-la, te dis-je. *Néreftan* approche

de ce corps expirant. Ah ! que vois-je ! ah ! ma sœur ! barbare, qu'as-tu fait ?..... A ce mot de sœur, *Orosmane* eſt comme un homme qui revient d'un ſonge funeſte ; il connaît ſon erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'eſt trop abymé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. *Néreſtan* & *Fatime* lui parlent, mais, de tout ce qu'ils diſent, il n'entend autre choſe ſinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zaïre*, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon déſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi, lui dit *Néreſtan* ? Le ſoudan, après un long ſilence, fait ôter les fers à *Néreſtan*, le comble de largeſſes, lui & tous les chrétiens, & ſe tue auprès de *Zaïre*.

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quelques repréſentations. Qui ne connaît l'illuſion du théâtre ? qui ne ſait qu'une ſituation intéreſſante, mais triviale, une nouveauté brillante & haſardée, la ſeule voix d'une actrice, ſuffiſent pour tromper quelque temps le public ? Quelle diſtance immenſe entre un ouvrage ſouffert au théâtre & un bon ouvrage ! j'en ſens malheureuſement toute la différence. Je vois combien il eſt difficile de réuſſir au gré des connaiſſeurs. Je ne ſuis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même, & ſi j'oſe travailler, c'eſt que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore ſur la connaiſſance que j'ai de mon peu de talent.

PERSONNAGES.

OROSMANE, Soudan de Jérusalem.

LUSIGNAN, Prince du sang des rois de Jérusalem.

ZAIRE, }
FATIME, } Esclaves du Soudan.

NERESTAN, }
CHATILLON, } Chevaliers français.

CORASMIN, }
MELEDOR } Officiers du Soudan.

Un Esclave.

Suite.

La scène est au sérail de Jérusalem.

ZAIRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas !
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
Compagnes d'un époux & reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le ſérail d'un ſoudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAIRE.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au ſérail des ſoudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au ſoudan qui nous tient ſous ſa loi;
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance:
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſpérance,
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux français, dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaîne?
Combien nous admirions ſon audace hautaine!
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les chrétiens ſous les murs de Damas!
Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor, ſa généroſité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance?

ZAIRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu; permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens:

J'admirai trop en lui cet inutile zèle ;
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas?...

ZAIRE.

Fatime, il n'est plus temps.
Tout est changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAIRE.

Va, c'est trop te céler le destin de Zaïre;
Le secret du soudan doit encor se cacher;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAIRE.

Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime.. il m'aime...
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser;
Que d'un maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse;
Et que j'essuie enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.

Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſque-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner; ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage:
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix,
Mon cœur en eſt flatté, plus qu'il n'en eſt ſurpris.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAIRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le ciel ſouffrir cet hymenée!
Puiſſe cette grandeur qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

ZAIRE.

Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! ſais-je ce que je ſuis?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître?

FATIME.

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
Que dis-je? cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée,
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAIRE.

Je n'ai point d'autre preuve; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre? (a)
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux Musulmans.
Je le vois trop: les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau:
Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi:

J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée,
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois,
Dont ici Nérestan me parla tant de fois;
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la loi musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAIRE.

Qui lui refuserait le présent de son cœur?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié:
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois;
A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne.
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, & non son diadème; (1)
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur;
Mais si le ciel sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,

Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à foi defcendrait jufqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; fans doute c'eft lui-même.

ZAIRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abfent de ce palais,
Enfin fon tendre amour le rend à mes fouhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zaïre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deftinée;
J'ai cru, fur mes projets, fur vous, fur mon amour,
Devoir en mufulman vous parler fans détour.
Les foudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs ufages, leurs droits, ne font point mon exemple;
Je fais que notre loi, favorable aux plaifirs,
Ouvre un champ fans limite à nos vaftes defirs;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreffes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreffes;
Et tranquille au férail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du fein des voluptés.
Mais la molleffe eft douce, & fa fuite eft cruelle;
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle;

Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone:
Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bientôt pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin;
Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain;
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorsque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, & Zaïre, & ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du sérail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur;
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse,

Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAIRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & sacrés, & d'amant, & d'époux,
Ces noms nous sont communs: & j'ai par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que j'aime;
De voir que ses bontés font seules mes destins;
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains;
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix....

SCENE III.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN

CORASMIN.

CET esclave chrétien,
Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel !

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

RESPECTABLE ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens;
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire;

Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuftres prifonniers.
Leur liberté par moi trop long-temps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée:
Sultan, tiens ta parole, ils ne font plus à toi,
Et dès ce moment même ils font libres par moi.
Mais, grâces à mes foins quand leur chaîne eft brifée,
A t'en payer le prix ma fortune épuifée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'efpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eft tout ce qui me refte.
J'arrache des chrétiens à leur prifon funefte;
Je remplis mes fermens, mon honneur, mon devoir;
Il me fuffit : je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends prifonnier, & demeure en otage.

OROSMANE.

Chrétien, je fuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici fe ferait-il flatté
D'effacer Orofmane en générofité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richeffes,
A l'or de ces rançons joins mes juftes largeffes:
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander.
Qu'ils aillent fur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il eft quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux. (*b*)
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lufignan ne fut point réfervé pour te fuivre :
De ceux qu'on peut te rendre il eft feul excepté;
Son nom ferait fufpect à mon autorité:

Il eſt du ſang françaïs qui régnait à Solyme;
On ſait ſon droit au trône, & ce droit eſt un crime :
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel:
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carrière,
Et jamais du ſoleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance;
Tes chevaliers français, & tous leurs ſouverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains,
Tu peux partir.

NERESTAN.

Qu'entends-je? Elle naquit chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne;
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il?...

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altière,
Se feſant eſtimer, commence à me déplaire:
Sors, & que le ſoleil levé ſur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

(*Néreſtan ſort.*)

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le ſérail un ſouverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet efclave infidelle?
Il foupirait... fes yeux fe font tournés vers elle,
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce foupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'aviliffe!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux fupplice!
Moi, que je puiffe aimer comme l'on fait haïr! (2)
Quiconque eft foupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour feul ma maîtreffe affervie;
Cher Corafmin, je l'aime avec idolâtrie :
Mon amour eft plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne fuis point jaloux... fi je l'étais jamais...
Si mon cœur... Ah! chaffons cette importune idée :
D'un plaifir pur & doux mon ame eft poffédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux foins de mon Empire,
Et le refte du jour fera tout à Zaïre.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, ſauveur des chrétiens, qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurant à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur....

NERESTAN.

Illuſtre Chatillon, modérez cet honneur,
J'ai rempli d'un français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux, à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir!

Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous, malheureux français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-temps, ſans ſecours,
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur : ſa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier ſoudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je feſais tout pour lui : j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée.
Du ſérail des ſultans ſauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais, eſpérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuſe cour,
Où Louis des vertus a fixé le ſéjour.
Déjà même la reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de ſon trône une main protectrice.
Enfin, lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tirait du ſein de la captivité,
On la retient... Que dis-je ?... Ah ! Zaïre elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce ſoudan qui l'aime...

N'y penſons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Luſignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros ſi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des chrétiens ne ſera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine :
Quel indigne ſoldat voudrait briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fers ſon chef eſt retenu ?
Luſignan, comme à moi, ne vous eſt pas connu.
Seigneur, remerciez le ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance
Long-temps après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang & de calamités,
Où je vis, ſous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! ſi vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirant dans les flammes
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans !
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace ;

Au milieu des débris des temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidelle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-Haut, qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui;
Et des triſtes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des lois.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jéruſalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée:
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers:
Inſenſible à ſa chute, & grand dans ſes miſères,
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Aſie, & de l'Europe entière.

Tel eſt ſon ſort affreux : qui pourrait aujourd'hui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui !

NERESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare !
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné !
Je connais ſes malheurs, avec eux je ſuis né ;
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je ſortais du berceau ; ces images ſanglantes,
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras enſanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fumes tranſportés dans ce palais des rois,
Dans ce même ſérail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez ſi mon cœur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un maître barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence.
De leurs chrétiens captifs ils ſéduiſent l'enfance ;
Et je bénis le ciel, propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zaïre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le ſoudan qui l'aime,

De ſon crédit au moins nous pourrait ſecourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir ?
M'en croirez-vous ? Le juſte, auſſi-bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir ?
Le ſérail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front ?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime :
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Hé bien... Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois-je ? ô Ciel ! c'eſt elle.

SCENE II.

ZAIRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAIRE *à Nérestan.*

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le foudan le permet, ceffez de vous troubler;
Et raffurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chaffez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiffons tous deux;
Je fouhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naiffance,
Une affreufe prifon renferma notre enfance;
Le fort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre abfence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prifonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Efclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du foudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, foit grandeur, foit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la trifte Zaïre :
Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous, dans Solyme, il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter fans répandre des larmes.

Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous, des humains ſoulager la miſère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, & ces infortunés...

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre...

ZAIRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir :
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

NERESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête ſi chère!

ZAIRE.

J'avais ſans eſpérance oſé la demander :
Le généreux ſoudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame eſt émue!

ZAIRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent ſa vue;
Ainſi que ce vieillard, j'ai langui dans les fers :
Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts! (3)

NERESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCENE III.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, plusieurs esclaves Chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*en s'asseyant.*)
Suis-je libre en effet ?

ZAIRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens.....

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Chatillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAIRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux français, qui vous est inconnu,
(*en montrant Nérestan.*)

Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractère;
Leur noblesse en tout temps me fut utile & chère.
Trop digne Chevalier, quoi ! vous passez les mers,
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NERESTAN.

Mon nom est Nérestan; le sort, long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croissant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;
Ma fortune & mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi.
Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés. (4)
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asyle des rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorenci,
Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
Nérestan, Chatillon, & vous.... de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étais père, & je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau:
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du baptême;
Lorſque les Sarraſins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NERESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Céſarée:
Et tout couvert de ſang, & chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur!... ce ſérail éleva votre enfance? ..

(*en les regardant.*)

Hélas! de mes enfans auriez-vous connaiſſance?
Ils ſeraient de votre âge, & peut-être mes yeux....
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAIRE.

Depuis que je reſpire.
Seigneur... eh quoi! d'où vient que votre ame ſoupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAIRE.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN,

O Ciel! ô Providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide eſpérance;
Serait-il bien poſſible? oui, c'eſt elle... je vois
Ce préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébrait la fête:
Je revois... je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAIRE.

Qu'entends-je? & quel ſoupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes!
Dieu mort ſur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce ſont-là de tes coups.
Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Céſarée?

ZAIRE.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu! tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joie!

Madame... Néreſtan... Soutiens-moi, Chatillon...
Néreſtan, ſi je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe...

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux momens!

NERESTAN *ſe jetant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAIRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triſte famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas! vous? ma fille!
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?

Tu pleures, malheureufe, & tu baiffes les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô juftes Cieux !

ZAIRE.

Je ne puis vous tromper : fous les lois d'Orofmane....
Puniffez votre fille... Elle était mufulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que fur moi !
Ah, mon fils ! à ces mots j'euffe expiré fans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu foixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triftes enfans :
Et lorfque ma famille eft par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eft ton ennemie !
Je fuis bien malheureux... c'eft ton père, c'eft moi,
C'eft ma feule prifon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, fonge au fang qui coule dans tes veines :
C'eft le fang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'eft le fang des héros, défenfeurs de ma loi ;
C'eft le fang des martyrs... O fille encor trop chère !
Connais-tu ton deftin ? fais-tu quelle eft ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'inftant que fon flanc mit au jour
Ce trifte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maffacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras fanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blafphèmes,
Pour toi, pour l'univers, eft mort en ces lieux mêmes ;

En

En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester, sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer, & frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir:
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma sœur!... Et son ame...

ZAIRE.

Ah, mon père!
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, je suis chrétienne.

ZAIRE.

Oui.... Seigneur.... je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu! reçois son aveu du sein de ton Empire!

SCENE IV.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le ſoudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens ſurtout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi : de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre ?

LUSIGNAN.

Notre courage, Amis, doit ici s'animer.

ZAIRE.

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN.

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte

ZAIRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le reſte.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Coraſmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point ſes armes;
Les Français ſont laſſés de chercher déſormais
Des climats, que pour eux le deſtin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer de leur ſang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Aſie;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'inſtant la première nouvelle.
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle;
Il cherche Méledin, mon ſecret ennemi;
Sur leurs diviſions mon trône eſt affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance;
Et, prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le ſoin de me venger.
Relâche ces chrétiens, Ami, je les délivre;
Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre:

Je veux que fur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaiffe, & refpecte ma foi.
Mène-lui Lufignan; dis-lui que je lui donne
Celui que la naiffance allie à fa couronne ;
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens.....

OROSMANE.

Son nom n'eft point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, fi Louis.....

OROSMANE.

Il n'eft plus temps de feindre,
Zaïre l'a voulu; c'eft affez : & mon cœur,
En donnant Lufignan, le donne à mon vainqueur.
Louis eft peu pour moi; je fais tout pour Zaïre ;
Nul autre fur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eft à moi d'adoucir
Le déplaifir mortel qu'elle a dû reffentir,
Quand, fur les faux avis des deffeins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? Ces momens, perdus dans mon confeil,
Ont de ce grand hymen fufpendu l'appareil :
D'une heure encore, Ami, mon bonheur fe diffère :
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un fecret entretien
Avec ce Néreftan, ce généreux chrétien....

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux efclaves dans l'enfance;

Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces lois, dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique;
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité:
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instans, volés à mon amour,
Tous ses momens, Ami, sont à moi sans retour.
Va, ce chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCENE III.

NERESTAN *seul.*

EN quel état, ô Ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma Religion! ô mon Père! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAIRE, NERESTAN.

NERESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler,
Ah! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAIRE.

Dieu! Lusignan?

NERESTAN.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de sa fille, & de ses sentimens;
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAIRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi j'aille ici renoncer?

NERESTAN.

Ah, ma sœur! cette loi n'est pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.

Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAIRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte loi....
Mais, mon cher frère..... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NERESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, & deſſiller vos yeux. (*c*)
Songez à vos ſermens, & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce ſérail profane?....
Vous, le ſang de vingt rois, eſclave d'Oroſmane!
Parente de Louis, fille de Luſignan!
Vous chrétienne, & ma ſœur, eſclave d'un ſoudan!
Vous m'entendez.... je n'oſe en dire davantage:
Dieu, nous réſerviez-vous à ce dernier outrage?

ZAIRE.

Ah, cruel, pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.

Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis chrétienne, hélas!... j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne serai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,
Dites.... quelle est la loi de l'Empire chrétien?....
Quel est le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ses parens, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son ame, & s'unirait à lui?

NERESTAN.

O Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus prompte
Devrait.....

ZAIRE.

C'en est assez, frappe, & préviens ta honte.

NERESTAN.

Qui? vous? ma sœur!

ZAIRE.

C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore... & j'allais l'épouser.

NERESTAN.

L'épouser! est-il vrai, ma sœur? Est-ce vous-même?
Vous, la fille des rois?

ZAIRE.

Frappe, dis-je; je l'aime.

NERESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez:
Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,

Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenait mon bras ;
J'irais dans ce palais, j'irais, au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc, le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus surs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs :
Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée ?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi ?
Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAIRE.

Arrête, mon cher frère,.... arrête, connais-moi;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu souffres, je le vois; je souffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare secours,
De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez moi, Chrétiens; qui ne l'aurait aimé !

Il fesait tout pour moi; son cœur m'avait choisie;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir :
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, & ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir, plus que de son amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains; crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence :
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux.
Ce bras qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux ;
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne ;
Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.
Le promets-tu , Zaïre?...

ZAIRE.

Oui, je te le promets :
Rends-moi chrétienne & libre; à tout je me soumets.

Va, d'un père expirant, va fermer la paupière;
Va, je voudrais te ſuivre, & mourir la première.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma ſœur, adieu: puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême.
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAIRE *ſeule.*

ME voilà ſeule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! ſuis-je en effet françaiſe, ou muſulmane?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane?
Suis-je amante, ou chrétienne? O ſermens que j'ai faits!
Mon père, mon pays, vous ſerez ſatisfaits!
Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne! on me laiſſe à moi-même!
Mon cœur peut-il porter, ſeul & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui?
A ta loi, Dieu puiſſant! oui, mon ame eſt rendue;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui, de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour!
Hélas! & je t'adore, & t'aimer eſt un crime!

SCÉNE VI.

ZAIRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eſt prêt, & l'ardeur qui m'anime
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée;
Du dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux,
Tout tombe à vos genoux; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt: commencez le bonheur de ma vie.

ZAIRE.

Où ſuis-je, malheureuſe, ô tendreſſe! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAIRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAIRE.

Seigneur!

OROSMANE.

Donnez-moi votre main; daignez, belle Zaïre....

ZAIRE.

Dieu de mon père! hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur !...

ZAIRE.

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère,
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAIRE,

Fatime, soutiens-moi !...
Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel ! eh quoi !

ZAIRE.

Seigneur, cet hymenée
Etait un bien suprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule & dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE.

Ces chrétiens... Quoi ! Madame ?
Qu'auraient donc de commun cette secte & ma flamme ?

ZAIRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

OROSMANE.

Hé bien ! quel intérêt si pressant & si tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-temps la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années,
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

ZAIRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAIRE.

Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds, par vos mains assemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous? ô Ciel! est-ce vous qui parlez?
Zaïre !

ZAIRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre!

ZAIRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis.
Mes vœux, mon désespoir, & l'horreur où je suis.

(*elle sort.*)

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée
Est-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô Ciel ! & qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?
Si c'était ce français !... quel soupçon, quelle horreur !
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas, je repoussais ma juste défiance :
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un esclave chrétien ?
Mais, parle, tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage :
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront, je ſerais réſervé?
Non, ſi Zaïre, Ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce français gémit, pleure, ſoupire:
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidelle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouît de ſa vue une ſeconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître?
Qu'au yeux de ma maîtreſſe il oſât reparaître?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi:
Déchiré devant elle, & ma main dégouttante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante....
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe,
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.

Non,

Non, c'eſt trop ſur Zaïre arrêter un ſoupçon;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon:
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi;
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi,
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le ſérail ſoit fermé pour jamais;
Que la terreur habite aux portes du palais;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut, pour ſon eſclave oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté;
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe; (*d*)
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux, qui veut tout aſſervir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAIRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grâce, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAIRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur;
Et quand ce ſaint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane....

ZAIRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!

Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi! regretter encor cette chaîne honteuſe!
Haſarder la victoire, ayant tant combattu!

ZAIRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Hé bien, race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui!
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière!
Ah! que fait Oroſmane? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas; (5)
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi vous! fille des rois, que vous prétendez ſuivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui....

ZAIRE.

Eh! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui?

Orofmane eft-il fait pour être fa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur fi magnanime ?
Généreux, bienfaifant, jufte, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que ferait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce faint interprète,
Ce miniftre facré que mon ame fouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne fais ; mais enfin, j'ofe encore efpérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance :
Peut-être, de Zaïre en fecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être, en me laiffant au trône de Syrie,
Il foutiendrait par moi les chrétiens de l'Afie.
Fatime, tu le fais, ce puiffant Saladin,
Qui ravit à mon fang l'Empire du Jourdain,
Qui fit comme Orofmane admirer fa clémence,
Au fein d'une chrétienne il avait pris naiffance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous confoler...

ZAIRE.

Laiffe-moi ; je vois tout ; je meurs fans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon fang, tout me condamne :
Que je fuis Lufignan, que j'adore Orofmane ;
Que mes vœux, que mes jours à fes jours font liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à fes pieds,
De tout ce que je fuis faire un aveu fincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expofe les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAIRE.

Ah! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane!

FATIME.

Il eſt le protecteur de la loi muſulmane,
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis...

ZAIRE.

Hé bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret:
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE.

MADAME, il fut un temps où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous;
Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.

Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons, dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus;
Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAIRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
Hé bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le desirez,
Que sous une autre loi...... Zaïre, vous pleurez?

ZAIRE.

Ah! Seigneur! ah! du moins, gardez de jamais croire,
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire;
Je sais qu'il faut vous perdre, & mon sort l'a voulu:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.

Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane!

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAIRE.

Dieu! si je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidelle?
Je me connaissais mal; oui, dans mon désespoir
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!
Qui, moi? que sur mon trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, & si bien démentis;
C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur?
Parle. Etait-ce un caprice? est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? épargne-toi ce soin;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin:
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai....

ZAIRE.

Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAIRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler!

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zaïre?
Eſt-il quelque chrétien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? parlez.

ZAIRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux & vous, vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre? grand Dieu!

ZAIRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

OROSMANE.

Une grâce! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAIRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Oroſmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,

D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain, tous mes ſecrets vous ſeront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel! vous m'accablez:
Pouvez-vous?

ZAIRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore
Ne me refuſez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE.

Hé bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y conſens; il en coûte à mes ſens déſolés.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAIRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Hé bien, vous me quittez, Zaïre?

ZAIRE.

Hélas, Seigneur!

SCENE II.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſyle,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile;
Et plus j'y penſe, Ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.

Quoi donc! par ma tendreſſe élevée à l'Empire,
Dans le ſein du bonheur que ſon ame deſire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés!
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices :
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injuſtices?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rends : je le vois, ſon cœur eſt ſans détours;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence;
A ſa ſincérité je dois ma confiance,
Elle m'aime ſans doute; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;
Et ſon ame, éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zaïre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée....

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces chrétiens,
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens:
Au sérail, en secret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous... je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons: ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... ,, Chère Zaïre, il est temps de nous voir:
,, Il est vers la mosquée une secrète issue,
,, Où vous pouvez sans bruit, & sans être apperçue,
,, Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:
,, Il faut tout hasarder; vous connaissez mon zèle:
,, Je vous attends; je meurs, si vous n'êtes fidèle.
Hé bien, cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahifon horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes infenfible?
Vous, dont le cœur tantôt, fur un fimple foupçon,
D'une douleur fi vive a reçu le poifon?
Ah! fans doute, l'horreur d'une action fi noire
Vous guérit d'un amour qui bleffait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inftant, va, vole, Corafmin:
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... & foudain,
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... ah! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eft pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je fuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un fi fanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce fecret plein d'horreur!
Ce fecret qui pefait à fon infame cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque temps fe fouftraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laiffe fortir,
Elle part en pleurant... & c'eft pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN.

Tout fert à redoubler fon crime.
Seigneur, n'en foyez pas l'innocente victime,
Et de vos fentimens rappelant la grandeur....

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime!
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer ſa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer!
Une eſclave! elle ſait ce que j'ai fait pour elle!
Ah malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez....

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;
Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à ſa vue,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue:

Par-là, malgré la fraude & les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien.
A son exemple, hélas! ce cœur ne saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal :
Va, choisis pour le rendre un esclave fidelle,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle;
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes Cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAIRE, CORASMIN.

ZAIRE.

Seigneur, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Hé bien, Madame, il faut que vous m'éclairciffiez:
Cet ordre eft important plus que vous ne croyez;
Je me fuis confulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot, & mon fort, & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon fceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon refpect, mes foins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiffance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il eft temps que je life;
Il faut que fes replis s'ouvrent à ma franchife;
Jugez-vous: répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma fincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiffance
L'emporte fur mes foins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inftant,
Ta grâce eft dans mon cœur, prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'infolent qui t'adore:
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra fe détourner,
Que c'eft le feul moment où je peux pardonner.

ZAIRE.

Vous, Seigneur! vous ofez me tenir ce langage?
Vous, cruel!... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eft né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funefte flamme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je defcends de me juftifier.

J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur;
Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,
Des rois les plus puissans détesterait la vue;
Que tout autre, après vous, me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, & me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie
Ce cœur désespéré devant vous se déploie?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il soupirait pour vous, avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si son cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux sa bouche encor m'assure!
Quel excès de noirceur! Zaïre!... ah la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

ZAIRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAIRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,

D'un

D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAIRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe!
Mais, encore une fois, quelle fureur vous preſſe?
Quels regards effrayans vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie;
Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave? as-tu ſervi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres appas:
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccède à la vengeance;
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô Ciel! vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux,
Il peut croire aisément ses téméraires vœux:
Son amour indiscret, & plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence:
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler:
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense;
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez, surtout, laissez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime!
Ma fureur est plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé,
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton maître;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien:
Porte-moi ſa réponſe. On approche... c'eſt elle.
(*à Coraſmin.*)
Viens, d'un malheureux prince, ami tendre & fidelle,
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAIRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAIRE.

Eh! qui peut me parler dans l'état où je ſuis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me ſouſtraire?
Le ſérail eſt fermé! Dieu! ſi c'était mon frère!
Si la main de ce Dieu, pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduiſait vers moi!
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette lettre, en ſecret dans mes mains parvenue,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAIRE.

Donne. (*elle lit.*)

FATIME *à part, pendant que Zaire lit.*

Dieu tout-puiſſant! éclate en ta bonté;

Fais descendre ta grâce en ce séjour profane;
Arrache ma princesse au barbare Orosmane!

ZAIRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera, soyez prêt, laissez-nous.

SCENE III.

ZAIRE, FATIME.

ZAIRE.

Lis ce billet : hélas! dis-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir au ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un dieu qui vous demande aux pieds de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAIRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment : mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur; il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.

Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare à travers ſes bontés ?
Ce tigre, encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçait ſa maîtreſſe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAIRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hymenée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence ;
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

ZAIRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer :
Je ſais que du ſérail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuſe contrée ;
Quitter ce lieu, funeſte à mon ame égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! non, mon ame inquiète
Ne fait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu ! détourne de moi ces noirs preſſentimens ;
Prends ſoin de nos chrétiens, & veille ſur mon frère !
Prends ſoin, du haut des cieux, d'une tête ſi chère !

Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir:
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par son absence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le secret de ma vie:
Je lui dirai le culte où mon cœur est lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
Mais dussé-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux.
Rappelle cet esclave.

SCENE IV.

ZAIRE *seule.*

O Dieu de mes aïeux!
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire!

SCENE V.

ZAIRE, L'ESCLAVE.

ZAIRE.

Allez dire au chrétien, qui marche sur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

(*à part.*)

Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre!

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

QUE ces momens, grand Dieu, font lents pour ma fureur!
(*à l'esclave.*)
Hé bien! que t'a-t-on dit? réponds, parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais fenti de fi vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, fes yeux verfaient des larmes;
Elle m'a fait fortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à fes yeux doit fe rendre.

OROSMANE.

(*à l'efclave.*) (*à Corafmin.*)
Allez, il me fuffit.... Ote-toi de mes yeux,
Laiffe-moi: tout mortel me devient odieux.
Laiffe-moi feul, te dis-je, à ma fureur extrême:
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *feul.*

OU fuis-je? ô Ciel, où fuis-je? où portai-je mes vœux?
Zaïre, Néreftan... couple ingrat, couple affreux!
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je refpire,
Ce jour fouillé par vous!... miférable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Corafmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez!
Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre!... l'infidelle... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable:
J'aurais ſu, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le ſérail eſt plongé dans un profond ſilence;

Tout dort; tout eſt tranquille; & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe!
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe!
Combien je t'adorais! quels feux! Ah, Coraſmin!
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin:
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah la cruelle!

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez? vous, Oroſmane? ô Cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre:
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre:
Plains Zaïre, plains-moi; l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends.... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAIRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAIRE.

Viens, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je! eſt-ce là cette voix
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime?
Perfide!... vengeons-nous... quoi! c'eſt elle? ô deſtin!
(*il tire ſon poignard.*)
Zaïre! ah Dieu!.... ce fer échappe de ma main.

ZAIRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAIRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu....
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, *courant à Zaïre.*

C'eſt moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure!

ZAIRE, *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...
Rien que de juste... allons, j'ai puni son forfait.
Ah! voici son amant que mon destin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCENE X & dernière.

OROSMANE, ZAIRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, Esclaves.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître;
Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur!....

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah! que vois-je? Ah, ma sœur!

Zaïre!... elle n'eſt plus! Ah, monſtre! Ah, jour horrible!

ORОSMANE.

Sa ſœur! Qu'ai-je entendu? Dieu, ſerait-il poſſible?

NERESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai : viens épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa miſère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offenſait notre Dieu, notre loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre!... Elle m'aimait? Eſt-il bien vrai, Fatime?
Sa ſœur?... J'étais aimé?

FATIME.

Cruel! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui, malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas! à cet excès ſon cœur l'avait trompée;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O Ciel! j'étais aimé!
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NERESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux,
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens-toi des chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;
Dans ſa férocité, ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux ſerait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare,
Souffrez que Néreſtan...

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE, *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largeſſes ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, & ne réplique pas,

Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un ſoudan qui commande, & d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de temps, ſors, obéis...
(*à Néreſtan.*)
Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet, que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré ;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe
Dont le ciel ait formé les innocens appas ;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes Etats ;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée ;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. (*il ſe tue.*)
(*aux ſiens.*)
Reſpectez ce héros, & conduiſez ſes pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce ſoit moi qui te plaigne ?

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE ZAIRE.

(*a*) EDITION de 1740 ;

Peut-il suivre une loi que mon amant abhorre ?
La coutume en ces lieux plia mes premiers ans.

(*b*) *Ibid.*

Des Lusignan ou moi l'empire de ces lieux.

(*c*) *Ibid.*

Qui naquit, qui souffrit, qui mourut en ces lieux,
Qui nous a rassemblés, qui m'amène à vos yeux.

(*d*) Edition de 1738 :

Mais il est trop honteux d'avoir une faiblesse.

(*e*) *Ibid.*

Quel caprice odieux, que je ne conçois pas.

NOTES

SUR ZAIRE.

(1) CES vers rappellent ceux de Bérénice :

Titus, ah ! plût au ciel que, fans bleffer ta gloire,
Un rival plus puiffant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'Empires que toi !
Que de fceptres fans nombre il pût payer ma flamme !
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eft alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur eft à mes yeux.

(2) *Molière*, dans la comédie des Fâcheux, dit, en parlant des jaloux :

De ces gens dont l'amour eft fait comme la haine.

On retrouve dans la fcène des deux Amans du Dépit amoureux, plufieurs fentimens de la feconde fcène du quatrième Acte entre *Orofmane* & *Zaïre* :

Madame, il fut un temps où mon ame charmée...

Plufieurs des mouvemens paffionnés du rôle de *Vendome* fe retrouvent auffi dans celui de *Don Garcie*, perfonnage d'une comédie héroïque de *Molière*, prefqu'oubliée. Il n'eft pas vraifemblable que M. *de Voltaire* ait fongé à imiter ces morceaux de *Molière* ; & nous n'avons fait ce rapprochement que pour faire remarquer comment les deux poëtes français qui ont le mieux connu les hommes, les deux feuls qui aient été philofophes, fe font rencontrés, lorfqu'ils ont eu à traiter des fituations analogues entr'elles.

(3) Ce vers eft une imitation de celui de *Virgile* :

Nec ignara mali miferis fuccurere difco.

(4) On trouve dans un poëme de l'Abbé *du Jarry* :

Tandis que les fapins, les chênes élevés,
Satisfont en tombant aux vents qu'ils ont bravés.

(5) *Hermione* dit en parlant de *Pyrrhus* :

...... Il ne s'informe pas
Si l'on fouhaite ailleurs fa vie ou fon trépas.

ADELAIDE

ADELAIDE DU GUESCLIN,

TRAGEDIE.

Repréſentée en 1734, & repriſe en 1765.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée en 1734 ſans aucun ſuccès. M. *de Voltaire* la fit reparaître au théâtre en 1752, ſous le nom du *Duc de Foix*, avec des changemens. Elle réuſſit alors; & c'eſt ſous ce titre qu'elle a été d'abord inſérée dans l'édition des Oeuvres de l'auteur, avec la préface ſuivante :

„ Le fond de cette Tragédie n'eſt point une „ fiction. Un duc de Bretagne, en 1387, com„ manda au ſeigneur de *Bavalan* d'aſſaſſiner le „ connétable de *Cliſſon* : *Bavalan* le lendemain „ dit au duc qu'il avait obéi : le duc alors, „ voyant toute l'horreur de ſon crime, & en „ redoutant les ſuites funeſtes, s'abandonna au „ plus violent déſeſpoir : *Bavalan* le laiſſa quel„ que temps ſentir ſa faute, & ſe livrer au „ repentir; enfin il lui apprit qu'il l'avait aimé „ aſſez pour déſobéir à ſes ordres, &c.

„ On a tranſporté cet événement dans d'autres „ temps & dans d'autres pays, pour des raiſons „ particulières. „

En 1765, on a donné cette pièce ſous ſon véritable titre; elle eut le plus grand ſuccès; & c'eſt une des pièces de M. *de Voltaire* qui

font le plus d'effet au théâtre. Lorſqu'elle parut, en 1734, il venait de publier *le Temple du Goût* : on ne voulut point ſouffrir qu'il donnât à la fois des leçons & des exemples. En 1765, on ne fut que juſte. Nous joignons ici le fragment d'une lettre que M. *de Voltaire* écrivit alors à un de ſes amis à Paris.

„ Quand vous m'apprîtes, Monſieur, qu'on „ jouait à Paris une Adélaïde du Gueſclin avec „ quelque ſuccès, j'étais très-loin d'imaginer que „ ce fût la mienne ; & il importe fort peu au public „ que ce ſoit la mienne ou celle d'un autre. Vous „ ſavez ce que j'entends par le public. Ce n'eſt pas „ l'*univers*, comme nous autres barbouilleurs de „ papier l'avons dit quelquefois. Le public, en fait „ de livres, eſt compoſé de quarante ou cinquante „ perſonnes, ſi le livre eſt ſérieux ; de quatre ou „ cinq cents, lorſqu'il eſt plaiſant ; & d'environ „ onze ou douze cents, s'il s'agit d'une pièce de „ théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq „ cents mille ames qui n'entendent jamais parler „ de tout cela.

„ Il y avait plus de trente ans que j'avais haſardé „ devant ce public une Adélaïde du Gueſclin, „ eſcortée d'un duc de *Vendome* & d'un duc de „ *Nemours*, qui n'exiſtèrent jamais dans l'hiſtoire. „ Le fond de la pièce était tiré des annales de „ Bretagne, & je l'avais ajuſtée comme j'avais pu „ au théâtre, ſous des noms ſuppoſés. Elle fut ſifflée

» dès le premier acte, les sifflets redoublèrent au
» second, quand on vit arriver le duc de *Nemours*
» blessé, & le bras en écharpe; ce fut bien pis
» lorsqu'on entendit au cinquième le signal que le
» duc de *Vendome* avait ordonné; & lorsqu'à la fin,
» le duc de *Vendome* disait : *Es-tu content*, *Coucy*?
» plusieurs bons plaisans crièrent : *coussi-coussi*.

» Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas
» contre cette belle réception. Je donnai, quelques
» années après, la même tragédie sous le nom du
» *Duc de Foix*, mais je l'affaiblis beaucoup, par
» respect pour le ridicule. Cette pièce, devenue plus
» mauvaise, réussit assez, & j'oubliai entièrement
» celle qui valait mieux.

» Il restait une copie de cette Adélaïde entre les
» mains des acteurs de Paris; ils ont ressuscité,
» sans m'en rien dire, cette défunte tragédie; ils
» l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en
» 1734, sans y changer un seul mot, & elle a été
» accueillie avec beaucoup d'applaudissemens : les
» endroits qui avaient été le plus sifflés, ont été ceux
» qui ont excité le plus de battemens de mains.

» Vous me demanderez auquel des deux juge-
» mens je me tiens. Je vous répondrai ce que dit
» un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs
» devant lesquels il plaidait : *Il mese passato*, disait-il,
» *le vostre Excellenze hanno judicato cosi, e questo mese,*
» *nella medesima causa, hanno judicato tutto l'contrario,*
» *e sempre ben.* Vos Excellences, le mois passé,
» jugèrent de cette façon, & ce mois-ci, dans la

» même cause, elles ont jugé tout le contraire, & » toujours à merveille.

» M. *Oghières*, riche banquier à Paris, ayant été » chargé de faire composer une marche pour un des » régimens de *Charles XII*, s'adressa au musicien » *Mouret*. La marche fut exécutée chez le banquier, » en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. » La musique fut trouvée détestable ; *Mouret* rem» porta sa marche, & l'inséra dans un opéra qu'il » fit jouer. Le banquier & ses amis allèrent à son » opéra : la marche fut très-applaudie. Eh ! voilà » ce que nous voulions, dirent-ils à *Mouret;* que » ne nous donniez-vous une pièce dans ce goût-là ? » Messieurs, c'est la même.

» On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne » sait que la même chose est arrivée aux idées » innées, à l'émétique & à l'inoculation ? Tour à » tour sifflées & bien reçues, les opinions ont ainsi » flotté dans les affaires sérieuses, comme dans les » beaux arts & dans les sciences.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

» La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau » que dans la main du temps. Cette réflexion doit » retenir les auteurs des Journaux dans les bornes » d'une grande circonspection. Ceux qui rendent » compte des ouvrages, doivent rarement s'empresser » de les juger. Ils ne savent pas si le public, à la » longue, jugera comme eux ; & puisqu'il n'a un » sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de

„ plusieurs années, que penser de ceux qui jugent
„ de tout, sur une lecture précipitée? (1)

(1) On a trouvé dans les papiers de M. *de Voltaire* une tragédie d'*Alamire*; & une autre intitulée *le Duc d'Alençon* ou *les Frères ennemis*. Toutes deux sont encore le même sujet qu'Adélaïde. La scène de la première est en Espagne, & ressemble beaucoup plus au Duc de Foix qu'à Adélaïde. La seconde n'est qu'en trois actes; les rôles de femmes ont été supprimés. L'auteur l'avait faite pour les princes, frères du roi de Prusse, qui s'amusaient à jouer des tragédies françaises.

Nous n'avons pas cru devoir faire entrer ces pièces dans la collection des Oeuvres de M. *de Voltaire*; mais nous donnons le Duc de Foix, à la fin d'Adélaïde.

PERSONNAGES.

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

TAISE D'ANGLURE.

D'ANGESTE, confident du Duc de *Nemours*.

Un Officier.

Un Garde, &c.

La scène est à Lille.

ADELAIDE DU GUESCLIN,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Sire de COUCY, ADELAIDE.

COUCY.

DIGNE ſang de Gueſclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français, dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce ſéjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les deſſeins, la conduite, & le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu ceſſe de méconnaître
L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous, peut-être.

ADELAIDE.

Je ſais quel eſt Coucy ; ſa noble intégrité
Sur ſes lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

COUCY.

Sachez que ſi ma foi dans Lille me ramène,

Si, du duc de Vendome embraſſant le parti,
Mon zèle en ſa faveur ne s'eſt pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France;
Mais, dans ces temps affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue,
Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vue;
Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur:
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe ivreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Il eſt né violent, non moins que magnanime;
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du ſang qui le forma je connais les ardeurs,
Toutes les paſſions ſont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices.
Et qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous fallait ſuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe, & des princes parfaits?
Tout mon ſang eſt à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'eſt trempée;
Ce fils de Charles ſix....

ADELAIDE.

Oſez le nommer roi,
Il l'eſt, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'eſt pas pour moi.
Je voudrais, il eſt vrai, lui porter mon hommage;
Tous mes vœux ſont pour lui; mais l'amitié m'engage.

Mon bras eſt à Vendome, & ne peut aujourd'hui
Ni ſervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos diſcordes ſiniſtres,
Charles qui s'abandonne à d'indignes miniſtres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté..
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures :
Vous ſeule, à votre roi le pourriez rappeler,
Madame, & c'eſt de quoi je cherche à vous parler.
J'aſpirai juſqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendome trop heureux vous donnât cet aſyle ;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main ;
Que je pouvais unir, ſans une aveugle audace,
Les lauriers des Gueſclins aux lauriers de ma race :
La gloire le voulait, & peut-être, l'amour
Plus puiſſant, & plus doux, l'ordonnait à ſon tour;
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deſtinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée
Parmi les flots d'un peuple à ſoi-même livré,
Sans raiſon, ſans juſtice, & de ſang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut aſſez pour oſer vous pourſuivre.
Vendome vint, parut, & ſon heureux ſecours
Punit leur inſolence, & ſauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre ?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur,
Vendome vous ſauva, Vendome eut ce bonheur :
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire,

Il eſt Prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur ;
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur.
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre :
Je n'ai rien fait pour vous ; je n'ai rien à prétendre :
Je me tais.... mais ſachez que, pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer ;
Je céderais à peine aux enfans des rois même ;
Mais Vendome eſt mon chef, il vous adore, il m'aime ;
Coucy, ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le prince, & cède à ſon ami.
Je fais plus ; de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au héros qui vous ſert & par qui vous vivez.
Je verrai, d'un œil ſec & d'un cœur ſans envie,
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux ;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux :
Voilà mes ſentimens. Si je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſurtout la patrie.
Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si ce prince eſt à vous, il eſt à votre roi.

ADELAIDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
Quoi, ce cœur, (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule & peut braver l'amour !
Il faut vous admirer, quand on ſait vous connaître :
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître.
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi :
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur roi.
Hé bien, de vos vertus je demande une grâce.

COUCY.

Vos ordres ſont ſacrés : que faut-il que je faſſe ?

ADELAIDE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang, dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublîrai jamais combien ſon choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire ; & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me ſauver, & l'honneur, & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais, malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance,
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance :
Sa paſſion m'afflige, il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de tant de ſoins, de cauſer ſon malheur.
A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage :
Seigneur, vous pouvez tout ſur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conſeils prudens,
Modérer de ſon cœur les tranſports turbulens.
Daignez débarraſſer ma vie & ma fortune,
De ces nœuds trop brillans, dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes appas
Brigueront ſa tendreſſe, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel temps pour l'hymenée !
Des armes de mon roi Lille eſt environnée ;
J'entends de tous côtés les clameurs des ſoldats,
Et les ſons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me conſume ; & votre prince ignore
Si Nemours.... ſi ſon frère, hélas ! reſpire encore !

Ce frère qu'il aima... ce vertueux Nemours....
On disait que la Parque avait tranché ses jours.
Que la France en aurait une douleur mortelle!
Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidelle.
S'il est vrai que sa mort.... excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois & le trouble où je suis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même,
Il va venir, Madame, & peut-être vos vœux....

ADELAIDE.

Ah! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, & si, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras,
Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
Pleurante & désolée, empêchez qu'il me voie.

COUCY.

Je plains cette douleur, où votre ame est en proie.
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux;
Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire:
Je ne puis rien de plus: le prince est soupçonneux;
Je lui serais suspect, en expliquant vos vœux
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie:
Je vous perdrais, peut-être, & mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.

Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme.
Je crains de l'affliger; je crains de vous trahir;
Et ce n'eſt qu'aux combats que je dois le ſervir.
Laiſſez-moi d'un ſoldat garder le caractère,
Madame; & puiſqu'enfin la France vous eſt chère,
Rendez-lui ce héros qui ſerait ſon appui :
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.
Adieu, Madame.

SCENE II.

ADELAIDE, TAISE

ADELAIDE.

OU ſuis-je ? hélas ! tout m'abandonne,
Nemours..... De tous côtés le malheur m'environne.
Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel ſéjour ?

TAÏSE.

Quoi ? du duc de Vendome, & le choix, & l'amour,
Quoi ? ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France eſt remplie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux ſont noyés ?

ADELAIDE.

Ici du haut des cieux, du Gueſclin me contemple ;
De la fidélité ce héros fut l'exemple,

Je trahirais le ſang qu'il verſa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi? dans ces triſtes temps de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des rois ſont diviſés entr'eux;
Vous, qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée,
Vous refuſez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas?

ADELAIDE, *en pleurant.*

Mon devoir me rangeait du parti de ſes armes.

TAÏSE.

Ah! le devoir tout ſeul fait-il verſer des larmes?
Si Vendome vous aime, & ſi, par ſon ſecours.....

ADELAIDE.

Laiſſe là ſes bienfaits, & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris? ſait-on s'il vit encore?

TAÏSE.

Voilà donc en effet le ſoin qui vous dévore,
Madame?

ADELAIDE.

Il eſt trop vrai : je l'avoue, & mon cœur
Ne peut plus ſoutenir le poids de ſa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle ſe juſtifie;
Et ſi Nemours n'eſt plus, ſa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce ſecret à ma foi?

ADELAIDE.

ADÉLAIDE.

Le fecret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux toujours brûlans dans l'ombre du filence,
Trompaient de tous les yeux la trifte vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & fans ceffe préfens,
Nos cœurs de nos foupirs étaient feuls confidens;
Et Vendome, furtout, ignorant ce myftère,
Ne fait pas fi mes yeux ont jamais vu fon frère.
Dans les murs de Paris.... mais, ô foins fuperflus!
Je te parle de lui, quand peut-être il n'eft plus.
O murs où j'ai vécu de Vendome ignorée!
O temps où, de Nemours en fecret adorée,
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidelle au roi fon maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être;
Il partit, & mon cœur qui le fuivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au roi cette fuperbe ville;
Nemours à ce deffein devait fervir d'appui,
L'amour me conduifait, je fefais tout pour lui.
C'eft lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il expofa mes jours, pour lui feul réfervés,
Jours triftes! jours affreux, qu'un autre a confervés!
Ah! qui m'éclaircira d'un deftin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres, autrefois, chers gages de fa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jufqu'à moi.
Son filence me tue; hélas! il fait, peut-être,
Cet amour qu'à mes yeux fon frère a fait paraître.

Tout ce que j'entrevois conſpire à m'alarmer;
Et mon amant eſt mort, ou ceſſe de m'aimer!
Et pour comble de maux, je dois tout à ſon frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ſes yeux ce dangereux myſtère:
Pour vous, pour votre amant, redoutez ſon courroux.
Quelqu'un vient.

ADELAIDE.

C'eſt lui-même, ô Ciel!

TAÏSE.

Contraignez-vous.

SCENE III.

Le Duc de VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

VENDOME.

J'OUBLIE à vos genoux, charmante Adélaïde, (*a*)
Le trouble & les horreurs où mon deſtin me guide.
Vous ſeule adouciſſez les maux que nous ſouffrons;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous reſpirons.
La diſcorde ſanglante afflige ici la terre;
Vos jours ſont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel deſtin le ciel veut me livrer, (1)
Mais ſi d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, ſans vous obſcure & languiſſante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre & bravent les deſtins;
Ou ſi le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms, ma tombe au moins couverte,

Apprenne à l'avenir que Vendome amoureux
Expira votre époux & périt trop heureux.

ADELAIDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour, servent à me confondre,
Prince.... Que lui dirai-je? & comment lui répondre?
Ainsi, Seigneur.... Coucy ne vous a point parlé?

VENDOME.

Non, Madame.... d'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Côucy, quand Vendome vous aime.

ADELAIDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, & près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

VENDOME.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amans, par le saint nom de frère,
Que Nemours après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidelle voix vous a mal informée:
Si mon frère était mort, doutez-vous que son roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,

Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, savent se respecter.
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance :
Un bruit plus vraisemblable, & m'afflige, & m'offense :
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADELAIDE.

Seigneur, il est vivant?

VENDOME.

Je lui pardonne, hélas!
Qu'au parti de son roi son intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens :
Mais se mêler ici parmi les assiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère....

ADELAIDE.

Le roi le veut, sans doute.

VENDOME.

Ah! destin trop contraire!
Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi, levât sur moi sa main?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADELAIDE.

Lui?

VENDOME.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, & bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'est si bien dû.

ADELAIDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame eſt pénétrée;
La mémoire à jamais m'en eſt chère & ſacrée;
Mais c'eſt trop prodiguer vos auguſtes bontés,
C'eſt mêler trop de gloire à mes calamités;
Et cet honneur....

VENDOME.

Comment! ô Ciel! qui vous arrête?

ADELAIDE.

Je dois....

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

PRINCE, il eſt temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis ſont aux pieds des remparts,
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah! courons: dans l'ardeur qui me preſſe,
Quoi! vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe?
Vous détournez les yeux! vous tremblez! & je vois
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi?

COUCY.

Le temps preſſe.

VENDOME.

Il eſt temps que Vendome périſſe.
Il n'eſt point de Français que l'amour aviliſſe.

Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je desire est moins barbare qu'elle.

ADELAIDE.

Ah! Seigneur, modérez cet injuste courroux;
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentimens qui sont en ma puissance,
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDOME.

Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur!
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCENE V.

ADELAIDE, TAISE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADELAIDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
Vous l'avez su régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu :
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.

Vous l'avez pris vous-même, & maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDOME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français. (2)

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions, céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie;
Que leur joug est pesant; qu'on aime la patrie;
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard, il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le sort au prince anglais voulut vous attacher;
De votre sang, du sien, la querelle est commune;
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.

Comme vous aux Anglais le deſtin m'a lié,
Vous, par le droit du ſang, moi, par notre amitié;
Permettez-moi ce mot... Eh! quoi! votre ame émue....

VENDOME.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCENE II.

VENDOME, le Duc de NEMOURS, COUCY, Soldats, Suite.

VENDOME.

IL ſoupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Son ſang ſur ſon viſage a confondu ſes traits;
Il eſt bleſſé ſans doute.

NEMOURS, *dans le fond du théâtre.*

Entrepriſe funeſte!
Qui de ma triſte vie arrachera le reſte?
Où me conduiſez-vous?

VENDOME.

Devant votre vainqueur,
Qui ſait d'un ennemi reſpecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS, *ſe tournant vers ſon écuyer.*

Je ne crains que de vivre;
Sa préſence m'accable, & je ne puis pourſuivre.
Il ne me connaît plus, & mes ſens attendris.....

VENDOME.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes eſprits?

NEMOURS, *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître?

VENDOME, *l'embrassant.*

Ah Nemours! ah mon frère!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(*à sa Suite.*)

Avez-vous par vos soins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le roi qui t'aimait, & le sang dont tu sors. (3)

VENDOME.

Arrête: Epargne-moi l'infame nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Frémis d'empoisonner la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.

Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte !

NEMOURS.

Quel jour !

VENDOME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il eſt affreux.

VENDOME.

N'importe ;
Tu vis, je te revois ; & je ſuis trop heureux.
O Ciel ! de tous côtés vous rempliſſez mes vœux !

NEMOURS.

Je te crois. On diſait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'eſt ainſi qu'on aime)
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

VENDOME.

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance,
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence ;
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.

(*à un officier de ſa ſuite.*)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.

(*à Nemours.*)

Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proie ;
Pour me juſtifier il ſuffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O Ciel.... elle vous aime !...

VENDOME.

Elle le doit, du moins;
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins ;
Il n'en eſt plus; je veux que rien ne nous ſépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter?
Me connais-tu? ſais-tu ce que j'oſe attenter?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène ?

VENDOME.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY.

VENDOME.

MADAME, vous voyez que du ſein du malheur,
Le ciel qui nous protége a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa préſence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAIDE.

Le voici ! malheureuſe ! ah ! cache au moins tes pleurs !

NEMOURS, *entre les bras de ſon écuyer.*

Adélaïde.... ô Ciel!... c'en eſt fait, je me meurs.

VENDOME.

Que vois-je! Sa bleſſure à l'inſtant s'eſt rouverte!
Son ſang coule.

NEMOURS.

Eſt-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDOME.

Ah ! mon frère !

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAIDE.

Ciel !... Nemours !

NEMOURS *à Vendome.*

Laiſſe-moi.

VENDOME.

Je ne te quitte pas.

SCENE IV.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAIDE.

ON l'emporte : il expire : il faut que je le ſuive.

TAÏSE.

Ah ! que cette douleur ſe taiſe & ſe captive.
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut ſonger
Qu'un rival violent.....

ADELAIDE.

Je ſonge à ſon danger.
Voilà ce que l'amour, & mon malheur lui coûte.
Taïſe, c'eſt pour moi qu'il combattait ſans doute,
C'eſt moi que dans ces murs il oſait ſecourir ;
Il ſervait ſon monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de ſoins ! quel fruit de ſa conſtance !
Hélas ! mon tendre amour accuſait ſon abſence :

Je demandais Nemours, & le ciel me le rend :
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant :
Ces lieux ſont teints du ſang qu'il verſait à ma vue.
Ah ! Taïſe, eſt-ce ainſi que je lui ſuis rendue ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh ! ne craignez-vous pas que tant d'empreſſement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime ;
Tremblez de découvrir...

ADELAIDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours !
Un autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours !
Il faut que je le voie, & que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante.
Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés....

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos eſprits.

ADELAIDE.

Rien ne m'en peut diſtraire.

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

ADELAIDE.

AH ! Prince, en quel état laiſſez-vous votre frère ?

VENDOME.

Madame, par mes mains ſon ſang eſt arrêté.
Il a repris ſa force & ſa tranquillité.

Je ſuis le ſeul à plaindre, & le ſeul en alarmes;
Je mouille en frémiſſant mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire & mes proſpérités,
Si je n'ai par mes ſoins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, alarmant mes tendreſſes,
Oſe encor démentir la foi de vos promeſſes.

ADELAIDE.

Je ne vous promis rien: vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je dois.

VENDOME.

Quoi! lorſque de ma main je vous offrais l'hommage!...

ADELAIDE.

D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage,
Et ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême;
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux,
Préſenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez: il faut rompre enfin le ſilence.
Je vais vous offenſer; je me fais violence;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.
De votre ſang au mien je vois la différence;
Mais celui dont je ſors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a tranſmis
La haine qu'un Français doit à ſes ennemis;
Et ſa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

VENDOME.

Je ſuis, je l'avoûrai, ſurpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage;
Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, Madame, une ſecrète étude
Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude;
Et votre cœur, enfin, lent à ſe déployer,
Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais, vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien ?
Vous, qui me devez tout ; vous qui, ſans ma défenſe,
Auriez de ces Français aſſouvi la vengeance,
De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
De conſerver la foi d'un cœur que vous m'ôtez !
Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie ? (*b*)

ADELAIDE.

Oui, vous m'avez ſauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais, Seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je diſpoſer ?
Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer ?

VENDOME.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle,
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons,
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;

Et

Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADELAIDE.

Non, Seigneur, la raison saura vous éclairer.
Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne & veux vous respecter;
Je vous ferai rougir de me persécuter;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une ame sans courroux, sans crainte, & sans audace.

VENDOME.

Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence,
D'une cour qui me hait embrasse la défense;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADELAIDE.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.

Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour m'apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

VENDOME.

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance;
Mon outrage est connu; je sais vos sentimens.

ADELAIDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le temps,
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

SCENE VI.

VENDOME *seul.*

HE bien, c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux sans rougir étale mon injure:
De tant de trahison l'abyme est découvert;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu!
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

PRINCE, me voilà prêt : diſpoſez de mon bras....
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous ſauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDOME.

Je ſuis déſeſpéré, je ſuis haï, jaloux.

COUCY.

Hé bien, de vos ſoupçons quel eſt l'objet, qui ?

VENDOME.

Vous.
Vous, dis-je; & du refus qui vient de me confondre,
C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſais qu'Adélaïde ici vous a parlé ;
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé ;
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence :
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter ?

VENDOME.

Je le veux.

COUCY.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'eſtimez-vous encore, & pourrez-vous me croire ?

VENDOME.

Oui, jusqu'à ce moment, je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne,
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, & souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide;
Je lui parlai d'hymen, & ce nœud respecté,
Resserré par l'estime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle semée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funestes accès;
J'en approuvai la cause, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
Libre & juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,

Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends juftice;
Et, fi ce n'eft affez d'un fi grand facrifice,
S'il eft quelque rival qui vous ofe outrager,
Tout mon fang eft à vous, & je cours vous venger.

VENDOME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le deftin dans toi me donne un fecond frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer:
Mon cœur.....

COUCY.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
Et fi vous me devez quelque reconnaiffance,
Faites votre bonheur, il eft ma récompenfe.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié. (*c*)
Sur ce grand intérêt fouffrez que je m'explique.
Vous m'avez foupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris difperfés de l'Empire des Lis.
Je vous le dis encore au fein de votre gloire;
Et vos lauriers brillans, cueillis par la victoire,
Pourront fur votre front fe flétrir déformais,
S'ils n'y font foutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'Etat, laffés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hafard dangereux,
De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
Paffez-les en prudence, auffi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;

Gouvernez la fortune, & ſachez l'aſſervir;
C'eſt perdre ſes faveurs que tarder d'en jouir:
Ses retours ſont fréquens, vous devez les connaître.
Il eſt beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raiſon vous guide.

VENDOME.

Brave & prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

COUCY.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire:
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque Philippe-Auguſte, aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruines;
Quand ſeul il arrêta, dans nos champs inondés,
De l'Empire germain les torrens débordés;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir?
Le ſalut de l'Etat dépend-il d'un ſoupir?
Aimez, mais en héros qui maîtriſe ſon ame,
Qui gouverne à la fois ſes Etats & ſa flamme.
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce;
C'eſt ſur nos lâchetés qu'il a fondé ſa force;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos;
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.

Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon ſouffrirez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Le ſort en eſt jeté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle;
Ses lois ſeront mes lois, ſon roi ſera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le ſien.
Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie,
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir:
Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.
Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes;
Raiſon, gloire, intérêt, & tous ces droits auguſtes
Des princes de mon ſang & de mes ſouverains,
Sont des liens ſacrés, reſſerrés par ſes mains.
Du roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne,
La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour:
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

COUCY.

Souffrez donc, près du roi, que mon zèle me guide;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau pour en blâmer la cauſe;
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, & rend grâce à l'amour.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COMBAT infortuné, destin qui me poursuis!
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis!
Ciel! n'as-tu conservé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, & tant d'ignominie?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel désespoir!
Elle ose me parler, & moi je le souhaite.

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours sont en péril, & ce sang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sureté.
Ma blessure est légère, elle m'est insensible;
Que celle de mon cœur est profonde & terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère ! ah ! malheureux !

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais,
Et, dans les passions de mon ame éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu :
Mais le roi l'ordonnait, & tout vous justifie.
L'entreprise était juste, aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, & tous ceux d'un soldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, & vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, Ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a langui dans les fers :

Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre;
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux!
Quoi, ta coupable nièce évite encor mes yeux!
Ah! sans doute, elle a dû redouter mes reproches;
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches?
Tu n'as pu lui parler?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NEMOURS.

Ah! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde! Hé bien, quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue?

DANGESTE.

Votre sort en secret paraissait la toucher;
Elle versait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure & m'outrage! elle pleure & m'opprime!
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime.
Pour me sacrifier elle aura combattu;
La trahison la gêne, & pèse à sa vertu:
Faible soulagement à ma fureur jalouse!
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter?

NEMOURS.

Il l'épouse! à ma honte elle vient insulter.
Ah Dieu!

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS.

ADELAIDE.

LE Ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant ſur vos jours il conſerva ma vie.
Je vous revois, cher Prince, & mon cœur empreſſé...
Juſte Ciel ! quels regards, & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Eſt d'un cœur généreux ; mais il doit me ſurprendre.
Vous aviez en effet beſoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût paſſé dans vos bras.
Libre dans vos amours, & ſans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après ſoi,
S'il peut vous en reſter, périſſaient avec moi.

ADELAIDE.

Hélas ! que dites-vous ? Quelle fureur ſubite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'eſt pas ce qui m'irrite.

ADELAIDE.

Mon changement ? Nemours !

NEMOURS.

A vous ſeule aſſervi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
C'eſt le ſort des amans, & ma honte eſt commune ;
Mais que vous inſultiez vous-même à ma fortune !

Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon ſang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous oſiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fauſſe pitié l'affront inſupportable!
Qu'à mes yeux...

ADELAIDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, & ne l'accuſez pas.
Mon cœur n'eſt point armé contre votre colère,
Cruel, & vos ſoupçons manquaient à ma miſère.
Ah! Nemours, de quels maux nos jours empoiſonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez.

ADELAIDE

Je vous pardonne, hélas, cette fureur extrême,
Tout, juſqu'à vos ſoupçons; jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez? qui, vous? Et Vendome à l'inſtant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté ſa gloire & ſa conquête.
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADELAIDE.

Ah! cruel, me faut-il employer
Les momens de vous voir à me juſtifier?
Votre frère, il eſt vrai, perſécute ma vie,
Et par un fol amour & par ſa jalouſie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur? par ſes bienfaits.
J'atteſte ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'atteſter? Nemours, ſuis-je réduite,

Pour vous perſuader de ſi vrais ſentimens,
Au ſecours inutile & honteux des ſermens ?
Non, non, vous connaiſſez le cœur d'Adélaïde;
C'eſt vous qui conduiſez ce cœur faible & timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime ?

ADELAIDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il ſauva vos beaux jours!

ADELAIDE.

Il ſauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au roi que nous ſervons il promit de me rendre;
Et mon cœur ſe plaiſait, trompé par mon amour,
Puiſqu'il eſt votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, Seigneur, à ſa flamme funeſte,
Par un refus conſtant, mais tranquille & modeſte,
Et mêlé du reſpect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon reſpect l'enflamme, & mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de ſa pourſuite.
Tout doit, ſi je l'en crois, céder à ſon pouvoir; (*d*)
Lui plaire eſt ma grandeur, l'aimer eſt mon devoir.
Qu'il eſt loin, juſte Dieu! de penſer que ma vie,
Que mon ame à la vôtre eſt pour jamais unie,
Que vous cauſez les pleurs dont mes yeux ſont chargés,
Que mon cœur vous adore, & que vous m'outragez!
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon ſupplice,
Lui par ſa paſſion, vous par votre injuſtice:
Vous, Nemours, vous, ingrat! que je vois aujourd'hui,
Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en eſt trop... pardonnez... voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, ſatisfait, dans un ſort ſi contraire,
Tout captif que je ſuis, j'ai pitié de mon frère.
Il eſt le ſeul à plaindre avec votre courroux;
Et je ſuis ſon vainqueur, étant aimé de vous.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE.

VENDOME.

CONNAISSEZ donc enfin juſqu'où va ma tendreſſe,
Et tout votre pouvoir, & toute ma faibleſſe:
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conſeils de Coucy, le Roi, la France entière,
Exigeaient de Vendome, & qu'ils n'obtenaient pas;
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
L'amour, qui malgré vous nous a fait l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Je prends mes lois de vous; votre maître eſt le mien;
De mon frère, & de moi, ſoyez l'heureux lien.
Soyez-le de l'Etat, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement.

Moi, ſans perdre de temps, dans ce jour d'alégreſſe,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère & ma maîtreſſe,
D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
Sous nos lis triomphans briſer les léopards
Soyez libre, partez, & de mes ſacrifices
Allez offrir au roi vos heureuſes prémices.
Puiſſé-je à ſes genoux, préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidelle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle!

NEMOURS.

(*à part.*)
Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler!
(*à Adélaïde.*)
Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

VENDOME.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle eſt à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne ſans peine
Ce ſang infortuné, proſcrit par votre haine.

ADELAIDE.

Seigneur, mon cœur eſt juſte; on ne m'a vu jamais
Mépriſer vos bontés, & haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penſer qu'à mon peu de puiſſance
Vendome ait attaché le deſtin de la France;
Qu'il n'ait lu ſon devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait beſoin de moi pour être vertueux.
Vos deſſeins ont ſans doute une ſource plus pure;
Vous avez conſulté le devoir, la nature;

L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDOME.

L'amour ſeul a tout fait, & c'eſt-là mon malheur;
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe!
Duſſé-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt; venez.

NEMOURS.

Vous oſez?...

ADELAIDE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDOME.

Nemours... ingrate... Ah Ciel!
C'en eſt donc fait... mais non... mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ſes premiers tranſports étouffer mon amour;
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends juſtice; & ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous: cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte;

Et

Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache; (4)
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide! & c'est ainsi que je dois vous punir.

ADELAIDE.

Je devrais seulement vous quitter & me taire;
Mais je suis accusée, & ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime; & je serais indigne, devant vous,
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelqu'espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance:
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
J'ai voulu votre estime, & vous me la devez.

VENDOME.

Je vous dois ma colère, & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, & me vît immoler?

Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vu vos funeſtes appas;
Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre long-temps:
Je vous traîne à l'autel, à ſes yeux expirans;
Et ma main, ſur ſa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'hymenée.
Je ſais trop qu'on a vu, lâchement abuſés,
Pour des mortels obſcurs, des princes mépriſés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer?

VENDOME.

Et pourquoi, vous, mon frère, oſez-vous l'excuſer?
Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée!
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop long-temps mes tranſports au ſilence:
Connais-moi donc, barbare; & remplis ta vengeance.
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

VENDOME.

Toi, cruel! toi, Nemours?

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus fecrète a joint nos deftinées.
C'eft toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le feul bien fur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie;
Les maux que j'éprouvais paffaient ta jaloufie:
Par tes égaremens juge de mes tranfports.
Nous puifâmes tous deux dans ce fang dont je fors,
L'excès des paffions qui dévorent une ame;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère eft mon rival, & je l'ai combattu;
J'ai fait taire le fang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes fuperbes tours,
Ni le peu de foldats que j'avais pour fecours,
Ni le lieu, ni le temps, ni furtout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
Sois cruel comme moi, punis-moi fans pitié:
Auffi-bien tu ne peux t'affurer ta conquête,
Tu ne peux l'époufer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup, ta cruauté jaloufe
Traîne aux pieds des autels ta fœur, & mon époufe
Frappe, dis-je: ofes-tu?

VENDOME.

Traître, c'en eft affez.
Qu'on l'ôte de mes yeux: Soldats, obéiffez.

ADELAIDE.

(*aux Soldats.*)

Non : demeurez, cruels.... Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

NEMOURS.

Vous le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le : il vous offenſe, il a trahi ſon roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même ;
Je ſuis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

ADELAIDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendome.*)

Ah cher Prince !... Ah Seigneur ! voyez à vos genoux...

VENDOME.

(*aux ſoldats.*) (*à Adélaïde.*)

Qu'on m'en réponde, allez : Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : ſi vous voyez les effets de ma rage
N'en accuſez que vous ; nos maux ſont votre ouvrage.

ADELAIDE.

Je ne vous quitte pas : Ecoutez-moi, Seigneur.

VENDOME.

Hé bien, achevez donc de décider mon cœur :
Parlez.

SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY, DANGESTE, un Officier, Soldats.

COUCY.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDOME.

Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats:
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier.*) (*à Coucy.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

LE feriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier!

NEMOURS.

Non; mais fuis-je réduit à me juftifier?
Coucy, ce peuple eft jufte, il t'apprend à connaître
Que mon frère eft rebelle, & que Charle eft fon maître.

COUCY.

Ecoutez : ce ferait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France défolée,
A nos diffenfions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public fervir votre difgrâce.
Rapprochez les partis; uniffez-vous à moi
Pour calmer votre frère, & fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas; vos foins font inutiles.
Si la difcorde feule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez efpérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obftacle plus grand s'oppofe à ce retour.

COUCY.

Et quel eft-il, Seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel! faut-il voir ainfi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deffeins?

L'amour subjuguer tout? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses?
Des frères se haïr, & naître, en tous climats,
Des passions des grands le malheur des Etats? (5)
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
Je vois les passions plus puissantes que moi;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé; je vous laisse, & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

NON, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défenſe;
Mon frère, teint de ſang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va traîner à mes yeux ſa victime à l'autel.
Je ne ſuis donc venu diſputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et, dans le déſeſpoir d'un impuiſſant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADELAIDE.

Il faut que je vous quitte!...
Quoi, vous m'abandonnez!... vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut: chaque inſtant eſt un péril fatal;
Vous êtes une eſclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous ſuſcite un ſecours aux bords du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a ſéduit des ſoldats.

(*à Dangeſte.*)

Dangeſte, ſes malheurs ont droit à tes ſervices;
Je ſuis loin d'exiger d'injuſtes ſacrifices;

Je respecte mon frère, & je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres Etats.
Ecoute seulement la pitié qui te guide;
Ecoute un vrai devoir, & sauve Adélaïde.

ADELAIDE.

Hélas! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue:
Tantôt à ce départ vous étiez résolue,
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever?

ADELAIDE.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre:
Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAIDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, & sans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADELAIDE.

Qui! moi? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare?

Seigneur, de votre ſang l'Anglais eſt altéré;
Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans ſon courroux funeſte,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteſte?

NEMOURS.

Il n'oſerait.

ADELAIDE.

Son cœur ne connaît point de frein;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt; le roi vient & nous venge;
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez : ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés, grondant autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs, pris d'aſſaut, malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Je frémis de vous voir encor ſous ſa puiſſance;
Redoutez ſon amour autant que ſa vengeance;
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde, partez.

ADELAIDE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés!

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;
Et bientôt mon appui lui devient néceſſaire.

ADELAIDE.

Auſſi-bien que mon cœur, mes pas vous ſont ſoumis.
Hé bien, vous l'ordonnez, je pars & je frémis!
Je ne ſais... mais enfin, la fortune jalouſe
M'a toujours envié le nom de votre épouſe.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins folemnels
Inutiles garants d'une foi fi facrée,
La rendront plus connue, & non plus affurée.
Vous, Mânes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du féjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire, en la prenant pour femme;
Confirmez mes fermens, ma tendreffe & ma flamme:
Adoptez-la pour fille, & puiffe fon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous!

ADELAIDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes,
Cher époux; cher amant....

NEMOURS.

Quoi, vous verfez des larmes!
C'eft trop tarder, adieu.... Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS, VENDOME, Gardes.

VENDOME.

Je l'entends, c'eft lui-même : arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point; mais il t'offre fa tête.
Porte à tous les excès ta haîne & ta fureur;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDOME.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir;
Et ton ſang...

ADELAIDE.

Non, cruel, c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite;
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats, & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage, & de fuir ſes tyrans:
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même;
Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime;
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable?

VENDOME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable;
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoiſonnés;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains ſi chères.
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
Oui, je vous aime encor; le temps, le péril preſſe;
Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez: ſa grâce eſt à l'autel.

ADELAIDE.

Moi, Seigneur?

VENDOME.

C'eſt aſſez.

ADELAIDE.

Moi, que je le trahiſſe!

VENDOME.

Arrêtez... répondez....

ADELAIDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périsse.

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDOME.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéisse.

SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Vous, cruel! vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi, voulez-vous...

VENDOME.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

ADELAIDE *à Coucy.*

AH ! je n'attends plus rien que de votre juſtice
Coucy, contre un cruel oſez me ſecourir.

VENDOME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAIDE.

J'atteſte ici le ciel...

VENDOME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADELAIDE.

Va, tyran, c'en eſt trop; va, dans mon déſeſpoir,
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir,
Par ton juſte ſupplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts; tombe, & péris ſans gloire,
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, juſtement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inſpirés.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDOME.

Hé bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le temps presse ; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son Maître ?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDOME.

C'est Nemours qui l'allume, il nous a trahi tous.

COUCY.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
La suite en est funeste, & me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes,

Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sureté.
Vos dangers sont accrus.

VENDOME.

Hé bien, que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir, dompter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr, assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Appaiser avec gloire un Monarque irrité;
Ne vous rebutez pas: ordonnez, & j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire:
Mais, s'il vous faut combattre, & courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDOME.

Ami, dans le tombeau, laisse-moi seul descendre;
Vis pour servir ma cause, & pour venger ma cendre;
Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever:
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver:
Mais je la veux terrible, & lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

VENDOME.

Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire.....

COUCY.

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

VENDOME.

VENDOME.

Non, je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDOME.

Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

VENDOME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire.
Que m'importe l'Etat & mes vains alliés ?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

VENDOME.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux ! bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin, c'est ton sort que j'envie;
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, & n'a pas balancé. (*f*)
Allez : Vendome encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse;
D'autres me serviront, & n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY, *après un long silence.*

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.

Je ne fouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami fe perd, il faut qu'on l'avertiffe,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaîtrez, au fuccès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Je revois mon ami.... vengeons-nous, vole.... attend....
Non, va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
Qu'à l'inftant de fa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai, fans trouble & fans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux fervice,
Prince, je vous demande un autre facrifice.

VENDOME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur infolent, commande fous mes yeux;
Je ne veux pas fervir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger fans être fon efclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous ai-je befoin de lui?
Du fort de ce grand jour laiffez-moi la conduite:
Ce que je fais pour vous, peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder;
Jufqu'au dernier moment je veux feul commander.

VENDOME.

Pourvu qu'Adélaïde, au défespoir réduite,
Pleure en larmes de fang l'amant qui l'a féduite;
Pourvu que de l'horreur de fes gémiffemens
Mon courroux fe repaiffe à mes derniers momens;
Tout le refte eft égal, & je te l'abandonne :
Prépare le combat, agis, difpofe, ordonne.
Ce n'eft plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs défefpérés qu'importe un peu de gloire?
Périffe ainfi que moi ma funefte mémoire!
Périffe avec mon nom le fouvenir fatal
D'une indigne maîtreffe, & d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il fe peut, une fin fi cruelle :
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
Mais je tiendrai parole, & je vais vous fervir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, UN OFFICIER, Gardes.

VENDOME.

O Ciel! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir, & des trahiſons, & des ſoulèvemens?
Hé bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu, leur foule eſt diſperſée.

VENDOME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Dangeſte eſt-il puni de ſa fourbe cruelle?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le ſang de l'infidelle.

VENDOME.

Ce ſoldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance!
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance ſoit miſe.

Vous, que fur nos remparts on porte nos drapeaux;
Allez, qu'on fe prépare à des périls nouveaux.
Vous fortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace, avec le même zèle:
Imitez votre maître; & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*Seul.*)

Le fang, l'indigne fang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le fignal du carnage.
Un bras vulgaire & fûr va punir mon rival;
Je vais être fervi : j'attends l'heureux fignal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur fe prépare....
Un frère affaffiné! quel bonheur! ah, barbare!
S'il eft doux d'accabler fes cruels ennemis,
Si ton cœur eft content, d'où vient que tu frémis?
Allons.... mais quelle voix gémiffante & févère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il eft ton frère!
Ah! prince infortuné! dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus faints; Nemours fut ton ami!
O jours de notre enfance! ô tendreffes paffées!
Il fut le confident de toutes mes penfées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens,
Nos cœurs fe font appris leurs premiers fentimens!
Que de fois, partageant mes naiffantes alarmes,
D'une main fraternelle effuya-t-il mes larmes!
Et c'eft moi qui l'immole! & cette même main,
D'un frère que j'aimai déchirerait le fein!
O paffion funefte! ô douleur qui m'égare!
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je fens combien le crime eft un fardeau cruel.
Mais, que dis-je? Nemours eft le feul criminel.

Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie ;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde.... Ah ! trop jaloux tranſport !
Il l'aime ; eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le temps, & la guerre & l'abſence, (6)
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence ;
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait ; n'importe, il eſt mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rends ;
Je ne veux point marcher ſur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en eſt encor temps.

SCENE II.

VENDOME, l'Officier des Gardes.

VENDOME.

Que l'on ſauve Nemours ;
Portez mon ordre, allez, répondez de ſes jours.

L'OFFICIER.

Hélas, Seigneur ! j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps ſouillé de ſang, qu'en ſecret on emporte ;
C'eſt Coucy qui l'ordonne, & je crains que le ſort....

VENDOME.

(*on entend le canon.*)

Quoi, déjà !... Dieu, qu'entends-je ! Ah Ciel ! mon frère
eſt mort !

Il eſt mort, & je vis! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé ſa perte!
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
Voilà quel eſt Vendome. Ah! vérité funeſte!
Je vois ce que je ſuis, & ce que je déteſte!
Le voile eſt déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu!
Ah, Nemours! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine!
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine,
Mon frère!

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empreſſement,
Veut, Seigneur, en ſecret vous parler un moment.

VENDOME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non. D'un parricide elle doit ſe venger;
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger;
Qu'elle entre... Ah! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Vous l'emportez, Seigneur, & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)
Puiſqu'à ravir ma foi, votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hymenée.....

Puifque je fuis réduite au déplorable fort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter fa mort,
Et que de votre rage, & miniftre, & victime,
Je n'ai plus qu'à choifir mon fupplice & mon crime,
Mon choix eft fait, Seigneur, & je me donne à vous:
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Brifez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille fous fes pas abaiffez la barrière;
Que je ne tremble plus pour des jours fi chéris;
Je trahis mon amant; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & fuis votre conquête;
Commandez, difpofez, ma main eft toute prête;
Sachez que cette main que vous tyrannifez,
Punira la faibleffe où vous me réduifez.
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous fuffire.
Allons... Eh quoi! d'où vient ce filence affecté?
Quoi! votre frère encor n'eft point en liberté?

VENDOME.

Mon frère?

ADELAIDE.

Dieu puiffant! diffipez mes alarmes.
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDOME.

Vous demandez fa vie....

ADELAIDE.

Ah! qu'eft-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis.....

VENDOME.

Madame, il n'eft plus temps.

ADELAIDE.

Il n'eſt plus temps ! Nemours !...

VENDOME.

Il eſt trop vrai, cruelle !
Oui, vous avez dicté ſa ſentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop ſû m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir,
Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez ſur un amant coupable & ſanguinaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADELAIDE.

Nemours eſt mort ? barbare !....

VENDOME.

Oui : mais c'eſt de ta main,
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADELAIDE, *ſoutenue par Taïſe, & preſque évanouie.*

Il eſt mort !

VENDOME.

Ton reproche....

ADELAIDE.

Epargne ma miſère :
Laiſſe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir,
Je veux encor le voir, l'embraſſer, & mourir.

VENDOME.

Ton horreur eſt trop juſte. Hé bien, Adelaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide :
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduiſe.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

COUCY.

AH Ciel! que faites-vous?

VENDOME. (*on le désarme.*)

Laissez-moi me punir; & me rendre justice.

ADELAIDE *à Coucy.*

Vous; d'un assassinat vous êtes le complice?

VENDOME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

VENDOME.

Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse;
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain,
Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDOME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être:
Mais toi, dont la sagesse, & les réflexions,
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCY.

Hé bien, puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang, vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*au Duc.*) (*à Adélaide.*)
Vous, gardez vos remords; & vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

(*le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.*)

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, NEMOURS, COUCY.

ADELAIDE.

Nemours!

VENDOME.

Mon frère!

ADELAIDE.

Ah Ciel!

VENDOME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS, *s'avançant du fond du théâtre.*

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDOME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADELAIDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDOME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main;
J'ai frappé le barbare; &, prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOME.

Après ce grand exemple, & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
Mes yeux, couverts d'un voile & baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi, nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein? parle.

VENDOME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, & ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé, s'irrite encor pour elle.
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;

Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus..... & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras;
Aimez-vous : mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS, *à ses pieds.*

Moi vous haïr jamais! Vendome, mon cher frère!
J'osai vous outrager.... vous me servez de père.

ADELAIDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDOME.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & ma perte!
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(*à Nemours.*)

Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Allez; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître,
Il est déjà le mien : nous, allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle;
Es-tu content, Coucy?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES
D'ADELAIDE.

(*a*) DANS l'édition de 1765, la scène commençait par ces vers :

Enfin c'est trop attendre, enfin je dois connaître,
Dans les derniers momens qui me restent peut-être,
Si, volant aux combats, j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fier de son bonheur.

(*b*) VENDOME.

Vous qui me tenez lieu de rois & de patrie,
Vous dont les jours.....

ADELAIDE.

Je sais que je vous dois la vie.

(*c*) Edition de 1765.

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France;
Votre sort est douteux, vos jours sont prodigués
Pour vos vrais ennemis qui nous ont subjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance
Pour sapper par degrés cette vaste puissance;
Le Dauphin vous offrait une honorable paix.

VENDOME.

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais;
Ami, je hais l'Anglais, mais je hais davantage
Ces lâches conseillers dont la faveur m'outrage:
Ce fils de Charles six, cette odieuse cour,
Ce ministre insolent m'ont aigri sans retour;
De leurs sanglans affronts mon ame est trop frappée;
Contre Charles, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds,
Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCY.

Non, c'eſt pour obtenir une paix néceſſaire.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux. . . .

. .

(*d*) Enflé de ſa victoire & teint de votre ſang,
Il m'oſe offrir la main qui vous perça le flanc.

(*e*) Mais je mériterais la haine & le mépris
Du héros dont mon cœur en ſecret eſt épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaiſance
Avait à votre amour laiſſé quelqu'eſpérance.
Vous penſez que ma foi, ma liberté, mes jours,
Vous étaient aſſervis pour prix de vos ſecours.

(*f*) COUCY.

Il a payé bien cher ce fatal ſacrifice.

VENDOME.

Le mien coûtera plus; mais je veux ce ſervice:
Oui je le veux, ma mort à l'inſtant le ſuivra;
Mais du moins avant moi mon rival périra.

NOTES.

(1) IMITATION de ces vers de Cinna :

Si le ciel me réserve un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble, heureux & malheureux.
Heureux pour vous servir d'avoir perdu la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

(2) Vers de la Henriade.

(3) C'est la réponse du chevalier *Bayard* mourant, au connétable de *Bourbon*.

(4) Il y a dans la Sophonisbe de *Corneille* :

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole.

(5) *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.*

(6) Ces vers rappellent ceux de Phèdre :

Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence ;
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence,
Ils suivaient sans remords, leur penchant amoureux ;
Tous les jours se levaient clairs & sereins pour eux.

VARIANTES

D'ADELAIDE DU GUESCLIN,

D'après le manuscrit de 1734.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

. . . .

L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADELAIDE.

Vous pouvez tout : parlez.

COUCY.

J'ai, dans les champs de Mars,
De Vendome en tout temps suivi les étendarts ;
Pour lui seul au Dauphin j'ai déclaré la guerre.
C'est Vendome que j'aime, & non pas l'Angleterre.
L'amitié fut mon guide, & l'honneur fut ma loi :
Et jusqu'à ce moment je n'eus pas d'autre roi.
Non qu'après tout, pour lui mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer ma faible vue ;
Je ne m'aveugle pas. . . &c.

. . . .

Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui ;
Le temps règlera tout : mais, quoi qu'il en puisse être,
Prenez moins de souci sur l'intérêt d'un maître.
Nos bras, & non vos vœux, sont faits pour le régler,
Et d'un autre intérêt je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous. . . &c.

COUCY.

. . . .

Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.

Dans Cambrai votre amant, dans Lille ami fidèle,
Soldat de tous les deux & plein du même zèle,
Je servirai sous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.
Voilà mes sentimens. Considérez, Madame,
Le nom de cet amant, ses services, sa flamme;
J'ose lui souhaiter un cœur tel que le mien :
Oubliez mon amour, & répondez au sien.

ADELAIDE.

. . . .

Connaît l'amitié seule, & fait braver l'amour.
Pourrais-tu, Dieu puissant qu'à mon secours j'appelle,
Laisser tant de vertu dans l'ame d'un rebelle !
Pardonnez-moi ce mot, il échappe à ma foi.
Puis-je autrement nommer les sujets de mon roi,
Quand, détruisant un trône affermi par leurs pères,
Ils ont livré la France à des mains étrangères ?
C'est en vain que j'en parle ; hélas ! dans ces horreurs,
Ma voix, ma faible voix ne peut rien sur vos cœurs.
Mais puis-je au moins de vous obtenir une grâce ?

SCENE IV.

VENDOME.

Je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ADELAIDE.

Non, ne doutez jamais de ma reconnaissance.

VENDOME.

Et vous pouvez le dire avec indifférence !
Ingrate, attendiez-vous ce temps pour m'affliger ?
Est-ce donc près de vous qu'est mon plus grand danger ?
Ah Dieux !

COUCY.

Le temps nous presse.

VENDOME.

Oui, j'aurais dû vous ſuivre.
J'ai honte de tarder, de l'aimer & de vivre.
Allez, cruel objet dont je fus trop épris,
Dans vos yeux, malgré vous, je lis tous vos mépris.
Marchons, brave Coucy; la mort la plus cruelle,
A mon cœur malheureux eſt moins barbare qu'elle.

SCENE V.

ADELAIDE.

EST-IL bien vrai, Nemours ſerait-il dans l'armée?
Vendome, & toi, cher Prince, objet de tous mes vœux,
Qui de nous trois, ô Ciel! eſt le plus malheureux?

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDOME.

. . . . . . TEINT du ſang des Français.

COUCY.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance
Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Quant à ce ſang français que nos mains ſont couler,
A cet Etat, au trône, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt, &c.

SCENE II.

VENDOME.

. . . .
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Ne corromps point ici la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verſer dans nos cœurs.

Donnons, donnons, mon frère, à ces triftes provinces,
Aux enfans de nos rois, au refte de nos princes,
L'exemple augufte & faint de la réunion,
Comme ils nous l'ont donné de la divifion.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte.

SCENE V.

ADELAIDE.

. . . .
Par de juftes refpects je vous ai répondu.
Seigneur, fi votre cœur moins prévenu, moins tendre,
Moins plein de confiance, avait daigné m'entendre,
Vous auriez honoré de plus dignes beautés
Par des foins plus heureux & bien mieux mérités.
Votre amour vous trompa : votre fatale flamme
Vous promit aifément l'empire de mon ame;
J'étais entre vos mains, &, fans me confulter,
Vous ne foupçonniez pas qu'on pût vous réfifter.
Mais puifqu'il faut enfin dévoiler ce myftère,
Puifque je dois répondre, & qu'il faut vous déplaire;
Réduite à m'expliquer, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois eft gravé dans mon cœur.

. . . .
. . . .

ADELAIDE.

. . . .
Me la conferviez-vous pour la tyrannifer ?

VENDOME.

Quoi ! vous ofez.... mais non.... j'ai tort.... je le confeffe,
De mes emportemens ne voyez point l'ivreffe ;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaiffer.
L'amour qui vous parlait doit-il vous offenfer ?
Excufe mes fureurs, toi feule en es la caufe.
Ce que j'ai fait pour toi fans doute eft peu de chofe:
Non, tu ne me dois rien ; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi feule, & n'ai rien mérité.

Te ſervir, t'adorer eſt ma grandeur ſuprême,
C'eſt moi qui te dois tout, puiſque c'eſt moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, à qui je ſuis ſoumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis,
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme
Sait calmer, ſait troubler, pouſſe & retient mon ame,
Ne réduis point Vendome au dernier déſeſpoir;
Crains d'étendre trop loin l'excès de ton pouvoir.
Tu tiens entre tes mains le deſtin de ma vie,
Mes ſentimens, ma gloire & mon ignominie;
Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs,
Et tu vois ma vengeance à travers mes douleurs.
Dans mes ſoumiſſions, crains-moi, crains ma colère;
J'ai chéri la vertu, mais c'était pour te plaire:
Laiſſe-la dans mon cœur; c'eſt aſſez qu'à jamais
Ta beauté dangereuſe en ait chaſſé la paix.

ADELAIDE.

Je plains votre tendreſſe, & je plains davantage
Les excès où s'emporte un ſi noble courage.
Votre amour eſt barbare, il eſt rempli d'horreurs;
Il reſſemble à la haine, il s'exhale en fureurs:
Seigneur, il nous rendrait malheureux l'un & l'autre.
Abandonnez un cœur ſi peu fait pour le vôtre,
Qui gémit de vous plaire & de vous affliger.

VENDOME.

Hé bien, c'en eſt donc fait?

ADELAIDE.

Oui, je ne peux changer.
Calmez cette colère où votre ame eſt ouverte;
Reſpectez-vous aſſez pour dédaigner ma perte.
Pour vous, pour votre honneur encor plus que pour moi,
Renvoyez-moi plutôt à la cour de mon roi;
Loin de ſes ennemis ſouffrez qu'il me revoie.

VENDOME.

Me puniſſe le ciel ſi je vous y renvoie!
Apprenez que ce roi, l'objet de mon courroux,
Je le hais d'autant plus qu'il eſt ſervi par vous.
Un rival inſolent à ſa cour vous rappelle!
Quel qu'il ſoit, frémiſſez, tremblez pour lui, cruelle, &c.

SCENE VI.

VENDOME *seul.*

ADELAIDE ! ingrate ! ah ! tant de fermeté,
Sa funeste douceur, sa tranquille fierté,
L'orgueil de ses vertus redoublent mon injure.
Quel amant, quel héros contre moi la rassure ?
Par qui mon tendre amour est-il donc traversé ?
Ce n'est point le Dauphin, d'autres yeux l'ont blessé.
Ce n'est point Richemont, la Trimouille, la Hire ;
On sait de quels appas ils ont suivi l'empire :
C'est encor moins mon frère, & d'ailleurs, à ses yeux
Le sort n'offrit jamais ses charmes odieux.
Que l'on cherche Coucy ; je ne sais, mais peut-être,
Sous les traits d'un héros, mon ami n'est qu'un traître.
Mon cœur de noirs soupçons se sent empoisonner.
Quoi ! toujours vers son prince elle veut retourner ?
Quoi ! dans le même instant, Coucy, plus infidelle,
Vient me parler de paix, & s'entend avec elle ?
L'aime-t-il ? pourrait-il à ce point m'insulter ?
Puisqu'il l'a vue, il l'aime ; il n'en faut point douter.
Les conseils de Coucy, les vœux d'Adélaïde,
Leurs secrets entretiens, tout m'annonce.... ah, perfide !

SCENE VII.

COUCY.

AIMEZ-MOI, Prince, au lieu de me louer :
Et sur vos intérêts souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'Empire des lys.

. . . .

COUCY.

Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins ?
Est-ce donc à l'amour à régler nos destins ?

Ce bras victorieux met-il dans la balance
Le plaisir & la gloire, une femme & la France ?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir ?
Aimez, mais en héros qui possède son ame,
Qui gouverne à la fois sa maîtresse & sa flamme.

. . . .

Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Ah ! je n'en puis donner jamais que de faiblesse.
Mon cœur désespéré cherche & craint la sagesse ;
Je la vois, je la fuis, j'aime en vain ses attraits,
Et j'embrasse en pleurant les erreurs que je hais.
Ma chaîne est trop pesante, elle est affreuse & chère ;
Si tu brisas la tienne, elle fut bien légère ;
D'un feu peu violent ton cœur fut enflammé ;
Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais pas aimé.
De la pure amitié l'amour eût été maître,
Par moi, par mon supplice, apprends à le connaître ;
Vois à quel désespoir il peut nous entraîner ;
Sers-moi, plains-moi du moins, mais sans me condamner.
Malgré tous tes conseils, il faut qu'Adélaïde
Gouverne mes destins, ou m'égare, ou me guide.

ACTE III.

SCENE II.

ADELAIDE.

. . . .
. . . .

Juste Ciel ! quel regard & quel accueil glacé !

NEMOURS.

Vous prenez trop de soin de mon destin funeste.
Que vous importe, ô Dieux ! le déplorable reste
De ces jours conservés par le ciel en courroux,
De ces jours détestés, qui ne sont plus à vous ?

ADELAIDE.

Qui ne sont plus pour moi ! Nemours, pouvez-vous croire....

NEMOURS.

J'ai trop vécu pour vous, trop vécu pour ma gloire.
Mes yeux qui se fermaient se rouvrent-ils au jour
Pour voir trahir mon roi, la France & mon amour ?
Grand Dieu ! qui m'as rendu ma chère Adélaïde,
Me la rends-tu sans foi, me la rends-tu perfide ?
Instruite en l'art affreux des infidélités,
Après tant de sermens....

ADELAIDE.

Non, Nemours, arrêtez.
Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons ; jugez si je vous aime.

NEMOURS.

. . . .
Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.
Mais qui peut enhardir sa superbe espérance ?
Qui de ses vœux ardens nourrit la confiance ?
Comment à cet hymen se peut-il préparer ?
Qu'avez-vous répondu ? Qu'ose-t-il espérer ?

ADELAIDE.

Prince, j'ai renfermé dans le fond de mon ame
Le secret de ma vie, & celui de ma flamme.
Tremblante, j'ai parlé de la constante foi
Que le sang de Guesclin doit garder à son roi.
Mais, hélas ! cette foi, plus tendre & plus sacrée,
Que je dois à vos feux, que je vous ai jurée,
Qui de tous mes devoirs est le plus précieux,
Voilà ce que je crains qui n'éclate à ses yeux.

SCENE III.

VENDOME.

. . . .
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.

Vous avez attendu que ce cœur désolé
Eût tout quitté pour vous, vous eût tout immolé.
Vous vouliez à loisir consommer mon outrage;
Jouir de mon opprobre & de mon esclavage;
Appesantir mes fers, quand vous les dédaignez;
Et déchirer en paix un cœur où vous régnez.
Mes maux vous ont instruit du pouvoir de vos charmes;
Votre orgueil s'est nourri du tribut de mes larmes.
Je n'en suis point surpris: & ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
Tous ces piéges secrets, tendus à nos faiblesses,
L'art de nous captiver, d'engager sans promesses,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain.

ADELAIDE.

. . . .
Je vous en fais l'aveu; je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine & le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelqu'espérance.
Vous le savez, Seigneur; & malgré ce courroux,
Votre estime est encor ce que j'attends de vous.
Trop tôt pour tous les trois, vous apprendrez peut-être
Quel héros de mon cœur en effet est le maître,
De quel feu vertueux nos cœurs sont embrasés,
Et vous m'en punirez alors, si vous l'osez.

SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS.

VENDOME.

Elle me fuit, l'ingrate! elle emporte ma vie:
O honte qui m'accable! ô ma bonté trahie!
Rappelez-la, mon frère, appaisez son courroux;
Je prétends lui parler, soyez juge entre nous.
Mes discours imprudens l'ont sans doute offensée;
Fléchissez-la pour moi.

NEMOURS.

Quelle est votre pensée ?
Parlez, que voulez-vous ?

VENDOME.

Qui, moi ! ce que je veux !
Je veux.... je dois briser ce joug impérieux.
Je prétends qu'elle parte ; & qu'une fuite prompte
Emporte mon amour, & m'arrache à ma honte.
Qu'elle étale à la cour ses charmes dangereux,
Qu'elle me laisse.

NEMOURS.

Hé bien, votre cœur généreux
Ecoute son devoir, & cède à la justice :
Je lui vais annoncer ce juste sacrifice.
Sans doute que son cœur, sensible à vos bontés,
Se souviendra toujours.....

VENDOME.

Non, Nemours, arrêtez,
Je n'y puis consentir ; Nemours, qu'elle demeure.
Je sens qu'en la perdant il faudrait que je meure.
Eh quoi ! vous rougissez des contrariétés
Dont le flux orageux trouble mes volontés !
Vous en étonnez-vous ? Je perds tout ce que j'aime.
Je me hais, je me crains, je me combats moi-même.
Mon frère, si l'amour a jamais eu vos soins,
Si vous avez aimé, vous m'excusez du moins.

NEMOURS.

Mon frère, de l'amour j'ai trop senti les charmes :
J'éprouvai, comme vous, ses cruelles alarmes :
J'ai combattu long-temps, j'ai cédé sous ses coups ;
Et je me crois peut-être à plaindre autant que vous.

VENDOME.

Vous, mon frère ?

NEMOURS.

Après tout, puisqu'il est impossible
Que jamais à vos feux son cœur soit accessible,
Ecoutez votre gloire & vos premiers desseins.
Raffermissez un trône ébranlé par vos mains ;

Empêchez que l'Anglais n'opprime & ne partage
De nos rois, nos aïeux, le ſanglant héritage.
Et que, par les Bourbons tout l'Etat ſoutenu. . . . .

VENDOME.

Adélaïde, hélas! aurait tout obtenu.
Je cédais à l'ingrate une entière victoire.
Mon frère, vous m'aimez, du moins j'aime à le croire :
Vous avez, il eſt vrai, combattu contre moi ;
Telle était, dites-vous, la volonté du roi.
Telle était ſa fureur, & vous l'avez ſervie ;
Je vous l'ai pardonné, pour jamais je l'oublie.
Dans ces lieux, s'il le faut, partagez mon pouvoir ;
Mais ſi mon infortune a pu vous émouvoir,
Si vous plaignez ma peine, apprenez-moi, mon frère,
Quel eſt l'heureux amant qu'à Vendome on préfère.
Ne connaîtrai-je point l'objet de mon courroux ?
Porterai-je au haſard ma vengeance & mes coups ?
Ne ſoupçonnez-vous point à qui je dois ma rage ?
Vous connaiſſez la cour, ſes mœurs & ſon langage ;
Vous ſavez que ſur nous, ſur nos ſecrets amours,
Des oiſifs courtiſans les yeux veillent toujours.
Qui nomme-t-on ? du moins qui penſe-t-on qu'elle aime ?

NEMOURS.

Eh, de quels nouveaux traits vous percez-vous vous-même !
De quelqu'heureux objet dont ſon cœur ſoit charmé,
Ne vous ſuffit-il pas qu'un autre en ſoit aimé ?

VENDOME.

Quel plaiſir vous ſentez, cruel, à me le dire !
Je ne ſuis point aimé ! quoi ? lâche, je ſoupire !
Mais, encore une fois, qui puis-je ſoupçonner ?
Aidez ma jalouſie à ſe déterminer.
Je ne ſuis point aimé ! Malheur à qui peut l'être :
Malheur à l'ennemi que je pourrai connaître !
J'ai ſoupçonné Coucy : ſa fauſſe probité
Peut-être ſe jouait de ma crédulité.
A tout ce que je dis vous détournez la vue ;
L'ingrate, je le ſais, vous était inconnue ;
Vous n'avez vu qu'ici ſes funeſtes appas,
Et ma tendre amitié ne vous ſoupçonne pas.

Peut-être qu'elle aura, pour combler mon injure,
Choisi mon ennemi dans une foule obscure.
Dans son abaissement elle a mis son honneur;
Se fierté s'applaudit de braver ma grandeur,
Et de sacrifier au rang le plus vulgaire
Tout l'orgueil de mon rang, oublié pour lui plaire.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDOME.

Ah! pourquoi dans mon cœur osez-vous l'excuser?
Quoi? toujours de vos mains déchirer ma blessure!
Allez, je vous croirais l'auteur de mon injure,
Si.... Mais est-il bien vrai, n'aviez-vous vu jamais
Cet objet dangereux que j'aime & que je hais?
Est-il vrai?.... Pardonnez ma jalouse furie.

NEMOURS.

Au nom de la nature & du sang qui nous lie,
Mon frère, permettez que, dès ce même jour,
Pour vous unir au roi, je revole à la cour:
Ces soins détourneront le soin qui vous dévore.

VENDOME.

Non, périsse plutôt cette cour que j'abhorre;
Périsse l'univers dont mon cœur est jaloux.

NEMOURS.

Hé bien! où courez-vous, mon frère?

VENDOME.

Loin de vous,
Loin de tous les témoins des affronts que j'endure.
Laissez-moi me cacher à toute la nature;
Laissez-moi....

SCENE V.

NEMOURS.

Que veut-il? quel serait son dessein?
Ses yeux fermés sur nous s'ouvriraient-ils enfin?
Allons, n'attendons pas que son inquiétude
De ses premiers soupçons passe à la certitude:

Arrachons ce que j'aime à ſes tranſports affreux',
Duſſions-nous pour jamais nous en priver tous deux.
Guerre civile, amour, attentats néceſſaires,
Hélas! à quel état réduiſez-vous deux frères!

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAIDE.

HE bien! c'en eſt donc fait, ma fuite eſt aſſurée.

TAÏSE.

Votre heureuſe retraite eſt déjà préparée.

ADELAIDE.

Déjà quitter Nemours!

TAÏSE.

Vous partez cette nuit.

ADELAIDE.

Ma gloire me l'ordonne, & l'amour me conduit.
Je fuis d'un furieux l'empreſſement farouche;
Moi-même je me fuis, je tremble que ma bouche,
Mon ſilence, mes yeux ne vinſſent à trahir
Un ſecret que mon cœur ne peut plus contenir.
Alors je reverrai le parti le plus juſte,
J'implorerai l'appui de ce monarque auguſte,
D'un roi qui, comme moi par le ſort combattu,
Dans les calamités épura ſa vertu.
Enfin Nemours le veut, ce mot ſeul doit ſuffire:
Ma faible volonté fléchit ſous ſon empire.
Il le veut; ah! Taïſe.... ah! trop fatal amour!
Combien de changemens, que de maux en un jour!
Mon amant expirait, & quand la deſtinée
Conſerve cette vie à la mienne enchaînée,
Quand mon cœur loin de moi vole pour le chercher,
Quand je le vois, lui parle, il faut m'en arracher.

SCENE II.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Oui, je viens vous presser de combler ma misère,
D'accabler votre amant d'un malheur nécessaire,
De me priver de vous ; au nom de nos liens,
Au nom de tant d'amour, de vos pleurs & des miens,
Partez, Adélaïde.

ADELAIDE.

Il faut que je vous quitte ?

NEMOURS.

Il le faut.

ADELAIDE.

Ah ! Nemours....

NEMOURS.

De cette heureuse fuite,
Dans l'ombre de la nuit, cet ami prendra soin ;
Ceux qu'il a su gagner vous conduiront plus loin.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte ;
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAIDE.

Je vois qu'il faut partir.... mais si tôt.... & sans vous !

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre ;
Et j'ai du moins la gloire, en des malheurs si grands,
De sauver vos vertus des mains de vos tyrans.
Allez ; le juste ciel, qui pour nous se déclare,
Prêt à nous réunir, un moment nous sépare.

Demain le roi s'avance & vient venger mes fers.
Aux étendards des lys ces murs feront ouverts ;
Pour lui des citoyens la moitié s'intéreffe ;
Leurs bras feconderont fa fidelle nobleffe.
Hélas ! fi vous m'aimez , dérobez-vous aux traits
De la foudre qui gronde autour de ce palais ,
Au tumulte , au carnage , au défordre effroyable ,
Dans des murs pris d'affaut malheur inévitable ;
Mais craignez encor plus les fureurs d'un jaloux ,
Dont les yeux alarmés femblent veiller fur nous.
Vendome eft violent , non moins que magnanime ,
Inftruit à la vertu , mais capable du crime :
Prévenez fa vengeance , éloignez-vous , partez.

ADELAIDE.

Vous reftez expofé feul à fes cruautés.

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous , je craindrai peu mon frère.
Que dis-je ? mon appui lui devient néceffaire ;
Son captif aujourd'hui , demain fon protecteur ,
Je faurai de mon roi lui rendre la faveur ;
Et fidelle à la fois aux lois de la nature ,
Fidelle à vos bontés , à cette ardeur fi pure ,
A ces facrés liens qui m'attachent à vous ,
J'attendrai mon bonheur de mon frère & de vous.

ADELAIDE.

Je vous crois, j'y confens, j'accepte un tel augure.
Favorifez, ô Ciel, une flamme fi pure !
Je ne m'en défends plus : mes pas vous font foumis.
Je l'ai voulu, je pars... cependant je frémis:
Je ne fais, mais enfin, la fortune jaloufe
M'a toujours envié le nom de votre époufe.

NEMOURS.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous doutez de ma foi !
Ne fuis-je plus à vous ? n'êtes-vous plus à moi ?
Toutes nos factions, & tous les rois enfemble
Pourraient-ils affaiblir le nœud qui nous raffemble ?
Non : je fuis votre époux. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins folemnels,

Inutiles garants d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, & non plus aſſurée.
Vous, Mânes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux!
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe & ma flamme;
Adoptez-la pour fille; & puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous!

ADELAIDE.

Tous mes vœux ſont comblés; mes ſincères tendreſſes
Sont loin de ſoupçonner la foi de vos promeſſes;
Je n'ai craint que le ſort qui va nous ſéparer.
Mais je ne le crains plus, j'oſe tout eſpérer;
Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
Cher amant, cher époux....

NEMOURS.

Quoi! vous verſez des larmes?
C'eſt trop tarder, adieu. Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE III.

VENDOME, Gardes, ADELAIDE, NEMOURS.

VENDOME.

JE l'entends, c'eſt lui-même... arrête, malheureux:
Lâche qui me trahis, lâche rival, arrête.

NEMOURS.

Ton frère eſt ſans défenſe; il t'offre ici ſa tête.
Frappe.

ADELAIDE.

C'eſt votre frère... ah, Prince, pouvez-vous...

VENDOME.

Perfide! il vous ſied bien de fléchir mon courroux...
Vous-même, frémiſſez... Soldats, qu'on le ſaiſiſſe.

NEMOURS.

Va, tu peux te venger au gré de ton caprice:

Ordonne

Ordonne, tu peux tout, hors m'inſpirer l'effroi.
Mais apprends tous nos maux : écoute & connais-moi.
Oui, je ſuis ton rival; & depuis deux années,
Le plus ſecret amour unit nos deſtinées.
C'eſt toi, dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie :
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Juge de mes tranſports par tes égaremens;
J'ai voulu dérober à tes emportemens,
A l'amour effréné, dont tu l'as pourſuivie,
Celle qui te déteſte & que tu m'as ravie.
C'eſt pour te l'arracher que je t'ai combattu ;
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu ;
Malheureux, aveuglé, jaloux comme toi-même,
J'ai tout fait, tout tenté pour t'ôter ce que j'aime.
Je ne te dirai point que, ſans ce même amour,
J'aurais pour te ſervir voulu perdre le jour;
Que ſi tu ſuccombais à tes deſtins contraires,
Tu trouverais en moi le plus tendre des frères;
Que Nemours qui t'aimait, aurait quitté pour toi,
Tout dans le monde entier, tout, hors elle & mon roi.
Je ne veux point en lâche appaiſer ta vengeance,
Je ſuis ton ennemi, je ſuis en ta puiſſance,
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié.
Auſſi-bien, tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin, malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup, ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
Frappe, dis-je : oſes-tu ?

VENDOME.

Traître ! . . c'en eſt aſſez;
Qu'on l'ôte de mes yeux; Soldats, obéiſſez.

ADELAIDE.

Non, demeurez, cruels; Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?

(*à Vendôme.*)

Nemours....... frère inhumain, pouvez-vous oublier....

NEMOURS *à Adélaïde.*

Vous êtes mon épouse & daignez le prier!

(*à Vendôme.*)

Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
Je suis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

ADELAIDE.

Ah, cher Prince! ah, Seigneur, voyez à vos genoux...

VENDOME.

(*aux gardes.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde : allez. Madame, levez-vous;
Je suis assez instruit du soin qui vous engage,
Je n'en demande point un nouveau témoignage.
Vos pleurs auprès de moi sont d'un puissant secours;
Allez, rentrez, Madame.

ADELAIDE.

O Ciel, sauvez Nemours!

SCENE IV.

VENDOME.

Sur qui faut-il d'abord que ma vengeance éclate?
Que je te vais punir... Adélaïde... ingrate,
Qui joint la haine au crime, & la fourbe aux rigueurs.
Eh quoi? je te déteste, & verse encor des pleurs!
Quoi, même en m'irritant tu m'attendris encore,
Tu déchires mon ame, & ma fureur t'adore!
Frère indigne du jour, tu m'as seul outragé;
Et mon bras dans ton sang n'est point encor plongé!
. . . .
. . . .
. . . .
Ainsi donc ma bonté, ma flamme était trahie.
Par qui? par des ingrats dont j'ai sauvé la vie!
Par un frère! ah, perfide! ah, déplaisir mortel!
Qui des deux dans mon cœur est le plus criminel?
. . . .
. . . .

Qu'il meure; vengeons-nous : c'eſt lui, c'eſt le perfide,
Dont les mains m'ont frayé la route au parricide.
Et toi, le prix du crime, & que j'aimais en vain,
Je cours te retrouver, mais ſa tête à la main.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Que votre vertu, Prince, ici ſe renouvelle :
Recevez de ma bouche une triſte nouvelle,
Apprenez. . .

VENDOME.

Je ſais tout : je ſais qu'on me trahit.
Nemours, l'ingrat, le traître!

COUCY.

Eh quoi? qui vous a dit?

VENDOME.

Avec quel artifice, avec quelle baſſeſſe
Ils ont trompé tous deux ma crédule tendreſſe!
Cruelle Adélaïde!

COUCY.

Ah! qu'entends-je à mon tour?
Je vous parle de guerre, & vous parlez d'amour?
Votre ſort ſe décide, & vous brûlez encore?
Le roi ſous ces remparts arrive avec l'aurore;
La force & l'artifice ont uni leurs efforts;
Le trouble eſt au-dedans, le péril au-dehors.
Je vois des citoyens la conſtance ébranlée,
Leur ame vers le roi ſemble être rappelée;
Soit qu'enfin le malheur & le nom de ce roi
Dans leurs cœurs fatigués retrouve un peu de foi,
Soit que plutôt Nemours, en faveur de ſon maître,
Ait préparé ce feu qui commence à paraître.

VENDOME.

Nemours! de tous côtés le perfide me nuit.
Par-tout il m'a trompé, par-tout il me pourſuit.
Mon frère!

COUCY.

Il n'a rien fait que votre heureuſe audace
N'eût tenté dans la guerre, & n'eût fait à ſa place.
Mais, quoi qu'il ait oſé, quels que ſoient ſes deſſeins,
Songez à vous, Seigneur, & faites vos deſtins.
Vous pouvez conjurer ou braver la tempête ;
Quoi que vous ordonniez, ma main eſt toute prête.
Commandez : voulez-vous, par un ſecret traité,
Appaiſer avec gloire un monarque irrité ?
Je me rends dans ſon camp, je lui parle, & j'eſpère
Signer en votre nom cette paix ſalutaire.
Voulez-vous ſur ces murs attendre ſon courroux ?
Je revole à la brèche, & j'y meurs près de vous.
Prononcez, mais ſur tout, ſongez que le temps preſſe.

VENDOME.

Oui, je me fie à vous, & j'ai votre promeſſe
Que vous immolerez à mon amour trahi
Le rival inſolent pour qui j'étais haï.
Allez venger ma flamme, allez ſervir ma haine.
Le lâche eſt découvert, on l'arrête, on l'entraîne ;
Je le mets dans vos mains, & vous m'en répondez.
Conduiſez-le à la tour où vous ſeul commandez ;
Là, ſans perdre de temps, qu'on frappe ma victime,
Dans ſon indigne ſang lavez ſon double crime.
On l'aime, il eſt coupable, il faut qu'il meure ; & moi,
Je vais chercher la mort, ou la donner au roi.

COUCY.

L'arrêt eſt-il porté ?.... Ferme en votre colère,
Voulez-vous en effet la mort de votre frère ?

VENDOME.

Si je la veux, grand Dieu ! il la ſut mériter ;
Si ma vengeance eſt juſte ! en pouvez-vous douter ?

COUCY.

Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice !

VENDOME.

Oui, j'attendais de vous une prompte juſtice,
Mais je n'en veux plus rien, puiſque vous héſitez ;
Vos froideurs ſont un crime à mes vœux irrités.

J'attendais plus de zèle & veux moins de prudence,
Et qui doit me venger, me trahit s'il balance.
Je fuis bien malheureux, bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin, que je te porte envie !
Ton amitié du moins n'a pas été trahie ;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offenfé,
T'a fervi fans fcrupule, & n'a pas balancé.
Allez, Vendome encor, dans le fort qui le preffe,
Trouvera des amis qui tiendront leur promeffe.
D'autres me vengeront & n'allègueront pas
Une fauffe vertu, l'excufe des ingrats.

COUCY.

Non, Prince, je me rends, & foit crime ou juftice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahiffe.
Je ne fouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaîtrez, au fuccès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Ah ! je vous reconnais : vengez-moi, vengez-vous.
Perdez un ennemi qui nous trahiffait tous.
Qu'à l'inftant de fa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
Courez : j'irai moi-même annoncer fon trépas
A l'odieux objet dont j'aimai les appas.
Volez : que vois-je ? arrête. Hélas ! c'eft elle encore.

SCENE VI.

VENDOME, COUCY, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Ecoutez-moi, Coucy, c'eft vous feul que j'implore.

VENDOME *à Coucy.*

Non ; fuis, ne l'entends pas, ou tu vas me trahir ;
Fuis... mais attends mon ordre avant de me fervir.

ADELAIDE *à Coucy.*

Quel eſt cet ordre affreux ? cruel ! qu'allez-vous faire ?

COUCY.

Croyez-moi, c'eſt à vous de fléchir ſa colère ;
Vous pouvez tout.

SCENE VII.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAIDE.

CRUEL ! pardonnez à l'effroi
Qui me ramène à vous, qui parle malgré moi.
Je n'en ſuis pas maîtreſſe, éplorée & confuſe,
Ce n'eſt pas que d'un crime, hélas ! je vous accuſe :
Non, vous ne ſerez point, Seigneur, aſſez cruel
Pour tremper votre main dans le ſang fraternel.
Je le crains cependant : vous voyez mes alarmes ;
Ayez pitié d'un frère, & regardez mes larmes.
Vous baiſſez devant moi ce viſage interdit !
Ah Ciel ! ſur votre front ſon trépas eſt écrit !
Auriez-vous réſolu ce meurtre abominable ?

VENDOME.

Oui, tout eſt préparé pour la mort du coupable.

ADELAIDE.

Quoi, ſa mort !

VENDOME.

Vous pouvez diſpoſer de ſes jours :
Sauvez-le, ſauvez-moi...

ADELAIDE.

Je ſauverais Nemours !
Ah ! parlez, j'obéis : parlez, que faut-il faire ?

VENDOME.

Je ne puis vous haïr, &, malgré ma colère,
Je ſens que vous régnez dans ce cœur ulcéré,
Par vous toujours vaincu, toujours déſeſpéré.

Je brûle encor pour vous, cruelle que vous êtes.
Ecoutez ; mes fureurs vont être satisfaites ;
Et votre ordre à l'instant suspend le coup mortel.
Voilà ma main : venez, sa grâce est à l'autel.

ADELAIDE.

Moi, Seigneur !

VENDOME.

Il mourra.

ADELAIDE.

Moi, que je le trahisse !
Arrêtez...

VENDOME.

Répondez.

ADELAIDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périsse.

ADELAIDE.

Arrêtez... je consens...

VENDOME.

Un mot fait nos destins ;
Achevez.

ADELAIDE.

Je consens... de périr par vos mains.
Rien ne vous lie à moi, je vous suis étrangère ;
Baignez-vous dans mon sang, mais sauvez votre frère ;
Ce frère en son enfance avec vous élevé,
Qu'au péril de vos jours vous eussiez conservé,
Que vous aimiez, hélas ! qui sans doute vous aime.
Que dis-je ? en ce moment n'en croyez que vous-même :
Rentrez dans votre cœur, examinez les traits
Que la main du devoir y grava pour jamais.
Regardez-y Nemours... voyez s'il est possible
Qu'on garde à ce héros un courroux inflexible,
Si l'on peut le haïr...

VENDOME.

Ah ! c'est trop me braver :
Et c'est trop me forcer moi-même à m'en priver.

Votre amour le condamne, & ce dernier outrage
A redoublé ſon crime, & ma honte & ma rage.
Je vais...

ADELAIDE.

Au nom du Dieu que nous adorons tous,
Seigneur, écoutez-moi...

SCENE VIII.

VENDOME, ADELAIDE, un Officier.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, ſongez à vous:
De lâches citoyens une foule ennemie,
Par vos périls nouveaux contre vous enhardie,
Lève enfin dans ces murs un front ſéditieux.
La trahiſon éclate, elle marche en ces lieux;
Ils s'aſſemblent en foule, ils veulent reconnaître
Et Nemours pour leur chef, & Charles pour leur maître.
Au pied de la tour même ils demandent Nemours.

VENDOME.

Il leur ſera rendu, c'en eſt fait, & j'y cours.
Il vous faut donc, cruelle, immoler vos victimes,
Et je vais commencer votre ouvrage & mes crimes.

SCENE IX.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAIDE.

AH, barbare! ah, tyran! que faire, où recourir?
Quel ſecours implorer! Nemours, tu vas périr!
On me retient: on craint la douleur qui m'enflamme.
(aux ſoldats.)
Cruels, ſi la pitié peut entrer dans votre ame,

Allez chercher Coucy, courez ſans différer;
Allez, que je lui parle avant que d'expirer.

TAÏSE.

Hélas! & de Coucy que pouvez-vous attendre?

ADELAIDE.

Puiſqu'il a vu Nemours, il le ſaura défendre.
Je ſais quel eſt Coucy, ſon cœur eſt vertueux,
Le crime s'épouvante & fuit devant ſes yeux;
Il ne permettra pas cette horrible injuſtice.

TAÏSE.

Hé! qui ſait ſi lui-même il n'en eſt point complice!
Vous voyez qu'à Vendome il veut tout immoler;
Sa froide politique a craint de vous parler.
Il ſoupira pour vous, & ſa flamme outragée
Par les crimes d'un autre aime à ſe voir vengée.

ADELAIDE.

Quoi! de tous les côtés on me perce le cœur!
Quoi! chez tous les humains l'amour devient fureur!
Cher Nemours, cher amant, ma bouche trop fidelle
Vient donc de prononcer ta ſentence mortelle!
(aux gardes.)
Hé bien, ſouffrez du moins que ma timide voix
S'adreſſe à votre maître une ſeconde fois,
Que je lui parle.

TAÏSE.

Hé quoi? votre main ſe prépare
A s'unir aux autels à la main d'un barbare?
Pourriez-vous?....

ADELAIDE.

Je peux tout dans cet affreux moment,
Et je ſaurai ſauver ma gloire & mon amant.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, Suite.

VENDOME.

HE bien, leur troupe indigne eſt-elle terraſſée?

UN OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu; leur foule eſt diſperſée.

VENDOME.

Ce ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Vers là tour, à grands pas, vous voyez qu'il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux;
Que ſur nos murs ſanglans on porte nos drapeaux.
Hâtez-vous, déployez l'appareil de la guerre;
Qu'on allume ces feux renfermés ſous la terre.
Que l'on vole à la brèche, & s'il nous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(il reſte ſeul.)

Le ſang, l'indigne ſang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le ſignal du carnage.
Vainement à Coucy je m'étais confié:
Ai-je pu m'en remettre à ſa faible amitié,
A ſon eſprit tranquille, à ſa vertu ſauvage,
Qui ne ſait, ni ſentir, ni venger mon outrage?
Un bras vulgaire & ſûr va punir mon rival.
. . . .
. . . .
. . . .

Et cette même main va chercher dans ſon flanc
La moitié de moi-même, & le ſang de mon ſang.

Autour de moi, grand Dieu! que j'ai creusé d'abymes!
Que l'amour m'a changé, qu'il me coûte de crimes!
Remords toujours puissans, toujours en vain bannis,
Je voulais me venger, c'est moi que je punis.
Funeste passion dont la fureur m'égare!
Non, je n'étais pas né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel,

. . . .

. . . .

SCENE III.

VENDOME.

OUI, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Sans vous je l'eusse aimé; sans ma funeste flamme,
La nature & le sang triomphaient dans mon ame.
Je n'ai pris qu'en vos yeux le malheureux poison
Qui m'ôta l'innocence, ainsi que la raison.
Vengez sur ce barbare, indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

SCENE IV.

. . . .

. . . .

ADELAIDE.

Nemours est mort.... Nemours!

VENDOME.

Oui, mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADELAIDE.

Ôte-toi de ma vue....

VENDOME.

Achève ta vengeance:
Ma mort doit la finir, mon remords la commence.

ADELAIDE.

Va, porte ailleurs ton crime & ton vain désespoir,
Et laisse-moi mourir sans l'horreur de te voir.

VENDOME.

Cette horreur est trop juste, elle m'est trop bien due,
Je vais te délivrer de ma funeste vue;
Je vais, plein d'un amour qui, même en ce moment,
Est de tous mes forfaits le plus grand châtiment,
Je vais mêler ce sang qu'Adélaïde abhorre,
Au sang que j'ai versé, mais qui m'est cher encore.

ADELAIDE.

Nemours n'est plus; arrête, exécrable assassin,
Réunis deux amans: tu me retiens en vain;
Monstre, que cette épée....

VENDOME.

Hé bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi.... mais contre un parricide:
Je ne méritais pas de mourir de tes coups....
Que ma main les conduise....

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

. . . .

VENDOME.

Hélas! je te l'avoue, oui, dans ma frénésie,
Moi-même à mon rival j'eusse arraché la vie.
Je n'étais plus à moi; ce délire odieux
Précipitait ma rage, & m'aveuglait les yeux.
L'amour, le fol amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant la raison, m'eût excusé peut-être.
Mais toi, dont la sagesse & les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'ai craint cent fois l'esprit ferme & rigide,
Avec tranquillité commettre un parricide!

ADELAIDE.

Barbare !

COUCY.

Ainsi l'horreur & l'exécration,
Qui suivent de si près cette indigne action,
D'un repentir utile ont pénétré votre ame;
Et, malgré tout l'excès de votre injuste flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ?

VENDOME.

Plût au ciel être mort avant ce coup funeste !

ADELAIDE.

Ah ! cessez des regrets que ma douleur déteste :
Tournez sur moi vos mains, achevez vos fureurs.

COUCY.

(*à Vendome.*) (*à Adélaïde.*)
Conservez vos remords : Et vous, séchez vos pleurs.

VENDOME.

Coucy, que dites-vous ?

ADELAIDE.

Quel bonheur, quel mystère ?

COUCY, *en fesant avancer Nemours.*

Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

VENDOME.

Ah ! mon appui, mon père !

COUCY.

Que j'aime à voir en vous cette douleur sincère.

VENDOME.

Nemours... mon frère... hélas ! mon crime est devant moi :
Mes yeux n'osent encor se retourner vers toi :
De quel œil revois-tu ce monstre parricide ?

NEMOURS.

Je suis entre tes mains avec Adélaïde.

Nos cœurs te font connus; & tu vas décider
De quel œil déformais je te dois regarder.

ADELAIDE.

J'ai vu vos fentimens fi purs, fi magnanimes.

VENDOME.

J'étais né vertueux, vous avez fait mes crimes.

COUCY.

Ah ! ne rappelez plus cet affreux fouvenir.

NEMOURS.

Quel eft donc ton deffein ? parle.

VENDOME.

De me punir.

. . . .
. . . .
. . . .

VENDOME.

Ah ! c'eft trop me montrer mes malheurs & ma perte !
Eloignez-vous plutôt, & fuyez-moi tous deux;
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
De ce cœur malheureux ménagez la bleffure;
Ce n'eft qu'en frémiffant qu'il cède à la nature.
Craignez mon repentir, profitez d'un effort
Plus douloureux pour moi, plus cruel que la mort.

SCENE VI & dernière.

VENDOME, NEMOURS, COUCY, Officier des Gardes.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, qu'à vos guerriers votre ordre fe déclare :
Le roi paraît, il marche, & l'affaut fe prépare.

COUCY.

Hé bien, Seigneur ?

NEMOURS.

Mon frère, à quoi te résous-tu?
N'est-ce donc qu'à demi que ton cœur s'est rendu?
Ta générosité vient de me faire grâce,
Ne veux-tu pas souffrir que ton roi te la fasse?
Veux-tu haïr la France & perdre ton pays,
Pour de fiers étrangers qui nous ont tant haïs?
Es-tu notre ennemi? ton maître est à tes portes:
Hé bien...

VENDOME.

Je suis Français, mon frère, tu l'emportes:
Va, mon cœur est vaincu, je me rends tout entier.
Je veux oublier tout, & tout sacrifier.
Trop fortunés époux, oui! mon ame attendrie, &c.

Fin des Variantes d'Adélaïde du Guesclin.

AMELIE

AMELIE

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE.

Représentée au mois de décembre 1752.

PERSONNAGES.

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, frère du Duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, confidente d'*Amélie*.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, confident de *Vamir*.

La scène est dans le palais du duc de Foix.

AMELIE
OU
LE DUC DE FOIX,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

* SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
* Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois;
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix;
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'Etat, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance:
J'ai de sa passion prévu la violence;
Et sur lui, sur moi-même, & sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
* Ecoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
* L'ame d'un vrai soldat, digne de vous, peut-être.

AMELIE.

* Je sais quel est Lisois : sa noble intégrité
* Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
* Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

LISOIS.

* Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce Prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
* Je n'approuvai jamais la fatale alliance
* Qui le soumet au Maure & l'enlève à la France.
* Mais dans ces temps affreux de discorde & d'horreur,
* Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
* Non que pour ce héros mon ame prévenue
* Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
* Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
* De ses emportemens l'indiscrète chaleur ;
* Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
* L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
* Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
* Trop souvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
* Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :
* Eh! qui saurait, Madame, où placer ses services,
* S'il ne nous fallait suivre, & ne chérir jamais
* Que des cœurs sans faiblesse, & des princes parfaits?
* Tout le mien est à lui; mais enfin cette épée
* Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois?
Si ce Prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, & c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité!

LISOIS.

* Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
* J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
* Révolté sa fierté par des vérités dures:
* Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
* Et c'est de quoi surtout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie;
* Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
* Accepter sans mépris mon hommage & ma main;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras:
* La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
* Il a par trop de droits mérité de vous plaire:
* Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur;
* Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur:
* La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.
* Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre:
* Je me tais.... Cependant s'il faut vous mériter,
* A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer.
* Je céderais à peine aux enfans des rois même;
* Mais ce prince est mon chef: il me chérit, je l'aime:
* Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
* Aurait bravé le prince, & cède à son ami.
* Je fais plus, de mes sens maîtrisant la faiblesse,
* J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
* Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
* Au héros qui vous sert, & par qui vous vivez.
* Je verrai d'un œil sec, & d'un cœur sans envie,
* Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.

* Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux;
* Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux:
* Voilà mes ſentimens. Si je me ſacrifie,
* L'amitié me l'ordonne, & ſurtout la patrie.
* Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
* Si le prince eſt à vous, il eſt à votre roi.

AMELIE.

* Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
* Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
* Quoi, ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
* Connaît l'amitié ſeule, & peut braver l'amour!
* Il faut vous admirer, quand on ſait vous connaître;
* Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître;
* Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi:
* Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur roi.
* Hé bien, de vos vertus je demande une grâce.

LISOIS.

* Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe?

AMELIE.

* Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
* Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
* Je ne me cache point combien ſon choix m'honore;
* J'en vois toute la gloire; & quand je ſonge encore,
* Qu'avant qu'il fût épris de ce funeſte amour,
* Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour;
* Tout ennemi qu'il eſt de ſon roi légitime,
* Tout allié du Maure, & protecteur du crime,
* Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
* Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
* Mais, malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance,
* Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.

* Sa passion m'afflige; il est dur à mon cœur,
* Pour prix de ses bontés, de causer son malheur:
Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel temps pour l'hymenée!
* Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des assauts, ne voit que des combats;
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frère!
Que de raisons!... Seigneur, c'est en vous que j'espère.
Pardonnez... achevez vos desseins généreux;
Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelqu'empire.
Un esprit mâle & ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des lois.

LISOIS.

Il en est peu, Madame,
Contre les passions qui subjuguent son ame;
Et son emportement a droit de m'alarmer.
Le prince est soupçonneux, & j'osai vous aimer.
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux;
* Je sais à quels excès irait sa jalousie,
* Quel poison mes discours répandraient sur sa vie:
* Je vous perdrais peut-être, & mes soins dangereux,
* Madame, avec un mot feraient trois malheureux.

* Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
* Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire :
* Moi, libre entre vous deux, souffrez que dès ce jour,
* Oubliant à jamais le langage d'amour,
* Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
* J'abandonne à leur sort, & vos vœux, & sa flamme
* Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir ;
* Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
* Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
* Madame ; & puisqu'enfin la France vous est chère,
* Rendez-lui ce héros, qui serait son appui.
* Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, & cet hymen est un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi ! le Prince à ce point vous serait odieux ?
* Quoi ! dans ces tristes temps de ligues & de haines,
* Qui confondent des droits les bornes incertaines,
* Où le meilleur parti semble encor si douteux,
* Où les enfans des rois sont divisés entr'eux,
* Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,

Pouvez-vous n'oppofer qu'un fentiment d'horreur
Aux foupirs d'un héros, qui fut votre vengeur?
Vous favez que ce prince au rang de fes ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puiffant apanage il eft né fouverain;
Il vous aime, il vous fert, il vous offre fa main.
Ce rang à qui tout cède, & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
* Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
* Peut-il caufer les pleurs dont vos yeux font noyés?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir fauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De fon fatal fecours je ferai la victime!
Je lui dois tout fans doute, & c'eft pour mon malheur.

TAÏSE.

C'eft être trop injufte.

AMELIE.

Hé bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le deftin qui me lie;
Je mets entre tes mains le fecret de ma vie:
De ta foi déformais c'eft trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juftifier.
Vois combien mon devoir à fes vœux eft contraire;
Mon cœur n'eft point à moi, ce cœur eft à fon frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMELIE.

Nos fermens mutuels
Devançaient les fermens réfervés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en fecret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,

Quand les Maures cruels, inondant nos déserts,
Sous mes toîts embrasés me chargèrent de fers.
Le Duc est l'allié de ce peuple indomptable;
Il me sauva, Taïse, & c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
* Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu respecter ces saints engagemens;
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir toujours fidelle à son maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore du moins, qu'en des temps plus heureux,
Vamir a prévenu ses desseins amoureux:
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuse.
C'en est trop, il est temps de quitter ses Etats:
Fuyons des ennemis, mon roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs en secret méditent leur sortie:
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter;
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa pourfuite!

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taïse.*

Est-ce elle qui m'échappe? est-ce elle qui m'évite?
Taïse, demeurez; vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, & si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir:
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle;
Il est temps que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son roi.
Elle me doit la vie, & jusqu'à l'honneur même;
Et moi je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer;
L'autel est prêt, j'y cours; allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'Etat dépend la destinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire;
Elle a sur moi sans doute un souverain empire:
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop sévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
* Est-il quelque Français que l'amour avilisse?
* Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même!
Le salut de l'Etat m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour!

Seigneur, des ennemis j'ai viſité l'armée ;
Déjà de tous côtés la nouvelle eſt ſemée
Que Vamir votre frère eſt armé contre nous.
Je ſais que dès long-temps il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'eſt connu que par la renommée :
Mais, ſi par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers ſentimens
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix néceſſaire ;
Et mes ſoins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque choſe à mon frère !
Près de mes ennemis mendier ſa faveur !
Pour le haïr ſans doute il en coûte à mon cœur ;
Je n'ai point oublié notre amitié paſſée ;
Mais puiſque ma fortune eſt par lui traverſée,
Puiſque mes ennemis l'ont détaché de moi ;
Qu'il reſte au milieu d'eux, qu'il ſerve ſous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière conſtance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque ? un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de ſa race, eſclave couronné,
Sur un trône avili ſoumis aux lois d'un Maire ?
De Pepin ſon tyran je crains peu la colère ;
Je déteſte un ſujet qui croit m'intimider,
Et je mépriſe un roi qui n'oſe commander :
Puiſqu'il laiſſe uſurper ſa grandeur ſouveraine,
Dans mes Etats au moins je ſoutiendrai la mienne.

Ce cœur eſt trop altier pour adorer les lois
De ce Maire inſolent, l'oppreſſeur de ſes rois;
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ſes fils à ramper ſous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïſſez un Maire, & votre haine eſt juſte;
Mais ils ont des Français ſauvé l'Empire auguſte,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer;
Cette triſte alliance a de quoi m'alarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Eſpagne eſt honteux & terrible;
Ces brigands Africains ſont des tyrans nouveaux,
Qui font ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-temps....

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le ſais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas;
Mais, en vous condamnant, je ſuivrai tous vos pas.
Il faut à ſon ami montrer ſon injuſtice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.

* Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux,
* Vous y voulez tomber; & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brûlans desirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment sais-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX *seul.*

Osera-t-elle encor refuser de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir?
Ah! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe & faible! esclave volontaire!
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.
Lâche, consumes-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, & des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons....

SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAISE *dans le fond.*

AMELIE.

J'espere encore, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise?
Que de dangers nouveaux! Ah! que vois-je? Taïse.

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas;
Quoi! vous les détournez? Quoi! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore?

Et

Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain déſeſpoir ?
C'eſt à ma triſte vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arroſés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne ſont par vos mains attachés ſur mon front;
* Si votre incertitude, alarmant mes tendreſſes,
* Peut encor démentir la foi de vos promeſſes.

AMELIE.

* Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi;
* Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

LE DUC.

* Quoi? lorſque de ma main je vous offrais l'hommage?

AMELIE.

* D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage;
* Et ſans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû,
* Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
* Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
* Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême;
* Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux,
* Préſenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
* Vous vous trompiez: il faut rompre enfin le ſilence:
* Je vais vous offenſer, je me fais violence;
* Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
* Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.
Votre ſang eſt auguſte, & le mien eſt ſans crime;
Il coula pour l'Etat, que l'étranger opprime.
Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a tranſmis
* La haine qu'un Français doit à ſes ennemis;
* Et ſa fille jamais n'acceptera pour maître
* L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puiſſe être.

* Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
* Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

LE DUC.

* Je ſuis, je l'avoûrai, ſurpris de ce langage;
* Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
* Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
* Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
* Vous avez fait, Madame, une ſecrète étude
* Du mépris, de l'inſulte, & de l'ingratitude;
* Et votre cœur enfin, lent à ſe déployer,
* Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
* Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
* Tant d'amour pour l'Etat, & tant de politique.
* Mais vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien?
* Vous reſte-t-il ici de parti que le mien?
M'oſez-vous reprocher une heureuſe alliance,
Qui fait ma ſureté, qui ſoutient ma puiſſance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
* Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie?

AMELIE.

* Oui, vous m'avez ſauvée; oui, je vous dois la vie;
* Mais de mes triſtes jours ne puis-je diſpoſer?
* Me les conſerviez-vous pour les tyranniſer?

LE DUC.

* Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle;
* Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle,
* Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons;
* Je vois mon déshonneur, je vois vos trahiſons.
* Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
* Redoutez mon amour, tremblez de ma colère:

* C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
* De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;
* Et ſi, dans les horreurs du ſort qui nous accable,
* De quelque joie encor ma fureur eſt capable
* Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

AMELIE.

* Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer ;
* Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée
* Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée.
* Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
* Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
* Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
* Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
* Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſpecter.
* Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
* Et je conſerverai, malgré votre menace,
* Une ame ſans courroux, ſans crainte, & ſans audace.

LE DUC.

* Arrêtez, pardonnez aux tranſports égarés,
* Aux fureurs d'un amant que vous déſeſpérez.
* Je vois trop qu'avec vous Liſois d'intelligence,
* D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe ;
* Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
* Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
* Vos diſcours ſont les ſiens. Ah ! parmi tant d'alarmes,
* Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
* Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
* Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger ?
* Aimez : il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

* Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,

* A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis.
* Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
* Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
* Vous les faites couler, que vos mains les essuient;
* Devenez assez grand pour apprendre à dompter
* Des feux que mon devoir me force à rejeter.
* Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

LE DUC.

* Ainsi le seul Lisois a votre confiance!
* Mon outrage est connu, je sais vos sentimens.

AMELIE.

* Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le temps;
* Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
* Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
* Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui;
* Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

SCENE III.

LE DUC *seul.*

* HE bien! c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
* A mes yeux sans rougir étale mon injure;
* De tant de trahisons l'abyme est découvert.
* Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd
* Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
* Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
* Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
* Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu!
* Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
* Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,

* Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
* Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
* Le voilà cet ingrat, qui, fier de ſon parjure,
* Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame, aux paſſions long-temps abandonnée,
A-t-elle en liberté peſé ſa deſtinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De ſentir mon malheur, & d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

C'en eſt trop entre nous.
Ce traître, quel eſt-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?

De l'affront inoui qui vient de me confondre,
Quel autre était inftruit, quel autre en doit répondre?
Je fais trop qu'Amélie ici vous a parlé;
* En vous nommant à moi, l'infidelle a tremblé.
* Vous affectez fur elle un odieux filence,
* Interprète muet de votre intelligence.
Je ne fais qui des deux je dois plus détefter.

LISOIS.

Vous fentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

* Je le veux.

LISOIS.

* Penfez-vous que j'aime encor la gloire?
* M'eftimez-vous encore, & pouvez-vous me croire?

LE DUC.

* Oui, jufqu'à ce moment je vous crus vertueux,
* Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été jufqu'ici la règle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me juftifie?
Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
* Avant que de fa vie heureux libérateur,
* Vous euffiez, par vos foins, par cet amour fincère,
* Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
* Moi, plus foldat que tendre, & dédaignant toujours
* Ce grand art de féduire inventé dans les cours,
* Ce langage flatteur & fouvent fi perfide,
Peu fait pour mon efprit, peut-être trop rigide,
* Je lui parlai d'hymen; & ce nœud refpecté,
* Refferré par l'eftime & par l'égalité,

* Pouvait lui préparer des destins plus propices
* Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
* Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts;
* Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
* Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
* D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
* J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
* L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
* Sans cacher vos défauts vantant votre vertu;
* Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
* Je m'immole à vous seul & je me rends justice,
* Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
* S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
* Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie!
Ah! tu devais sans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; & notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
* Mon cœur.....

LISOIS.

* Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
* Et si vous me devez quelque reconnaissance,
* Faites votre bonheur, il est ma récompense.

* Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
* Votre frère nourrit contre votre allié,
La ſuite, croyez-moi, peut en être funeſte;
Vous êtes ſous un joug que ce peuple déteſte.
Je prévois que bientôt on verra réunis
* Les débris diſperſés de l'Empire des Lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adverſaire,
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.
* Le pur ſang de Clovis eſt toujours adoré;
* Tôt ou tard il faudra que de ce tronc ſacré
* Les rameaux diviſés & courbés par l'orage,
* Plus unis & plus beaux, ſoient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous réſoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les diſſoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puiſſance affaiblie....

LE DUC.

Je le ſouhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
* Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
* Si le même parti nous uniſſait tous deux?
* Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

* Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire;
* Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
* Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruiſit les vainqueurs de la grandeur romaine,
Quand ſon bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens ſanglans les torrens débordés,

* Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
* Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe?
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir;
* Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
* On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce;
* C'eſt ſur nos paſſions qu'il a fondé ſa force;
* C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos;
* Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
* Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Sur le ſang de nos rois ſouffrirez-vous qu'il règne?
* Vos autres ennemis par vous ſont abattus;
* Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

* Le ſort en eſt jeté, je ferai tout pour elle:
* Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
* Ses lois feront mes lois: ſon roi ſera le mien;
* Je n'aurai de parti, de maître que le ſien
* Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
* Avec mes ennemis je me réconcilie.
* Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir.
* Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir pouſſé l'orgueil,
Juſqu'à laiſſer vers elle échapper un coup d'œil?
* Enfin, plus de prétextes à ſes refus injuſtes;
* Raiſon, gloire, intérêt, & tous ces droits auguſtes
* Des princes de mon ſang, & de mes ſouverains,
* Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
* Du roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne;
* La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.

* Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
* Sceller tous les fermens que je fais à l'amour.
* Quant à mes intérêts, que toi feul en décide.

LISOIS.

* Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.
* Peut-être il eût fallu que ce grand changement
* Ne fut dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
* Mais fi d'un fi grand cœur une femme difpofe,
* L'effet en eft trop beau pour en blâmer la caufe;
* Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
* Bénit votre faibleffe, & rend grâce à l'amour.

SCENE V

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, auprès des murs les ennemis paraiffent;
On prépare l'affaut, le temps, les périls preffent:
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Hé bien! cruels deftins,
Vous l'emportez fur moi, vous trompez mes deffeins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne fuis pas en peine, Ami, de réfifter
Aux téméraires mains qui m'ofent infulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'eft celui que j'adore.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

La victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée.
Vous avez ſu guider ma jeuneſſe égarée.
* Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats,
* Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
* Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître:
* Vous l'avez pu régler, & vous avez vaincu.
* Ayez dans tous les temps cette heureuſe vertu:
L'effet en eſt illuſtre, autant qu'il eſt utile.
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

LE DUC.

Ah! l'amour eſt-il fait pour la tranquillité?
Mais le chef inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi long-temps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.
Mais ce qui me confond, & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échapper, il eſt venu ſe rendre;

Sans vouloir se nommer, & sans se découvrir,
Il accusait le ciel, & cherchait à mourir.
Un seul de ses suivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, & le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher Ami, ce chef audacieux,
Qui cherchant le trépas se cachait à nos yeux ?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable ?
* Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé :
* Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
* Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
* Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse ;
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
* Par la molle douceur de ses impressions ;
* Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
* Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les temps ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
* Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :
* Il est beau de donner la paix à votre maître :
* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune ;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :

* De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage;
Je la tiendrai : je vais dès ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent;
La gloire, l'hymenée & la paix me couronnent;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du théâtre*

LISOIS.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène;
Un des siens l'accompagne; il se soutient à peine;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? où vais-je? ô Ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis:
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? & faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.

Souffrez qu'au fouverain de ce féjour funefte
Je puiffe au moins cacher un fort que je détefte :
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous preffe point, Seigneur, je me retire ;
Je refpecte un chagrin dont votre cœur foupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un deftin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

UN deftin plus heureux ! mon cœur en défefpère :
J'ai trop vécu.

EMAR.

Seigneur, dans un fort fi contraire,
Rendez grâces au ciel, de ce qu'il a permis
Que vous foyez tombé fous de tels ennemis,
Non fous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il eft dur bien fouvent d'être aux mains de fon frère !

EMAR.

Mais enfemble élevés, dans les temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous uniffait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'eft ainfi qu'on commence ;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance :

Il ne ſait pas encor ce qu'il me fait ſouffrir,
Et mon cœur déchiré ne ſaurait le haïr.

EMAR.

Il ne ſoupçonne pas qu'il ait en ſa puiſſance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, Ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un ſoin trop différent égara ma valeur!
Juſte Ciel! eſt-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?
Eſt-il vrai qu'Amélie, après tant de ſermens,
Ait violé la foi de ſes engagemens?
Et pour qui? juſte Ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!
Liens ſacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux ſont ſur moi réunis.
Frère injuſte & cruel!

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens, qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet eſt le plus précieux;
Qu'il n'avait jamais ſu le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait, l'ingrate; elle ſait que ma vie
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie;
Elle ſait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique eſpérance:
Et je n'ai pu ſur eux achever ma vengeance!
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouit des malheurs dont je ſuis confondu.

Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraîne ?
La conſolation, trop funeſte & trop vaine,
De faire avant ma mort à ſes traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas ?
Allons ; je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidelle au roi mon maître, & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma conſtance & mon ſort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos ſentimens ; c'eſt lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

CE myſtère m'irrite ; & je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir :
Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue?
Te verrai-je, infidelle ! en quels lieux ? à quel prix ?

LE DUC.

Qu'entends-je? & quels accens ont frappé mes eſprits?

VAMIR.

* M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

* Ah ! Vamir ! ah ! mon frère !

VAMIR.

VAMIR.

* Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
* Je ne le ſuis que trop ce frère infortuné,
* Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

* Tu n'es plus que mon frère, & mon cœur te pardonne,
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me pourſuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

* J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
* Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage,
* De haïr ton pays, de trahir ſans remords,
* Et le roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

* Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître;
* A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Non, mon Frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces,
A la France ſanglante, au reſte de nos princes,

L'exemple auguste & saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrais....

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé; ton frère est trop heureux.

VAMIR.

* Je le crois; on disait que d'un amour extrême:
* Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
* Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

* J'aime; oui, la renommée a pu le publier:
* Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
* Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.
* Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
* Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(*à sa suite.*)

* Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
* Jetés par le destin dans des partis contraires,
* Pour marcher désormais sous le même étendard,
* De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(*à Vamir.*)
* Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie :
* Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

* Cruel!... elle vous aime?

LE DUC.

Elle le doit du moins :
* Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
* Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

* Quels effroyables coups le cruel me prépare !
* Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
* Me connais-tu ? sais-tu ce que j'osais tenter ?
* Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

* Oublions ces sujets de discorde & de haine.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

CIEL! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Ecoutez.

Mon bonheur est venu de nos calamités ;
J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frère,
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère
* Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoin
* Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.

* Ce que votre reproche, ou bien votre prière,
* Le généreux Lisois, le roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
* Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Hé bien, il faut céder; vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je suis à votre roi.
* L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre
* Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
* Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
* Annoncer à la cour un si grand changement.
* Soyez libre, partez; & de mes sacrifices
* Allez offrir au roi les heureuses prémices.
* Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
* Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
* Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidelle,
* Changé par ses regards & vertueux par elle !

VAMIR *à part.*

* Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler.
(*à Amélie.*)
* Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

LE DUC.

* Eh quoi! vous demeurez interdite & muette!
* De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
* Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
* Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous :
Un mot peut me l'ôter : la fin m'en sera chère.
Je vivais pour vous seule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.

Ah! Seigneur, si votre ame, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, & chérit la patrie;
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux:
Ils auront dans vous-même une source plus pure.
* Vous avez écouté la voix de la nature;
* L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout est votre ouvrage, & c'est-là mon malheur.
* Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
* Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe.
* Dussé-je vous déplaire, & forcer votre cœur,
* L'autel est prêt; venez.

VAMIR.

* Vous osez!

AMELIE.

* Non, Seigneur.
* Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
* Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
* Le sort met entre nous un obstacle éternel.
* Je ne puis être à vous.

LE DUC.

* Vamir... ingrate... ah! Ciel!
* C'en est donc fait...mais non...mon cœur sait se contraindre.
* Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre:
* Je vous rends trop justice; & ces séductions,
* Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
* L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
* Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.

* Je ſuis libre par vous : cet art que je déteſte,
* Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte :
* Et je ne prétends pas, indignement épris,
* Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
* Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache ;
* Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache.
* Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
* Perfide ! & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMELIE.

* Je devrais ſeulement vous quitter & me taire ;
* Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère.
* Votre frère eſt préſent, & mon honneur bleſſé
* Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
* Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée ;
* Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
* Oui, j'aime ; & je ſerais indigne devant vous
* De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
* Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance
* J'avais à votre amour laiſſé quelqu'eſpérance.
* Vous avez regardé ma liberté, ma foi
* Comme un bien de conquête, & qui n'eſt plus à moi.
* Je vous devais beaucoup ; mais une telle offenſe
* Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.
* Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
* A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
* J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
* Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
* J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés ;
* J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

LE DUC.

* Je vous dois ma colère, & ſachez qu'elle égale
* Tous les emportemens de mon amour fatale.

* Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
* Que Vamir fût présent, & me vît immoler ?
* Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
* Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
* Si... mais il n'a point vu vos funestes appas ;
* Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
* Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
* Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
* Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-temps.
* Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
* Et ma main, sur sa cendre à votre main donnée,
* Va tremper dans le sang les flambeaux d'hymenée.
* Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
* Pour des mortels obscurs des princes méprisés ;
* Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
* Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

* Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

LE DUC.

* Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
* Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
* Ciel ! à ce piége affreux ma foi serait livrée !
* Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
* L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré :
* J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence.
* Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance :
* Connais un désespoir à tes fureurs égal ;
* Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

* Toi, cruel ! toi, Vamir !

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
* L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
* C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
* Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
* Par tes égaremens juge de mes transports.
* Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
* L'excès des passions qui dévorent une ame;
* La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
* Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu;
* J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
* Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
* J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
* Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
* Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
* Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage;
* Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
* Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié:
* Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
* Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
* A la face des cieux je lui donne ma foi;
* Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
* Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
* Traîne aux pieds des autels ta sœur, & mon épouse.
* Frappe, dis-je: oses-tu?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.
* Qu'on l'ôte de mes yeux; Soldats, obéissez.

AMELIE.

(aux Soldats.) *(au Duc.)*

* Non, demeurez, cruels.... Ah! Prince, eſt-il poſſible
* Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
* Seigneur!

VAMIR.

* Vous, le prier? plaignez-le plus que moi.
* Plaignez-le; il vous offenſe, il a trahi ſon roi.
* Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même;
* Je ſuis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

(à Vamir.) *(au Duc.)*

* Ah, cher Prince!... Ah, Seigneur! voyez à vos genoux...

LE DUC.

(aux Gardes.) *(à Amélie.)*

* Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
* Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
* Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure:
* Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
* Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
* Adieu: ſi vous voyez les effets de ma rage,
* N'en accuſez que vous, nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

* Je ne vous quitte pas; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

* Hé bien! achevez donc de déchirer mon cœur:
* Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS, un Officier, &c.

LISOIS.

* J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
* Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
* Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
* Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
* Et pour comble de maux, vers la ville alarmée
* L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

* Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
* Du fruit de votre haine, & de vos attentats :
* Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(à l'Officier.) *(à Lisois.)*
* Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

* LE feriez-vous, Seigneur, auriez-vous démenti
* Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
* Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
* Et les droits de la guerre, & ceux de la nature ?

* Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

VAMIR.

* Non ; mais suis-je réduit à me justifier?
* Lisois, ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître
* Que mon frère est rebelle, & qu'il trahit son maître.

LISOIS.

* Ecoutez ; ce serait le comble de mes vœux
* De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
* Je vois avec regret la France désolée,
* A nos dissensions la nature immolée,
* Sur nos communs débris l'Africain élevé,
* Menaçant cet Etat, par nous-même énervé.
* Si vous avez un cœur digne de votre race,
* Faites au bien public servir votre disgrace.
* Rapprochez les partis, unissez-vous à moi
* Pour calmer votre frère & fléchir votre roi,
* Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

* Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.
* Si la discorde seule avait armé mon bras,
* Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas ;
* Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
* L'un de l'autre écartés dans des partis contraires
* Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

* Et quel est-il, Seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour.
* Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
* Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

* Ciel! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
* Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins?
* L'amour ſubjuguer tout? ſes cruelles faibleſſes
* Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes?
* Des frères ſe haïr, & naître en tous climats
* Des paſſions des grands le malheur des Etats?
* Prince, de vos amours laiſſons-là le myſtère;
* Je vous plains tous les deux, mais je ſers votre frère;
* Je vais le ſeconder; je vais me joindre à lui,
* Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
* Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle;
* Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
* Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi,
* Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
* Je lui dois mon ſecours; je vous laiſſe, & j'y vole.
* Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole;
* Elle me ſuffira.

VAMIR.

*Je vous la donne.

LISOIS.

* Et moi,
* Je voudrais de ce pas porter la ſienne au roi;
* Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
* Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
* Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
* Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

Quelle ſuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées !
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint : & dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare !
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
* Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
* Je puis mourir pour vous, & je ne puis vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'oſâtes combattre, & vous n'oſez le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran : je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville eſt livrée ;
La retraite à vos pas déjà ſemble aſſurée ;
On vous attend : le ciel a calmé ſon courroux.
Eſpérez....

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour eſt un ſiècle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, Ciel vengeur que j'atteſte.
* Seigneur, de votre ſang le Maure eſt altéré.
* Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré ?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore.
Il eſt votre rival, & l'allié du Maure.
Je crains....

VAMIR.

* Il n'oſerait...

AMELIE.

Son cœur n'a point de frein.
* Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

VAMIR.

* Il tremblera bientôt : le roi vient, & nous venge.
* La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
* Allez : ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
* Des foudres allumés, grondans autour de nous ;
* Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable;
* Dans des murs pris d'aſſaut, malheur inévitable :
* Mais redoutez encor mon rival furieux ;
* Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux :
Cet amour mépriſé ſe tournerait en rage.
Fuyez ſa violence : évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de ſon ſang & du mien.
Seul eſpoir de ma vie, & mon unique bien,
Mettez en ſureté ce ſeul bien qui me reſte :
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.

* Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMELIE.

* Et vous vous expofez feul à fes cruautés!

VAMIR.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
* Que dis-je? mon appui lui devient néceffaire.
Son captif aujourd'hui, demain fon bienfaiteur,
Je pourrai de fon roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eft la gloire où j'afpire.
Arrachez-vous furtout à fon fatal empire :
Songez que ce matin vous quittiez fes Etats.

AMELIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque afyle affreux que mon deftin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déferts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attends de votre feule abfence.

VAMIR.

C'en eft trop : vos douleurs ébranlent ma conftance :
Vous avez trop tardé.... Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, Gardes.

LE DUC.

* JE l'entends; c'eft lui-même. Arrête, malheureux :
* Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

* Il ne te trahit point, mais il t'offre fa tête.

* Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
* Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur.
* Tremble, ton roi s'approche : il vient, il va paraître ;
* Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

* Il pourra te venger, mais non te secourir;
* Et ton sang....

AMELIE.

Non, cruel; c'est à moi de mourir.
* J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite.
* J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
* Punis ces attentats, & ces crimes si grands
* De sortir d'esclavage & de fuir ses tyrans:
* Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même.
* Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime.
* Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer.
* Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
* L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

* Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
* C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
* Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
* Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chères.
* Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
* Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
* Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
* Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
* Oui, je vous aime encor : le temps, le péril presse;
* Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel :
* Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

AMELIE.

* Moi, Seigneur?

LE DUC.

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe!

LE DUC.

* Arrêtez... répondez...

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe.

VAMIR.

* Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats.
* Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas :
* Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
* Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
* Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
* Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

* Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

* VOUS, cruel, vous feriez cet affreux ſacrifice?
* De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir?
* Quoi! voulez-vous....

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,

* Vous rendre malheureufe encor plus que moi-même,
* Répandre devant vous tout le fang qui vous aime,
* Et vous laiffer des jours plus cruels mille fois
* Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
* Laiffez-moi : votre vue augmente mon fupplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE *à Lifois.*

* AH! je n'attends plus rien que de votre juftice:
* Lifois, contre un cruel ofez me fecourir.

LE DUC.

* Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

* J'attefte ici le ciel....

LE DUC.

Eloignez de ma vue,
* Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMELIE.

* Va, tyran, c'en eft trop : va, dans mon défefpoir
* J'ai combattu l'horreur que je fens à te voir.
* J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
* Qu'une femme du moins en ferait refpectée :
* L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
* Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
* Dans ton féroce amour immole tes victimes;
* Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
* Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir;
* Par ton jufte fupplice il va tous nous unir.

* Tombe avec tes remparts, tombe & péris sans gloire ;
* Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
* A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
* La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

* OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
* Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
* Que la main de la haine, & que les mêmes coups
* Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

LISOIS.

* Il ne se connaît plus; il succombe à sa rage,

LE DUC.

* Hé bien! souffriras-tu ma honte & mon outrage?
* Le temps presse: veux-tu qu'un rival odieux
* Enlève la perfide, & l'épouse à mes yeux?
* Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
* Ait soulevé le peuple, & me livre à son maître?

LISOIS.

* Je vois trop en effet que le parti du roi
* Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
* De la sédition la flamme réprimée
* Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

* C'eſt Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

* Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous.
* La ſuite en eſt funeſte, & me remplit d'alarmes.
* Dans la plaine déjà les Français ſont en armes;
* Et vous êtes perdu, ſi le peuple excité
* Croit dans la trahiſon trouver ſa ſureté.
* Vos dangers ſont accrûs.

LE DUC.

Hé bien, que faut-il faire?

LISOIS.

* Les prévenir, dompter l'amour & la colère.
* Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
* Pour prendre un parti ſûr aſſez de fermeté.
* Nous pouvons conjurer ou braver la tempête :
* Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
* Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
* Appaiſer avec gloire un monarque irrité,
* Ne vous rebutez pas : ordonnez, & j'eſpère,
* Seigneur, en votre nom cette paix ſalutaire.
* Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas,
* Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

* Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre :
* Vis pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre.
* Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
* Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver;
* Mais je la veux terrible; & lorſque je ſuccombe,
* Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

* Comment? de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés !

LE DUC.

* Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez ;
* Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

* De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

LE DUC.

* Non, je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
* D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
* Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

* Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

* Dès long-temps du perfide ils ont proſcrit le ſang.

LISOIS.

* Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

* Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
* J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.
* Que m'importent l'Etat, & mes vains alliés?

LISOIS.

* Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez ?
* Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice !

LE DUC.

* Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice.
* Je ſuis bien malheureux ! bien digne de pitié !
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
* Allez; je puis encor, dans le ſort qui me preſſe,
* Trouver de vrais amis, qui tiendront leur promeſſe.
* D'autres me ſerviront, & n'allègueront pas
* Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

LISOIS, *après un long silence.*

* Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
* Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel : vous êtes malheureux;
Je vous aime, il suffit : je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
* Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi;
* Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
* Si Lisois vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité :
L'univers m'abandonne, & toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes Etats
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

* Non, mais en vous rendant ce malheureux service,
* Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

* Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
* Protecteur insolent, commande sous mes yeux :
* Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
* Ne puis-je vous venger, sans être son esclave?
* Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
* Pour mourir avez vous ai-je besoin de lui?
* Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite;
* Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.

* Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder,
* Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

* Oui, pourvu qu'Amélie, au désespoir réduite,
* Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
* Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
* Ma douleur se repaisse à mes derniers momens;
* Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.
* Prépare le combat; agis, dispose, ordonne.
* Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
* Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
* Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
* Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
* Périsse avec mon nom le souvenir fatal
* D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival!

LISOIS.

* Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
* Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
* C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir:
* Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, un Officier, Gardes.

LE DUC.

O Ciel! me faudra-t-il, de momens en momens,
* Voir, & des trahisons, & des soulèvemens?
* Hé bien, de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

* Seigneur, ils vous ont vu : leur foule est dispersée.

LE DUC.

* L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui,
* Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A par-tout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

* Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

* Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance.
* Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté:
* Il a vu ma fureur avec tranquillité.

* On ne foulage point des douleurs qu'on méprife :
* Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance foit mife.
* Vous, que fur nos remparts on porte nos drapeaux;
* Allez, qu'on fe prépare à des périls nouveaux.
* Vous fortez d'un combat, un autre vous appelle:
* Ayez la même audace, avec le même zèle;
* Imitez votre maître; & s'il vous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*il refte feul.*)

Hé bien, c'en eft donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter?
J'ai chéri la vengeance, & ne puis la goûter.
* Je friffonne : une voix gémiffante & févère,
* Crie au fond de mon cœur : Arrête, il eft ton frère.
* Ah! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
* Songe à des droits plus faints, Vamir fut ton ami.
* O jours de notre enfance! ô tendreffes paffées!
* Il fut le confident de toutes mes penfées.
* Avec quelle innocence, & quels épanchemens,
* Nos cœurs fe font appris leurs premiers fentimens!
* Que de fois, partageant mes naiffantes alarmes,
* D'une main fraternelle effuya-t-il mes larmes!
* Et c'eft moi qui l'immole! & cette même main
* D'un frère que j'aimai déchirerait le fein!
* O paffion funefte! ô douleur qui m'égare!
* Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
* Je fens combien le crime eft un fardeau cruel!
* Mais que dis-je? Vamir eft le feul criminel.
* Je reconnais mon fang; mais c'eft à fa furie:
* Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.

Ah! de mon désespoir injuste & vain transport!
* Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort?
* Hélas, malgré le temps, & la guerre, & l'absence,
* Leur tranquille union croissait dans le silence.
* Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
* Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
* Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère;
* Il me trompe, il me hait. N'importe il est mon frère,
C'est à lui seul de vivre; on l'aime, il est heureux:
C'est à moi de mourir, mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en est temps encor.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

PREVIENS un parricide,
Ami, vole à la tour: que tout soit suspendu;
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

* J'ai vu, non loin de cette porte,
* Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte,

* C'eſt Liſois qui l'ordonne, & je crains que le ſort....

LE DUC.

* Qu'entends-je?... malheureux! Ah Ciel! mon frère eſt mort!
* Il eſt mort, & je vis! & la terre entr'ouverte,
* Et la foudre en éclats n'ont point vengé ſa perte!
* Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
* Frère dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin:
O Ciel! autour de moi que j'ai creuſé d'abymes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
* Le voile eſt déchiré; je m'étais mal connu.
* Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu!
* Ah! Vamir! ah! mon frère! ah! jour de ma ruine!
* Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine!
* Quoi, mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie avec empreſſement,
* Veut, Seigneur, en ſecret vous parler un moment.

LE DUC.

* Chers Amis, empêchez que la cruelle avance,
* Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence:
* Mais non. D'un parricide elle doit ſe venger;
* Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger:
* Qu'elle entre... Ah! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

* Vous l'emportez, Seigneur; & puiſque votre haine,
* (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
* Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)

* Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
* Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hymenée...
* Mon choix eſt fait, Seigneur; & je me donne à vous:
* A force de forfaits vous êtes mon époux.
* Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
* De vos murs ſous ſes pas abaiſſez la barrière.
* Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris;
* Je trahis mon amant, je le perds à ce prix:
* Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
* Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête.
* Sachez que cette main, que vous tyranniſez,
* Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
* Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...
* Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
* Allons... Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté?
* Quoi! votre frère encor n'eſt point en liberté?

LE DUC.

* Mon frère?

AMELIE.

Dieu puiſſant! diſſipez mes alarmes.
* Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

* Vous demandez ſa vie!

AMELIE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends?
* Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus temps.

AMELIE.

* Il n'eſt plus temps! Vamir...,

LE DUC.

Il eſt trop vrai, cruelle,
Que l'amour a conduit cette main criminelle:
* Liſois, pour mon malheur, a trop ſu m'obéir.
* Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
* Frappez : que votre main contre moi ranimée
* Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
* Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
* Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez ſur un coupable, indigne de vous plaire
* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE, *ſe jetant entre les bras de Taïſe.*

* Vamir eſt mort! barbare!

LE DUC.

Oui, mais c'eſt de ta main
* Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

AMELIE, *ſoutenue par Taïſe, & preſque évanouie.*

* Il eſt mort!

LE DUC.

Ton reproche....

AMELIE.

Epargne ma miſère.
* Laiſſe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
* Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir;
Laiſſe-moi l'adorer, l'embraſſer & mourir.

LE DUC.

* Ton horreur eſt trop juſte. Hé bien, chère Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
* Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
* Que ma main les conduiſe....

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

AH, Ciel, que faites-vous?

LE DUC. (*on le désarme.*)

* Laissez-moi me punir & me rendre justice.

AMELIE *à Lisois.*

* Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

LE DUC.

* Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

* Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

LE DUC.

* Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
* A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
* Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
* Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
* Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

LISOIS.

* Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
* Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
* Du soin de vous venger charger une autre main?

LE DUC.

* L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
* En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être;

* Mais toi, dont la ſageſſe & les réflexions
* Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
* Toi dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
* Avec tranquillité permettre un parricide !

LISOIS.

* Hé bien, puiſque la honte avec le repentir
* Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
* D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame ;
* Puiſque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
* Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
* Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
* Je puis donc m'expliquer : je puis donc vous apprendre
* Que de vous-même enfin Liſois ſait vous défendre.
* Connaiſſez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.

(*au Duc.*) (*à Amélie.*)

* Vous, gardez vos remords ; & vous, ſéchez vos pleurs.
* Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
* Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

(*Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*)

SCENE V & dernière.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

* Qui! vous?

LE DUC.

Mon frère?

AMELIE.

Ah Ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser?

VAMIR, *s'avançant du fond du théâtre.*

* J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

LE DUC.

* Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

* Lisois, digne héros qui me donnez la vie...

LE DUC.

* Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
* Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
* J'ai frappé le barbare; & prévenant encore
* Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
* Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

LE DUC.

* Après ce grand exemple, & ce ſervice inſigne,
* Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
* Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi;
* Mes yeux couverts d'un voile, & baiſſés devant toi,
* Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
* Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

* Tous deux auprès du roi nous voulions te ſervir.
* Quel eſt donc ton deſſein? parle.

LE DUC.

De me punir;
* De nous rendre à tous trois une égale juſtice;
* D'expier devant vous, par le plus grand ſupplice,
* Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
* L'amour & le courroux m'avaient précipité.
* J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle
* Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
* Liſois ſait à quel point j'adorais ſes appas,
* Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas.
* Dévoré, malgré moi, du feu qui me poſſède,
* Je l'adore encor plus.... & mon amour la cède.
* Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux:
* Aimez-vous; mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par ſa reconnaiſſance.

AMELIE.

* Oui, Seigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux,
* La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.

* Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

* Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes.
* Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
* Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu :
(*à Vamir.*)
Je suis en tout ton frère ; & mon ame attendrie
* Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
* Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
* Mon crime, mes remords & vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA MORT DE CESAR,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 29 août 1732, & publiée en 1753.

PREFACE

DE L'EDITION DE 1738.

NOUS donnons cette édition de la tragédie de la mort de César, de M. *de Voltaire*; & nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les Muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poëtes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, & par-là, il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poëtes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'*Antoine* & du *Peuple romain*, prise de la tragédie de Jule-César, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux *Shakespeare*; & jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la pièce, mais il était impossible de la traduire.

Shakespeare était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier; & l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce temps, beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. *de Voltaire*,

au lieu de traduire l'ouvrage monſtrueux de *Shakeſpeare*, compoſa, dans le goût anglais, ce Jule-Céſar que nous donnons au public.

Ce n'eſt pas ici une pièce telle que le Sir Politick de M. de *St Evremond*, qui, n'ayant aucune connaiſſance du théâtre anglais, & n'en ſachant pas même la langue, donna ſon Sir Politick pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du Sir Politick n'était, ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il eſt aiſé d'appercevoir dans la tragédie de la Mort de Céſar, le génie & le caractère des écrivains anglais, auſſi-bien que celui du Peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, & ces hardieſſes que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de la Mort de Céſar, compoſée par le duc de *Buckingham*. Il y en a une en italien, de l'abbé *Conti*, noble vénitien. Ces pièces ne ſe reſſemblent qu'en un ſeul point, c'eſt qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand ſujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant aſſocié avec Mademoiſelle *Barbier*, pour compoſer un

Jule-Céfar, il ne manqua pas de repréfenter *Céfar* & *Brutus* amoureux & jaloux. Cette petiteffe ridicule eft un des plus grands exemples de la force de l'habitude : perfonne n'ofe guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que dans *Racine*, *Mithridate*, *Alexandre*, *Porus* aient été galans. *Corneille* n'a jamais évité cette faibleffe : il n'a fait aucune pièce fans amour ; & il faut avouer que dans fes tragédies, fi vous exceptez le Cid & Polieucte, cette paffion eft auffi mal peinte qu'elle y eft étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans fa pièce trop de férocité : ils voient avec horreur que *Brutus* facrifie à l'amour de fa patrie, non-feulement fon bienfaiteur, mais encore fon père. On n'a autre chofe à répondre finon que tel était le caractère de *Brutus*, & qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait fon père pour le falut de la république. On fait que *Céfar* était fon père ; il n'en faut pas davantage pour juftifier cette hardieffe.

On imprime au-devant de cette tragédie une lettre du comte *Algarotti*, jeune homme déjà connu pour un bon poëte & pour un bon philofophe, ami de M. *de Voltaire*.

LETTRE

DE M. ALGAROTTI

A M. L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE FLORENCE,

Sur la tragédie de Jule-César, par M. de Voltaire.

J'AI différé jufqu'à préfent, Monfieur, de vous envoyer le Jule-Céfar que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. *de Voltaire.* L'édition qu'on a faite à Paris eft très-informe ; on y reconnaît affez la main de quelqu'un du genre de ceux que *Pétrone* appelle *Doctores umbratici ;* elle eft défectueufe au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de fyllabes néceffaire : cependant la critique a jugé cette pièce avec la même févérité que fi M. *de Voltaire* l'eût donnée lui-même au public. Ne ferait-il pas injufte d'imputer au *Titien* le mauvais coloris d'un de fes tableaux, barbouillé par un peintre moderne ? J'ai été affez heureux pour qu'il m'en foit tombé entre les mains un manufcrit digne de vous être envoyé : & voilà enfin le tableau tel qu'il eft forti des mains du maître ; j'ofe même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue françaife & un théâtre, pour ne pas favoir à quel degré de perfection *Corneille* & *Racine* ont porté l'art drama-

tique ; il ſemblait qu'après ces grands hommes il ne reſtait plus rien à ſouhaiter, & que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Deſirait-on quelque choſe dans la peinture, après la *Galathée* de *Raphaël* ? Cependant la célébre tête de *Michel-Ange*, dans le petit Farnèſe, donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il ſemble que dans les beaux arts on ne s'apperçoit qu'il y avait des vides, qu'après qu'ils ſont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, ſoit que l'action ſe paſſe à Rome, à Athènes ou à Conſtantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traverſé ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton ſupérieur à celui-ci. Le Jule-Céſar en eſt une preuve ; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne reſpire ici que des ſentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes ; c'eſt ce qui la diſtingue de la comédie : mais ſi les actions qu'elle repréſente ſont auſſi des plus grandes, cette diſtinction n'en ſera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moyen à un genre ſupérieur. N'admire-t-on pas davantage *Marc-Antoine* à Philippes, qu'à Actium ? je ne doute pourtant pas que ces raiſons ne puiſſent eſſuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaiſſance de l'homme, pour ne pas ſavoir que les préjugés l'emportent preſque toujours ſur la raiſon,

& ſurtout les préjugés autoriſés par un ſexe qui impoſe une loi qu'on ſuit toujours avec plaiſir.

L'amour eſt depuis trop long-temps en poſſeſſion du théâtre français pour ſouffrir que d'autres paſſions y prennent ſa place. C'eſt ce qui me fait croire que le *Jule-Céſar* pourrait bien avoir le même ſort que les *Thémiſtocle*, les *Alcibiade*, & les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'oſtraciſme les banniſſait de leur patrie.

M. *de Voltaire* a imité, en quelques endroits, *Shakeſpeare*, poëte anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus ſublimes; il en a fait le même uſage que *Virgile* feſait des ouvrages d'*Ennius* : il a imité de l'auteur anglais les deux dernières ſcènes, qui ſont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'eſt-ce point un reſte de barbarie en Europe de vouloir que les bornes, que la politique & la fantaiſie des hommes ont preſcrites pour la ſéparation des états, ſervent auſſi de limites aux ſciences & aux beaux arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ſes voiſins? Cette réflexion convient même mieux à la nation françaiſe qu'à toute autre : elle eſt dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à meſure qu'il en a plus reçu; elle eſt ſi généralement polie & cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-ſeulement elle approuve, mais qu'elle cherche

même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins :

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes : c'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, & empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui les passe. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs & de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque évènement nécessaire au nœud ou au dénouement de la pièce : toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du César que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus ; puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre ; & je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur & la compassion, enfin produisant

en deux heures le même effet que les autres en trois, ne ferait pas une excellente tragédie.

Une ftatue dans laquelle les belles proportions & les autres règles de l'art font obfervées, ne laiffe pas d'être une belle ftatue, quoiqu'elle foit plus petite qu'une autre faite fur les mêmes règles. Je ne crois pas que perfonne trouve la *Vénus* de Médicis moins belle dans fon genre que le *gladiateur*, parce qu'elle n'a que quatre pieds de haut, & que le *gladiateur* en a fix.

M. *de Voltaire* a peut-être voulu donner à fon Céfar moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour fonder le goût du public par un effai, fi l'on peut appeler de ce nom une pièce auffi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, & ç'eût été peut-être trop hafarder que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de fuite à une nation accoutumée à voir foupirer *Mithridate*, fur le point de marcher au capitole. On doit tenir compte à M. *de Voltaire* de ce ménagement, & ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans fa pièce : nées pour infpirer la molleffe & les fentimens tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre *Brutus* & *Caffius*, *atroces animæ*. Elles en jouent de fi brillans par-tout ailleurs, qu'elles ne doivent pas fe plaindre de n'en avoir aucun dans Céfar.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail qui font fans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poéfie, pleine d'images & de fentimens.

Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de Brutus & de la Henriade? La ſcène de la conſpiration me paraît des plus belles & des plus fortes qu'on ait encore vues ſur le théâtre ; elle fait voir en action ce qui juſqu'à préſent ne s'était preſque toujours paſſé qu'en récit :

Segniùs irritant animos demiſſa per aures
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator....

La mort même de *Céſar* ſe paſſe preſqu'à la vue des ſpectateurs ; ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événemens & les circonſtances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis aſſez admirer combien cette tragédie eſt pleine de choſes, & combien les caractères ſont grands & ſoutenus. Quel prodigieux contraſte entre *Céſar* & *Brutus !* Ce qui d'ailleurs rend ce ſujet extrêmement difficile à traiter, c'eſt l'art qu'il faut pour peindre d'un côté *Brutus* avec une vertu féroce à la vérité, & preſque ingrat, mais ayant en main la bonne cauſe, au moins ſelon les apparences & par rapport au temps où l'auteur nous tranſporte ; & de l'autre, *Céſar* rempli de clémence & des vertus les plus aimables ; mais voulant opprimer la liberté de ſa patrie. Il faut s'intéreſſer également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il ſemble que ces paſſions doivent s'entre-nuire & ſe détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales & oppoſées, & par conſéquent

ne produire aucun effet, & renvoyer les ſpectateurs ſans agitation.

Ce ſont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier, (*) qu'il regardait ce ſujet comme l'écueil des poëtes tragiques, & qu'il l'aurait propoſé volontiers à quelqu'un de ſes rivaux.

Il ſemble que M. *de Voltaire*, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en feſant *Brutus* fils de *Céſar*, ce qui d'ailleurs eſt fondé ſur l'hiſtoire. Il a auſſi trouvé par-là le moyen de ſe ménager de très-belles ſituations, & de jeter dans ſa piéce un nouvel intérêt, qui ſe réunit tout entier à la fin pour *Céſar*. La harangue d'*Antoine* produit cet effet; & elle eſt à mon avis un modèle de l'éloquence la plus ſéduiſante : enfin je crois que l'on peut dire avec vérité, que M. *de Voltaire* a ouvert une nouvelle carrière & qu'il a atteint le but en même temps.

(*) M. *Martelli*, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'eſt ſervi d'une nouvelle eſpèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ſes pièces.

LETTERA

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

ABBATE FRANCHINI,

Inviato del Gran Duca di Toſcana à Parigi. (*)

Io non ſo per che cagione coteſti Signori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella no che non ſe ne maraviglia punto ; la qual pur ſa a che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m'abbia potuto trovare in queſta campagna. Qui, lungi dal tumulto di Parigi, ſi gode una vita condita da' piaceri della mente; e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè *Lambert* nè *Molière*. Io do l'ultima mano a' miei *Dialoghi*, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella *Emilia*, come del dotto *Voltaire ;* e quaſi direi allo ſpecchio di eſſi io vo ſtudiando i bei modi della culta converſazione, che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma

(*) La lettre françaiſe qui précède celle-ci n'en eſt pas une traduction exacte ; nous avons cru devoir les conſerver toutes deux dans la langue où vraiſemblablement chacune a été écrite.

che dirà ella, ſe dal fondo di queſta provincia io le manderò coſa che dovriano pur tanto deſiderare coteſti Signori *inter beatæ fumum & opes ſtrepitumque Romæ?* Queſta ſi è il *Ceſare* del noſtro *Voltaire* non alterato o manco, ma quale è uſcito delle mani dell' autor ſuo. Io non dubito che ella non ſia per prendere, in leggendo queſta tragedia, un piacer grandiſſimo; e credo che anch' ella vi ravviſerà dentro un nuovo genere di perfezione, a cui ſi può recare il teatro tragico franceſe. Benchè un gran paradoſſo parrà coteſto a coloro che credono ſpenta la fortuna di quello inſieme con *Cornelio* e *Racine*, e nulla ſanno immaginare ſopra le coſtoro produzioni. Ma certo niente pareva, non ſono ancora molti anni paſſati, che ſi aveſſe a deſiderare nella muſica vocale dopo *Scarlatti*, o nella ſtrumentale dopo *Corelli*. Pur nondimeno il *Marcello* ed il *Tartini* ne han fatto ſentire che vi avea così nell' una, come nell' altra alcun termine più là: intantochè egli pare non accorgerſi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti ſe non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di Giulio Ceſare moſtrerà *neſcio quid majus* quanto al genere delle tragedie franceſi. Che ſe la tragedia, a diſtinzione della commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in ſe del terrible e del compaſſionevole, è facile à vedere, quanto queſta, che non è intorno a un matrimonio o ad un amoretto. ma che è intorno a un fatto atrociſſimo e alla più gran rivoluzione che ſia avvenuta nel più grande

imperio

imperio del mondo, è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie francesi, e monti, dirò così, sopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum & urbes*, per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio quando egli hanno a combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore, che è signor dispotico delle scene francesi, vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non so come una tragedia, dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono *Mitridate* fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono *Cesare* medesimo che, novello *Orlando*, si vanta di aver fatto giostra con *Pompeo* in Farsaglia per li begli occhi di *Cleopatra*. E forse che il *Cesare* del *Voltaire* potrà correre la medesima fortuna a Parigi che *Temistocle*, *Alcibiade* e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la terra e sbanditi a un tempo medesimo della patria loro.

Come che sia, il *Voltaire* ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro inglese, e segnatamente

Shakespeare, uno de' loro poeti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable and thoughts inimitable*. Del che il suo *Cesare* medesimo ne fa pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poeta ha fatto quell'uso di *Shakespeare* che *Virgilio* faceva di *Ennio*. Egli ha espresso in francese le due scene ultime della tragedia inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di *Burro* e di *Narcisso* con *Nerone* nel *Britannico*, due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi sa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di *Shakespeare*, questa tragedia non sia per piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria, fluctibus undæ.

E si potrebbe dare il caso che la poesia inglese fosse accolta a Parigi allo stesso modo della filosofia che è stata loro recata dal medesimo paese. Ma certo dovranno sapere i Francesi non picciolo grado a chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnasso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che ad imitare gl' Inglesi s'è fatto il nostro poeta, come colui che ha

trasportato nel teatro di Francia la severità delle loro tragedie senza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga superato *Addissono*, il quale nel suo *Catone* ha mostrato a' suoi non tanto la regolarità del teatro francese, quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochissimi drammi moderni, in cui lo stile sia veramente tragico, e in cui i Romani parlino latino, a dir così, e non spagnuolo.

Ma un romore senza dubbio grandissimo ella sentirà levarsi contro questa tragedia, perchè ella sia di tre atti solamente. *Aristotile*, egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell'azione teatrale, non si spiega così chiaramente sopra questa tal divisione in cinque atti, ma ognuno sa quei versi della poetica latina:

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult & spectata reponi.

Il qual precetto dà *Orazio* per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma se pur vi ha delle commedie di *Molière* di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

. . . . *Quid autem*
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?

E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riducessero a tre atti solamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli episodj, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. E il *Racine* medesimo per somiglianti ragioni compose gia l'*Ester* di tre atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltre che per lo più gli atti sono anzi brevi che no, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro, come ella n'è talora leggiadrissimo artefice. *Pollio & ipse facit nova carmina.* Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicchesia se il *Voltaire*, siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera, così ancora ne sia giunto alla meta. Ma che non vien ella medesima a Cirey a communicarci le dotte sue riflessioni?

Ora maſſimamente che ne aſſicurano eſſere per la pace già ſegnata compoſte le coſe di Europa. Niente allora qui mancherebbe al deſiderio mio, e a niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimaneſſi in una provincia.

Cirey, 12 *ottobre* 1735.

PERSONNAGES.

JULE-CESAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Consul.

JUNIUS-BRUTUS, Préteur.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, DOLABELLA, CASCA,	Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La scène est à Rome, au Capitole.

LA MORT DE CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CESAR, tu vas régner; voici le jour augufte
Où le Peuple romain, pour toi toujours injufte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, fon appui, fon vengeur & fon roi.
Antoine, tu le fais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être fous toi le fecond des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
Plus grand de te fervir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs foupirs!
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaifirs!
Roi de Rome & du monde, eft-ce à toi de te plaindre?
Céfar peut-il gémir, ou Céfar peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame infpirer la terreur?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu fais que je te quitte, & le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Craffus & du Peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bofphore;
Et mes braves foldats n'attendent pour fignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raifon César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a foumis Alexandre :
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains
Valent bien les Perfans fubjugués par fes mains :
J'ofe au moins le penfer; & ton ami fe flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet efpoir m'anime & ne m'aveugle pas :
Le fort peut fe laffer de marcher fur mes pas,
La plus haute fageffe en eft fouvent trompée;
Il peut quitter César ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'eft fouvent qu'un pas.
J'ai fervi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les deftinées;
Et j'ai toujours connu, qu'en chaque événement
Le deftin des Etats dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puiffe arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai fans orgueil, ou mourrai fans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans foit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue & conquife,
Que la terre à mes fils, comme à toi, foit foumife :

Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garants;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déjà pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus temps, Ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume:
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des lois,
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du ſang dont les dieux l'ont fait naître?

CESAR.

Ecoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait....

CESAR.

Ne m'en crois pas : tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CESAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hymenée,
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé,
Pour me haïr, ô Ciel! était-il réservé?
Mais lis : tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE *lit.*

„ César, je vais mourir. La colère céleste
„ Va finir à la fois ma vie & mon amour.
„ Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
„ Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
„ L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

„ *SERVILIE.*

Quoi! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi?

CESAR.

Il a d'autres vertus: ſon ſuperbe courage
Flatte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît; ſon cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme ſéducteur,
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? ſi Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.
J'ai penſé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai déteſté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'euſſe été citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage. (1)
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Crois-moi, le diadème à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre
Que l'ingrat, qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CESAR.

Quoi, sa haine! ..

ANTOINE.

Crois-moi.

CESAR.

N'importe je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils;

Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins:
Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis ſon courage,
Prépare par degrés cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encor héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'eſpérance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CESAR, les Sénateurs attendent audience;
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-temps.... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit & de haine!

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *assis.*

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde;
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus. (2)
Il est temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein:
L'Euphrate attend César, & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis.
Je donne à Marcellus la Grèce & la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur,
Marius fut consul, & Pompée empereur.

J'ai vaincu ce dernier; & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre;
Qu'un roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi:
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas roi.
Il n'eſt qu'un citoyen connu par ſes ſervices, (a)
Qui peut du Peuple encore eſſuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir;
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du Peuple, & du Sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur le Peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté....

CESAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;

Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans:
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand : mais que Rome ſoit libre.
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi? (3)

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace:
Vois ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grâce.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'eſt arrêté ſur vous:
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.

Voilà

Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome & de patrie;
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, & nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir:
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CESAR.

Ecoute... & vous, sortez. * Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse là du sénat l'indiscrète furie;
Demeure : c'est toi seul qui peux me désarmer;
Demeure : c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine & toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, & qu'il demande un roi.

* *Les Sénateurs sortent.*

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

HE bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame, & ſi fière, & ſi dure?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui pèſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute;
Mais, qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute:
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! ceſſe donc d'aimer l'éclat du diadème: (*b*)
Deſcends donc de ce rang où je te vois monté;
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome eſt ſous tes lois, & Caſſius t'outrage!
Quoi Cimber! quoi Cinna! ces obſcurs ſénateurs
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent!

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux, mes armes les vainquirent;
Et, trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare ;
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſu qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Feſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices ;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me feſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'eſt ainſi que l'on règne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crains des cœurs ulcérés, nourris de déſeſpoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.

Caffius alarmé prévoit qu'en ce jour même,
Ma main doit fur ton front mettre le diadème:
Déjà même à tes yeux on ofe en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'affurer;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, fi je les pouvais craindre.
Ne me confeille point de me faire haïr.
Je fais combattre, vaincre, & ne fais point punir.
Allons, & n'écoutant ni foupçon ni vengeance,
Sur l'univers foumis règnons fans violence.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce ſuperbe refus, cette animoſité
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſurtout ſa puiſſance
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance :
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr ;
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis déjà, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave ;
Je ſais tous vos deſſeins, vous brûlez d'être eſclave.
Vous voulez un monarque, & vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *seul.*

Quelle bassesse, ô Ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois; toi, mon sang; toi, Brutus!
Quels restes, justes Dieux! de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons : *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel! (4)
César! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.

Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux;
On excite cette ame, & cette main trop lente;
On demande du sang... Rome sera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIME, Suite.

CASSIUS.

JE t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.
De César désormais je n'attends plus de grâce;
Il sait mes sentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois, Rome est anéantie:
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui;
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux & de guerre,
César jouit de tout, & dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? mais quel bruit vient frapper mes esprits?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple, & ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME.

CASSIUS.

AH! Cimber, est-ce toi? parle, quel est ce trouble?

DECIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'Etat. (5)
César était au temple, & cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein,
D'aller joindre la Perse à l'Empire romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris & ces chants d'alégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse ;
Il entre : ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne & le sceptre à la main.
On se tait, on frémit : lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,

Et soudain, devant lui se mettant à genoux,
César, règne, dit-il, sur la terre & sur nous.
Des Romains, à ces mots, les visages pâlissent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-temps étudiés,
Jette & sceptre & couronne, & les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé; César feint & rougit:
Plus il cèle son trouble, & plus on l'applaudit
La modération sert de voile à son crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas. (6)
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du capitole avec un front sévère;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'Etat.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur;
César, déjà trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, & le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.

J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie :
Voici son dernier jour, & du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle ;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux..... Pompée & Scipion,
(en regardant leurs statues.)
Il est temps de vous suivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple :
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple ;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie :
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome ;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir ?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DECIME.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur;
C'est-là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands:
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomptés;
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie;
Nous détestons César, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus & Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DECIME.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il suffit de nous-mêmes.

Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence, (7)
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence :
Hardi dans le ſénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce preſſant danger.
Dans une heure au ſénat le tyran doit ſe rendre :
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple romain.
C'eſt haſarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Par-tout du capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable,
Mais qu'une telle mort eſt noble & deſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands!
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure!
Mourons, braves Amis, pourvu que Céſar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole :
C'eſt là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez fur cette épée,
Par le fang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes facrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deftins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céfar fous vos coups va terminer fa vie.

CASSIUS.

Fefons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainfi que lui prétendra gouverner:
Fuffent nos propres fils, nos frères ou nos pères;
S'ils font tyrans, Brutus, ils font nos adverfaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les lois & fon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon fang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le falut de l'Etat nous a rendu parens.
Scellons notre union du fang de nos tyrans.

(*il s'avance vers la ftatue de Pompée.*)

Nous le jurons par vous, Héros, dont les images
A ce preffant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes facrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous fe raffemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enfemble.
Allons, préparons-nous : c'eft trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'eſt ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prends ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins;
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, Céſar; & leurs avis,
Si les dieux t'inſpiraient, feraient encor ſuivis.

CESAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des nations, ton pays ſaccagé:
Ton pouvoir, tes vertus, qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices;
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un appas pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah! c'eſt ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laiſſé reſpirer la liberté romaine?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CESAR, *lui préſentant la lettre de Servilie.*

La nature & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'oppoſes;
Vois qui tu peux haïr, & pourſuis ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CESAR.

Hé bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands Dieux!

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, & qui me désespère!
O sermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom sacré t'offense?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, & ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de roi.

BRUTUS.

Ah! Dieux!

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine?
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?

Quel

Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler?

BRUTUS.

Céſar....

CESAR.

Hé bien, mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle: en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah! barbare ennémi, tigre que je careſſe!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien:
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain:
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.

Va, cruel, va trouver tes indignes amis:
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César & les Romains.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître:
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers:
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître...
Mais le voici. Grands Dieux! qu'il paraît abattu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

BRUTUS, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran fait-il tout? Rome eſt-elle trahie?

BRUTUS.

Non, Céſar ne ſait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DECIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'eſt la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; & j'avais choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils!

CASSIUS.

De Céſar!

DECIME.

Ô Rome!

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur eſt trop romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, Amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abyme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius! & prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais: Va, ſers, ſois tyran ſous ton père;
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir;
Rome aura déſormais deux traîtres à punir:

Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute: tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça ſa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si, lorſque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle: qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme & la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du Sénat, Rome eſt en ſureté.
Mais, dis, ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, ſon fils! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère?

Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, eſclave de l'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laiſſe là les erreurs & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui:
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves Amis, parlez, que penſez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Hé bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée;
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé;
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ferment que vous m'avez vu faire,
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits;
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand-homme;
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,

D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, sachez que je l'estime:
Son grand cœur me séduit, au sein même du crime;
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à mes yeux; mais je vous suis fidelle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'Etat & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire:
Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS *seul.*

Voici donc le moment où Céfar va m'entendre;
Voici ce capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il fe peut, Rome à fon grand cœur plus chère,
Et faites qu'il foit jufte, afin qu'il foit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O Mânes de Caton, foutenez ma vertu!

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

He bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de Céfar?

BRUTUS.

Oui, fi tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'infulter?
Quoi! tandis que fur toi mes faveurs fe répandent,
Que du monde foumis les hommages t'attendent,

L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le ſceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, Céſar, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux dieux de voir qu'un ſi grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteſte Céſar avec le nom de roi:
Mais Céſar citoyen ſeroit un dieu pour moi;
Je lui ſacrifirais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre?
Jouir d'un droit plus ſaint que celui de la guerre;
Etre encor plus que roi, plus même que Céſar?

CESAR.

Hé bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char:

Romps nos fers, fois Romain, renonce au diadème.

CESAR.

Ah! que propofes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre fang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet affaffin illuftre, entouré de victimes,
En defcendant du trône effaça tous fes crimes.
Tu n'eus point fes fureurs, ofe avoir fes vertus.
Ton cœur fut pardonner; Céfar, fais encor plus.
Que fervent déformais les grâces que tu donnes?
C'eft à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes:
Alors, plus qu'à ton rang nos cœurs te font foumis;
Alors tu fais régner, alors je fuis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CESAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiffans que des rois:
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'eft plus que le droit de fe nuire:
Rome, qui détruit tout, femble enfin fe détruire.
Ce coloffe effrayant, dont le monde eft foulé,
En preffant l'univers, eft lui-même ébranlé.
Il penche vers fa chute, & contre la tempête,
Il demande mon bras pour foutenir fa tête. (8)
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'Etat, font des noms fuperflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Emiles.

Caton t'a trop féduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta trifte vertu perdra l'Etat & toi.
Fais céder, fi tu peux, ta raifon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur:
Prends d'autres fentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien: tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez fur moi, grands Dieux!
Céfar...

CESAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame eft amollie?
Ah! mon fils....

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'afpire en fecret à te percer le fein?
Que le falut de Rome, & que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me pouffe, il me preffe, il me jette à tes pieds.
(*il fe jette à fes genoux.*)
Céfar, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés;
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome feule à toi,
Ne me rebute pas!

CESAR.

Malheureux, laiffe-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne ſois point inſenſible.

CESAR.

L'univers peut changer; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe?

CESAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéir, quand Céſar a voulu.

BRUTUS, *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CESAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Eſt-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au temple eſt arrivé:
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.

J'amène devant toi la foule des Romains,
Le Sénat va fixer leurs esprits incertains ;
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime, (9)
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va, César n'est qu'un homme, & je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète ;
Qu'il anime pour moi la nature muette ;
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance ?

CESAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive;
Dans le Sénat au moins permets que je te suive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, Ami, le moment arrêté;
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse :
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort. (10)
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

CHERS Citoyens, quel héros, quel courage
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, Peuples, qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô Ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCENE VII.

CASSIUS, *un poignard à la main*, DOLABELLA. Romains.

CASSIUS.

C'EN eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome: (11)
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain qui veut avoir un roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.

Je

Je ſais que devant vous Antoine va paraître,
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître,
Qu'il a ſervi ſous lui, dès ſes plus jeunes ans
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix :
Telle eſt la loi de Rome; & j'obéis aux lois.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeler la juſtice, & nos dieux exilés,
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCENE VIII & dernière.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'ofera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux verfent des pleurs, il fe trouble, il foupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céfar,

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé fes deftins.
Hélas! vous avez tous penfé comme moi-même;
Et lorfque de fon front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer fa mémoire;
La voix du monde entier parle affez de fa gloire;
Mais de mon défefpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verfer quand Rome avait un maître.
Céfar fut un héros; mais Céfar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puifqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Caffius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire!
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il fallait bien que Céſar fût coupable;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos alarmes:
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice: il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits;
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus... où ſuis-je? ô Ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je ſuccombe; & mes ſens interdits....
Brutus ſon aſſaſſin!... ce monſtre était ſon fils.

ROMAINS.

Ah ! Dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle est-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir :
Au delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disait-il, Peuple-roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'est plus ; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher ?

On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante; Antoine descend de la tribune, & se jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux:
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant fesait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char;
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé; là, sur le grand César
Cassius & Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelait son fils, & ce nom cher & tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
O mon fils! disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieu! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins:
Ce sont-là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés:
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant & facile:
Entraînons-le à la guerre, & sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

Fin du troisième & dernier acte.

NOTES ET VARIANTES

Sur la Mort de César.

(1) DANS Alzire, *Montèze*, dit à sa fille :

> Tu dois à ton état plier ton caractère.

(2) *Voyez* les notes sur Zaïre.

(3) C'est le mot de *César*, lorsqu'il apperçut *Brutus* à la tête des conjurés. M. *de Voltaire* l'a placé dans cette scène, & y a substitué dans le récit de la mort de *César* ce tableau touchant.

> César le regardant d'un œil tranquille & doux,
> Lui pardonnait encore en mourant par ses coups :
> O mon fils, disait-il, &c.

(4) *Brutus* trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom, & ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration.

(5) Nous invitons les partisans du beau naturel de *Shakespeare* à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise; & nous prenons la liberté de leur demander si les plattes bouffonneries de *Casca* leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène & l'effet théâtral.

(6) *Cornélie*, dans la mort de Pompée, dit, en parlant de la douleur que *César* montrait du malheur de son ennemi :

> Une maligne joie en son cœur s'élevait,
> Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

(7) C'était ainsi que *Brutus* devait penser de *Cicéron*. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire; il y avait loin de *Catilina* à *César*; il fallait alors un autre courage & d'autres vertus. Ce vers : *Hardi dans le sénat, faible dans le danger* : est très-vrai ; non que *Cicéron* manquât de courage personnel, mais son courage d'esprit l'abandonnait, lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence, & il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile.

(8) *Corneille*, dans la mort de Pompée, emploie une image ſemblable; il dit que *Pompée* a eſpéré que l'Egypte

> Ayant ſauvé le ciel pourra ſauver la terre;
> Et dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant,
> Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

(9) Il y avait dans les premières éditions, un *vieux ſoldat qui t'aime :* mais *Dolabella*, gendre de *Cicéron*, n'était point un vieux ſoldat; c'était un jeune ſénateur très-aimable, très-intrigant & très-ambitieux. Comme *Clodius*, il s'était fait adopter par un plébéïen, afin de pouvoir être tribun. Lorſque *Céſar* fut tué, *Dolabella*, avait été nommé conſul avant l'âge preſcrit par les lois; mais *Antoine*, qui était jaloux de ſa faveur, déclara ſon élection nulle en qualité d'augure. Ils ſe réconcilièrent après la mort de *Céſar*; & *Dolabella* ſe tua en Aſie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de *Caſſius*; il avait alors environ vingt-ſept ans.

(10) C'eſt un mot de *Céſar :* une autrefois on diſputait devant lui ſur l'eſpèce de mort la moins fâcheuſe : *la plus courte & la moins prévue*, répondit-il.

(11) Il y a dans cette ſcène, dans celle de la conſpiration, dans le diſcours d'*Antoine*, quelques morceaux imités de *Shakeſpeare*. Voyez dans la partie littéraire de cette édition, les trois premiers actes du *Jule-Céſar* anglais, traduits par M. *de Voltaire*.

(a) Dans toutes les anciennes éditions on liſait :

> Il n'eſt qu'un citoyen *fameux* par ſes ſervices;

Connu eſt plus ſimple & convient mieux à *Céſar* parlant de lui-même.

(*b*) Dans les éditions précédentes il y avait :

> Ah! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du diadème.

Fin des Notes & Variantes de la Mort de Céſar.

ALZIRE

OU

LES AMERICAINS,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 27 janvier 1736.

EPITRE

A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

Quel faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poësie, qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public, & à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité!

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie, avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées; enfin aux yeux d'une personne qui, née pour les agrémens, leur préfère la vérité?

Mais, Madame, le plus grand génie, & surement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame: y en a-t-il dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui sait se fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse*!

Tel eſt votre génie, Madame : il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des grâces.

Il a été un temps en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes penſaient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oiſiveté ; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Deſpréaux* ont jeté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé dans un ſiècle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce légiſlateur dans la morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſurément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation ; ainſi que dans ſon *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une ſatyre contre les femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant *Deſpréaux*, avait conſulté les femmes de la cour les plus ſpirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ſes ouvrages ſi bien travaillés, des grâces & des fleurs qui leur euſſent encore donné un nouveau charme. En vain, dans ſa ſatyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'aſtronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'eſprit philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi *Boileau* vivait

encore, lui qui oſait ſe moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en ſecret *Roberval* & *Sauveur*, ſerait obligé de reſpecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumur*, des *Mairan*, des *du Fay* & des *Clairault;* de tous ces véritables ſavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre nation. Nous ſommes au temps, j'oſe le dire, où il faut qu'un poëte ſoit philoſophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le ſiècle des choſes eſt arrivé. Telle qui liſait autrefois *Montagne*, l'*Aſtrée* & les *Contes de la reine de Navarre*, était une ſavante. Les *Deshoullières* & les *Dacier*, illuſtres dans différens genres, ſont venues depuis. Mais votre ſexe a encore plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, & *les Dialogues ſur la lumière* (*) qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il eſt vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſerait condamnable, même dans ſes ſuccès; mais, Madame, le même eſprit qui mène à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouſe de *George II*, qui a ſervi de médiatrice entre les deux plus grands métaphyſiciens de l'Europe, *Clarke* & *Léibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé

(*) *Il Newtonianiſmo per le Dame*, d'Algarotti.

pour cela un moment les ſoins de reine, de femme & de mère. *Chriſtine* qui abandonna le trône pour les beaux arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle conſidération au ſang dont elle eſt ſortie?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à oſer cultiver les ſciences, quoique cette lumière, long-temps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de ſon mérite? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel empire. On ſouhaite aux arts la protection des ſouverains: celle de la beauté n'eſt-elle pas au-deſſus?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raiſons qui doivent faire eſtimer les femmes qui ſont uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaiſir, & c'eſt en quoi elles ſont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous conſumons notre vie dans la culture des arts. Nous en feſons

les inſtrumens de notre fortune; c'eſt une eſpèce de profanation. Je ſuis fâché qu'*Horace* diſe de lui :

(*a*) L'indigence eſt le dieu qui m'inſpira des vers.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poiſon de la calomnie, l'aſſaſſinat de la ſatyre (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) déshonorent parmi les hommes une profeſſion, qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent répétées, de *Cicéron*, ce conſul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence. (*b*) „ Les lettres forment la jeuneſſe, & font les charmes „ de l'âge avancé. La proſpérité en eſt plus brillante; „ l'adverſité en reçoit des conſolations; & dans „ nos maiſons, dans celles des autres, dans les „ voyages, dans la ſolitude, en tout temps, en tous „ lieux, elles font la douceur de notre vie. „

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à préſent, Madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous

(*a*) —— *Paupertas impulit audax*
Ut verſus facerem. —

Horat. Epiſt. Libr. II, Epiſt. 2, verſ. 51.

(*b*) *Studia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant, nobiſcum, peregrinantur ruſticantur.*

le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poëte philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connues :

(a) Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages ;
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune & rampant dans les cours !
O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la

(a) *Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere*
Edita doctrina sapientum templa serena ;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ ;
Certare ingenio, contendere nobilitate ;
Noctes atque dies niti præstanti labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes ! O pectora cæca !

nouveauté

nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai essayé de peindre (*d*) ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal; ces sentimens tant recommandés par les sages de l'antiquité, & épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, Madame, périr moins vîte que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, &c.

(*d*) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette Dame illustre, les belles-lettres & la philosophie; & tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un Souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Etre fidelle à quelques pratiques inutiles, & infidelle aux vrais devoirs de l'homme ; faire certaines prières, & garder ses vices ; jeûner, mais haïr ; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien & leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort ; tel *Alvarez* dans le cours de sa vie ; tel j'ai peint *Henri IV*, même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du

venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes ; j'eſpère qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on ; c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ſes compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plupart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort ; uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet étranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain,

que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement ? ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres ?

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle* étaient amis ; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes ſur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères ; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théâtre, nous dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horiſon, ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un temps de diſette ; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* & *Horace* ne ſe diſputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum : des maladies des artiſtes.* La plus incurable eſt cette jalouſie & cette baſſeſſe. Mais ce qu'il y a de déshonorant,

c'eſt que l'intérêt a ſouvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures ſatyriques dont nous ſommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-temps, à un homme qui avait fait je ne ſais quelle mauvaiſe brochure contre ſon ami & ſon bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude? Il répondit froidement : *il faut que je vive.* (*a*)

De quelque ſource que partent ces outrages, il eſt ſûr qu'un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes écrits, ne doit jamais répondre aux critiques; car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger; & ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini.* „ Un voyageur, dit-il, était importuné „ dans ſon chemin du bruit des cigales; il s'arrêta „ pour les tuer; il n'en vint pas à bout, & ne fit „ que s'écarter de ſa route : il n'avait qu'à continuer „ paiſiblement ſon voyage; les cigales feraient „ mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. „

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt.* On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos perſonnes; quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſerait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme

(*a*) Ce fut l'Abbé *Guiot des Fontaines* qui fit cette réponſe à M. le comte d'*Argenſon*, depuis ſecrétaire d'Etat de la guerre; à quoi le comte d'*Argenſon* répliqua : *je n'en vois pas la néceſſité.*

ſans religion ; une des belles preuves qu'on en a apportées, c'eſt que dans Oedipe, *Jocaſte* dit ces vers :

„ Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
„ Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la *Henriade* dans pluſieurs endroits *ſentait bien ſon ſémi-Pélagien.* On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irréligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* juſqu'à *Deſcartes* ont eſſuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion : Je demande, qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui perſécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatyrique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Radamiſte* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inſpira le premier le deſir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ſes ſuccès ne m'ont jamais coûté d'aûtres larmes que celle que l'attendriſſement m'arrachait aux repréſentations de ſes pièces ; il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié. (1)

J'ofe dire avec confiance, que je fuis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits : fenfible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon muficien, un bon peintre, un fculpteur habile (s'il a de la probité,) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami; plufieurs y ont trouvé un père. Voilà mes fentimens: quiconque a vécu avec moi fait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me fuis cru obligé de parler ainfi au public fur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques eft un vain amour propre; confondre la calomnie eft un devoir.

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVAREZ, père de *Gusman*, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de *Montèze.*

EMIRE, } Suivantes d'*Alzire.*
CEPHALE, }

Officiers espagnols.

Américains.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZIRE
OU
LES AMERICAINS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

DU conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince, & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers ;
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde
Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique (*)

(*) L'expédition du Mexique se fit en 1517, & celle du Pérou en 1525. Ainsi *Alvarez* a pu aisément les voir. *Los-Reyes*, lieu de la scène, fut bâti en 1535.

L'appareil inoui, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,
Les vainqueurs Castillans (*) ont dirigé ma course :
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux
En mortels vertueux changer tous ces héros ! (*a*)
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'Empire du Potoze & la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, m[illegible]autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil, & règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissans.

(*) On sait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizare* au Pérou.

Je ne veux qu'une grâce, elle me fera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces efclaves obfcurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la juftice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hafardez.
D'une ville naiffante encor mal affurée
Au peuple américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume fes yeux;
Que méprifant nos lois, & prompt à les enfreindre,
Il ofe contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainfi que du pouvoir.
L'Américain farouche eft un monftre fauvage,
Qui mord en frémiffant le frein de l'efclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il fe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la févérité produit l'obéiffance.
Je fais qu'aux Caftillans il fuffit de l'honneur,
Qu'à fervir fans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le refte du monde, efclave de la crainte,
A befoin qu'on l'opprime, & fert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne font teints de fang, n'obtiennent point de vœux. (*)

(*) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a prefque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible fuperftition.

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses loix;
Et nous, de ce climat destructeurs implacables,
Nous, & d'or & de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre;
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, & nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?

Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, & j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
„ Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
„ Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
„ Vivez, aux malheureux servez long-temps de père :
„ Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
„ Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
„ Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
„ Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Hé bien, vous gémissez : je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Hé bien, vous l'ordonnez, je brise leurs liens:
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens,
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.

De la néceſſité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, eſclaves de ma loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul roi.

ALVAREZ.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je deſire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis,
Mais les cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne;
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu;
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu,
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Hé bien, puiſque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout perſuader;
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère;
Et rampant ſous ſes lois, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le père d'Alzire;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à ſa fille, & force enfin ſon choix.
Daignez.... Mais c'en eſt trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la prière.

ALVAREZ.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, & ſans rougir.
Montèze a vu ſa fille, il l'aura ſu fléchir.
De ſa famille auguſte, en ces lieux priſonnière,
Le ciel a par mes ſoins conſolé la miſère.
Pour le vrai Dieu, Montèze a quitté ſes faux dieux.
Lui-même de ſa fille a deſſillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modèle,
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle:
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ſes racines profondes;
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un eſprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais eſpagnols & chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.

SCENE II.

ALVAREZ, MONTEZE.

ALVAREZ.

HE bien, votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'empire & la famille,

Semble éprouver encore un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix :
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'eſt par toi que le ciel à nous s'eſt fait connaître ;
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il cède à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïſſable :
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur ;
Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Montèze, & ma fille ;
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui long-temps de père, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras ;
Le Pérou, le Potoze, Alzire eſt ſa conquête :
Va dans ton temple auguſte en ordonner la fête :
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier don Guſman, ſon époux & ſon maître.

ALVAREZ.

Ah ! puiſqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je deſcends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des chrétiens, préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels ;

Deſcends,

Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais presser cet heureux hymenée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul.*

DIEU, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protège de mes ans la fin dure & funeste!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste;
Daigne veiller sur elle, & conduire son cœur!

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde:
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs:
Remonte au rang des rois, du sein de la misère;
Tu dois à ton état plier ton caractère:
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère,

Voyez mon défespoir, & lifez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteufe douleur :
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliffe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux facrifice.
Mais quel temps, juftes Cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gufman le fer ofa détruire
Des enfans du foleil le redoutable empire.
Que ce jour eft marqué par des fignes affreux!

MONTEZE.

Nous feuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples groffiers ont tranfmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon efpoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choifi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à fa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de foi:
D'un amour infenfé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends fa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite!

Je sais ce qu'est un père, & quel est son pouvoir :
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux :
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ses autels,
Que sa loi, sa morale, & consolante & pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur :
Il y porte une image à jamais renaissante ;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même ;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime ;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah ! que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieillesse ;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,

Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuſe!
Ai-je fait un ſeul pas que pour te rendre heureuſe?
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoiſonner
Ce bonheur difficile où j'ai ſu t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée;
Ce monde gémiſſant te preſſe d'y courir,
Il n'eſpère qu'en toi: voudrais-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle ſcience, hélas!

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'AI ſujet de me plaindre
Que l'on oppoſe encore à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce.
Ils ſont en liberté, mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond :
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère : & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourrait trahir ſa foi,
C'eſt un art de l'Europe : il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe, & je ſais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce Cacique (*) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté ; mort, doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés ;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie :
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir ;
De ce monde opprimé Zamore était l'eſpoir :
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur ;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidelle. (b)

(*) Le mot propre eſt *Inca* ; mais les Eſpagnols, accoutumés dans l'Amérique ſeptentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les ſouverains du nouveau monde.

SCENE VI.

GUSMAN *seul.*

SON orgueil, je l'avoue, & sa sincérité,
Etonne mon courage, & plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe; & qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur & qu'un maître essuya des refus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

AMIS de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune;
Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſans! Dieux vains de nos vaſtes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées:
Et ſix cents Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon pays & mon trône, & vos temples & vous.
Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante, & du milieu du monde,
L'aſtre du jour (*) a vu ma courſe vagabonde,
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient ſur ſes pas.

(*) L'aſtronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes ſur des colonnes pour marquer les équinoxes & les ſolſtices.

Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes deſſeins ont rendu l'eſpérance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides;
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous? ne pourra-t-on m'inſtruire
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Monteze eſt eſclave, & voit encor le jour?
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible cour?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,

Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces assassins
Qui de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
Cette mort est affreuse, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVAREZ, ZAMORE, Américains.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol, & tu sais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même dieu, mon fils; mais ils l'outragent;
Nés ſous la loi des ſaints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le ſoleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Eclairé dans ſa marche, & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos miſères;
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il? Approche. O Ciel! ô Providence!
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.

Mes yeux, mes triftes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher fi long-temps?

(*il l'embraffe.*)

Mon bienfaiteur! mon fils, parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y fers de père.
La mort a refpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! fi jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui défolé,
Au-devant de leur joug fans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame eft bienfefante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ofe attendre, & tout ce que je veux,
C'eft de favoir au moins fi leur main fanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le pere d'Alzire...... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un fouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, ceffe de t'en défendre,
C'eft de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire & d'années
Coule ici près de moi fes douces deftinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puiffe-t-il aujourd'hui
T'engager à penfer, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi ! Montèze, dis-tu....

ALVAREZ.

Je veux que de fa bouche
Tu fois inftruit ici de tout ce qui le touche,
Du fort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inoui que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'eft pour te fervir,
Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Des cieux enfin fur moi la bonté fe déclare;
Je trouve un homme jufte en ce féjour barbare.
Alvarez eft un dieu qui, parmi ces pervers,
Defcend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils fera mon frère:
Qu'il foit digne, s'il peut, d'un fi vertueux père.
O jour ! ô doux efpoir à mon cœur éperdu !
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu !
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai fervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'eft point fans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

CHER Montèze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici? parle, quel eſt ſon ſort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis; puiſſe le ciel te rendre un ſort tranquille!
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet aſyle!
Zamore, ah! quel deſſein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille & mes dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit, juſqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du ſoleil ont bâti les enfans; (*)

(*) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cuſco, était fils du ſoleil.

Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple, & ces autels chéris,
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils:
On me traîna vers lui: dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, & que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces soldats presque nuds & mal disciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissans?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!

Ah, Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés & couverts,
Ces rapides coursiers, qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains, les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas?
Si ta fille est fidelle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTEZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne suis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, & des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penser & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, & tu peux les louer!

MONTEZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah! Montèze! ah! mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTEZE.

N'atteste point ces dieux, enfans de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos pères?

MONTEZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisse-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore!
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien:
Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Montèze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

MONTEZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes soins paternels.
(*aux Gardes.*)
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois,
Mais Gusman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu? Gusman! ô trahison! ô rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il servirait Gusman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours, & corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? que résoudre & que faire?

UN AMERICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.

Celui qui t'a ſauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduiſe:
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et ſurtout n'épargnons qu'Alvarez & ſon fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère ſtructure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces foſſés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondans ſur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort ſe préſente,
Tout étonnans qu'ils ſont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet aſyle odieux;
Ils dreſſent, d'une main dans les fers avilie,
Ce ſiége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'inſtant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont ſe lever ſur leurs perſécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Inſtrument de leur honte & de leur eſclavage.
Nos ſoldats, nos amis, dans ces foſſés ſanglans,
Vont te faire un chemin ſur leurs corps expirans.
Partons, & revenons ſur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce ſalpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu ſacré, lancé des mains des dieux.
Connaiſſons, renverſons cette horrible puiſſance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda ſur l'ignorance.

ZAMORE.

Illuſtres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embraſſer mes deſſeins, & ſentir mes fureurs!

Puiſſions-nous de Guſman punir la barbarie !
Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma patrie !
Triſte divinité des mortels offenſés,
Vengeance, arme nos mains ; qu'il meure, & c'eſt aſſez ;
Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous ſommes eſclaves.
De notre ſort affreux le joug s'appeſantit ;
Alvarez diſparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre ;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare ;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il prépare ?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule.*

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en est fait, & Gusman règne à jamais sur moi !
L'océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux !
O toi qui me poursuis, Ombre chère & sanglante,
A mes sens désolés Ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidelle & tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir !
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas ! où tu n'es plus. (2)
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug imposé par la nécessité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

HE bien, veut-on toujours ravir à ma préſence
Les habitans des lieux ſi chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Guſman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre ;
On allume ces feux enfermés ſous la terre ;
On aſſemblait déjà le ſanglant tribunal ;
Montèze eſt appelé dans ce conſeil fatal ;
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! preſqu'entre mes bras, & du pied de l'autel,
Guſman contre les miens lève ſon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ferment du malheur de ma vie !
Serment qui pour jamais m'avez aſſujettie !
Hymen, cruel hymen ! ſous quel aſtre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds !

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hymenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter!
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie:
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un ſeul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques ſecrets qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même guerrier, dont la main tutélaire
De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Montèze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachait à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,
Semblait d'un grand deſſein profondément frappée.

CEPHANE.

On liſait ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs;
Et l'on connaît aſſez, par ſes plaintes ſecrètes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire! & quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être eſt de mon ſang.

De ma famille au moins il a vu la puiſſance;
Peut-être de Zamore il avait connaiſſance.
Qui ſait ſi de ſa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler : ah! quel funeſte ſoin!
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma bleſſure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas! dans ce palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment ſans alarmes,

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'EST-ELLE enfin rendue? Eſt-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.
(*elle tombe entre les bras de ſa confidente.*)
Zamore.... Je ſuccombe; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Eſt-ce une illuſion?

ZAMORE.

Non : je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes ſermens & ta foi
O moitié de moi-même! idole de mon ame!
Toi qu'un amour ſi tendre aſſurait à ma flamme,

Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! ô doux momens d'horreur empoiſonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois!

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux bourreaux ſe vit abandonné?
Tu frémis : tu reſſens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un dieu, ſans doute, un dieu qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue eſpagnole & perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes ; vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe, je fuis indigne, & du jour, & de toi.

ZAMORE.

Ah! Montèze! ah! cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Hé bien, vois donc l'abyme où le sort nous engage:
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand Dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie:
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.

Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, eſt-il bien vrai? Guſman eſt ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père ſur moi le pouvoir légitime;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:
Que des chrétiens vainqueurs eſclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur dieu m'a donnée:
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A deteſté tes dieux, qui t'ont mal défendu;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi, lorſque l'amour m'accuſe.
Tu vis, il me ſuffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faibleſſe, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont ſu que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me ferais ravie auffitôt que rendue!
Ah! fi l'amour encor te parlait aujourd'hui!....

ALZIRE.

O Ciel! c'eft Gufman même, & fon père avec lui.

SCENE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVAREZ *à fon fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il eft auprès d'Alzire.
(*à Zamore.*)
O toi! jeune héros, toi par qui je refpire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet augufte jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je? lui, Gufman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, & de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, & préviens ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre; (*)
Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis,
En révérant le père, & punissant le fils.

ALVAREZ *à Gusman.*

De ce discours, ô Ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

(*) *Père* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même: & le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un & qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille; un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir
Jufqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son jufte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon refpect pour vous eût été ma réponfe.
(*à Alzire.*)
Madame, votre cœur doit vous inftruire affez,
A quel point en fecret ici vous m'offenfez;
Vous qui, finon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet efclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais affez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(*à Gufman.*) (*à Alvarez.*)
Cruel! Et vous, Seigneur! mon protecteur, fon père:
(*à Zamore.*)
Toi! jadis mon efpoir en un temps plus profpère,
Voyez le joug horrible où mon fort eft lié,
Et frémiffez tous trois d'horreur & de pitié.
(*en montrant Zamore.*)
Voici l'amant, l'époux que me choifit mon père,
Avant que je connuffe un nouvel hémifphère;
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de fon trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'Empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea fur la terre, & je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous fervez eut à la fin recours:
C'eft ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'attefte,
Ses autels font témoins de mon hymen funefte;
C'eft aux pieds de ce Dieu qu'un horrible ferment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.

Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense:
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, Soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils! de ce nom ressentez la tendresse,
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCENE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, Officier espagnol.

ALONZE.

PARAISSEZ, Seigneur, & commandez;
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire:
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
(*aux Espagnols qui l'entourent.*)
Etes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, *se jetant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?

Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore eſt vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi; je ſerai ton appui;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; ſois mon ſang, ſois ma fille:
Guſman fut inhumain, je le ſais, j'en frémis;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils:
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

MERITEZ donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triſte univers
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur miſère, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme & chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie:
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare eſt aimé.

ALVAREZ.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chère.

ALVAREZ.

Quoi, vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie?
Quoi! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur!
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe,
Il réſiſte à la force, il cède à la ſoupleſſe;
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais ſachez le régler: tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourrait un fils refufer à fon père?
Je veux bien pour un temps fufpendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(*il fort.*)

GUSMAN *feul.*

Quoi! n'être point vengé?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deftin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je! Alzire! ô Ciel!...

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'eft ton époufe;
C'eft ce fatal objet de ta fureur jaloufe,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguifé. Soit grandeur, foit faibleffe,
Ma bouche a fait l'aveu, qu'un autre a ma tendreffe:
Et ma fincérité, trop funefte vertu,
Si mon amant périt, eft ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner: ton époufe a l'audace
De s'adreffer à toi pour demander fa grâce.
J'ai cru que Don Gufman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il eft, doit être généreux.

J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple, & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Hé bien, si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs avant de les blâmer;
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, & d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux; Zamore va périr:
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux ſervie?
Pourras-tu le ſauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous vient d'éblouir ſa vue.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt vendue.

ALZIRE.

Ainſi, grâces aux cieux, ces métaux déteſtés
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de temps: tu balances encore!

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarez aurait-il aſſez peu de crédit?
Et le conſeil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout: il ſuffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur deſpotique:
Ils penſent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en ſont nés les rois; & Zamore à leurs yeux
Tout ſouverain qu'il fut, n'eſt qu'un ſéditieux.
Conſeil de meurtriers! Guſman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.

Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir!

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déjà; Céphane le conduit:
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'est l'amour de la gloire, & non de la justice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un Soldat.

ALZIRE.

TOUT est perdu pour toi; tes tyrans sont vainqueurs :
Ton supplice est tout prêt : si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide,

Tu vois mon défespoir, & mon faififfement;
C'eft à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te feconde;
Prends pitié de ton fort, & laiffe-moi le mien.

ZAMORE.

Efclave d'un barbare, époufe d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Hé bien, j'obéirai : mais ofes-tu me fuivre?
Sans trône, fans fecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un défert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il fans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eft-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te fuivre au fond de tes déferts.
Je vais feule en ces lieux, où l'horreur me confume,
Languir dans les regrets, fécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie;
Laiffe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant enfemble & ma gloire à fauver.
Tous deux me font facrés; je les veux conferver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quel eft donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fafciné ta vue?
Quoi! ces affreux fermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détefter,
Ce dieu, ce deftructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il fuffit : il n'importe à quel dieu. (c)

ZAMORE.

Ta promeffe eft un crime; elle eft ma perte; adieu.
Périffent tes fermens, & ton dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête : quels adieux! arrête, cher Zamore!

ZAMORE.

Gufman eft ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, fans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je fonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu fi légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; & c'eft un nouveau crime.
Laiffe-moi mourir feule : ôte-toi de ces lieux.
Quel défefpoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE.

C'en eft fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne ufage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE succombe, il me laisse :
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi, c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !
Emire, suis ses pas, vole, & reviens m'instruire
S'il est en sureté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(*Emire sort.*)

Un noir pressentiment m'afflige & me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur & terrible !
Je connais peu tes lois, ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu ! conduis Zamore au milieu des déserts ;
Ne serais-tu le dieu que d'un autre univers ?

Les ſeuls Européens ſont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frappée!
J'entends nommer Zamore : ô Ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient; ah! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHERE Emire, eſt-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'eſpérez plus rien : ſa perte eſt infaillible.
Des armes du ſoldat, qui conduiſait ſes pas,
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne : à l'inſtant, le ſoldat prend la fuite;
Votre amant au palais court & ſe précipite;
Je le ſuis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du ſilence.
Au palais de Guſman, je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix & des yeux;
Il m'échappe, & ſoudain j'entends des cris affreux:
J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes,
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'alarmes:
Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! chère Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô Ciel !

ALZIRE.

Je puis mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, Gardes.

ALONZE.

A mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre ?
Qu'eſt devenu Zamore ?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi, Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens, ſi la mort m'attend, viens, j'obéis ſans peine.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, Gardes.

ALZIRE.

PREPAREZ-vous pour moi vos fupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels ?
Laiffez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deftins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a réfolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliffent :
Tout s'émeut à ce nom : ces monftres en frémiffent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH ! mon père !

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits !
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grâce de Zamore ;
Alvarez avec moi daignait parler encore :
Un foldat à l'inftant fe préfente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux.

Par ce déguisement la vue était trompée;
A peine entre ses mains j'apperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux réjaillit sur ton père :
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, & tranquille & soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez !...

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abyme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice, & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil & ta grâce & ma mort.

ALZIRE.

Ma grâce ! à mes tyrans ? les prier ! vous, mon père ?
Ofez vivre & m'aimer, c'eft ma feule prière.
Je plains Gufman ; fon fort a trop de cruauté :
Et je le plains furtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger fon outrage ;
Je ne puis excufer ni blâmer fon courage.
J'ai voulu le fauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel ! infpire-moi, j'implore ta clémence !

(*il fort.*)

SCENE III.

ALZIRE *feule.*

O Ciel ! anéantis ma fatale exiftence.
Quoi, ce Dieu que je fers me laiffe fans fecours !
Il défend à mes mains d'attenter fur mes jours !
Ah ! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon feul afyle.
Eh ! quel crime eft-ce donc devant ce dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi, du calice amer d'un malheur fi durable
Faut-il boire à longs traits la lie infupportable ?
Ce corps vil & mortel eft-il donc fi facré
Que l'efprit qui le meut ne le quitte à fon gré ?
Ce peuple de vainqueurs, armé de fon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?

D'exterminer

D'exterminer les miens? de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai difpofer de mon fang?
Je ne pourrai fur moi permettre à mon courage
Ce que fur l'univers il permet à fa rage?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares!

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, Gardes.

ZAMORE.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de fa fauffe juftice,
Un tribunal de fang te condamne au fupplice.
Gufman refpire encor; mon bras défefpéré
N'a porté dans fon fein qu'un coup mal affuré:
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce fang que j'adore,
Nous périrons enfemble à fes yeux expirans;
Il va goûter encor le plaifir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de fa bouche
L'abominable arrêt de ce confeil farouche.
C'eft moi qui t'ai perdue; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eft affez; bénis ma deftinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hymenée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Eft le feul où mon cœur peut t'aimer fans remords.

Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt là que j'expîrai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, Gardes.

ZAMORE.

J'ATTENDS la mort de toi, le ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte!

Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner.
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurais ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée:
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'eſt tout ce que j'attends, & c'eſt toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteſte,
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte....
Je ſuis père, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits eſt encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.
Le conſeil vous condamne: il a dans ſa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.

Je n'ai point refusé ce ministère affreux....
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère:
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ses jours & des tiens, & du sang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, jusque-là chérirons-nous la vie?
La rachèterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Gusman?
(*à Alvarez.*)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?

Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, ſeul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il eſt, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inoui de trouble & de ſupplice!
Entre quels attentats faut-il que je choiſiſſe?
(*à Alzire.*)
Il s'agit de tes jours: il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oſes aimer, oſe juger entr'eux,
Je m'en remets à toi; mon cœur ſe flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu ſais trop qu'un père infortuné
Diſpoſa de ce cœur, que je t'avais donné;
Je reconnus ſon Dieu: tu peux de ma jeuneſſe
Accuſer, ſi tu veux, l'erreur ou la faibleſſe;
Mais des lois des chrétiens mon eſprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur:
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, & le dieu que l'on quitte:
C'eſt mentir au ciel même, à l'univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant, ſois digne encor de moi;

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse: il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruèls, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Ecoutez, le temps presse, & ces lugubres cris.....

SCENE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, Américains, Espagnols.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse & de son meurtrier.

SCENE VII & dernière.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Américains, Soldats.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, & pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner,
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

(*à Alvarez.*)

Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait jusqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre, il est juste; & ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore.
Seul je puis faire grâce, & la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, & te souviens
Quel fut, & le devoir, & la mort d'un chrétien.

(*à Montèze qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence à surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*à Zamore.*)

Des dieux que nous servons, connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner. (3)

ALVAREZ.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hymenée;
Que ma mourante main la remette en tes bras:
Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(*à Alvarez.*)

Daignez servir de père à ces époux heureux:
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi:

Tant

Tant de vertu m'accable, & ſon charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

(*il ſe jette à ſes pieds.*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père,
Vivez long-temps heureux, qu'Alzire vous ſoit chère.
Zamore, ſois Chrétien; je ſuis content, je meurs.

ALVAREZ *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu, marqué dans nos malheurs.
Mon cœur déſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES
D'ALZIRE.

(*a*) EDITION de 1738.

En chrétiens vertueux change tous ces héros.

(*b*) *Ibid.*

Méritez, s'il se peut, un amour si fidelle.

(*c*) *Ibid.*

J'ai promis, il suffit; que t'importe à quel dieu?

NOTES.

(1) APRÈS ces mots on lisait dans l'édition de 1738:

„ L'auteur ingénieux & digne de beaucoup de considération, qui vient „ de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tragédie, & qui s'est „ exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe & de celles du „ nouveau monde, matière si favorable à la poësie, enrichira peut-être „ le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui „ applaudir, & si un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés „ d'un ouvrage. „

Cet auteur est M. *le Franc de Pompignan.* Voyez dans la partie littéraire des ouvrages en prose, les pièces relatives aux querelles de M. *de Voltaire* & de M. *le Franc.*

(2) Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du IVe livre des Géorgiques de *Virgile.*

Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.

(3) C'est le mot du duc *de Guise*, non à *Poltrot* qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siége de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie, dans un homme qui, sous le prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes.

Fin du Tome second.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06582 1541